Jean-Pierre Deslauriers

RECHERCHE QUALITATIVE

GUIDE PRATIQUE

THEMA

Recherche qualitative

Guide pratique

THEMA

Collection dirigée par Alain Jacques

Recherche qualitative

Guide pratique

Jean-Pierre Deslauriers
Professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi

Achetez en ligne*
www.cheneliere.ca

* S'adresse aux résidants du Canada seulement.

Chenelière/McGraw-Hill
MONTRÉAL

Recherche qualitative — Guide pratique

Jean-Pierre Deslauriers

© 1991, McGraw-Hill, Éditeurs

Couverture, logo «Thema», maquette intérieure: Denis Hunter
Illustration de la couverture: Vue de Wandlynn,
de Richard Weilbrenner, acrylique sur toile, 75 × 90 cm.
Collection particulière. Reproduit avec l'autorisation de l'artiste.

Chenelière/McGraw-Hill
7001, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec)
Canada H2S 3E3
Téléphone: (514) 273-1066
Télécopieur: (514) 276-0324
Courrier électronique: chene@dlcmcgrawhill.ca

Tous droits réservés.

Toute reproduction en tout ou en partie, sous quelque forme
et par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation
écrite préalable de l'Éditeur.

ISBN 0-07-551289-0

Dépôt légal: 2e trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada

8 9 10 11 12 SM 14 13 12 11 10

Préface

Nous avons choisi le nom de cette collection, THEMA, pour souligner clairement la vocation thématique qui lui est assignée. Il est parfois fastidieux de réunir une documentation précise et cohérente concernant des thèmes contemporains de réflexion. THEMA résoud la complexité de ces recherches en regroupant sous un titre l'ensemble des commentaires se rapportant à un thème.

Pour atteindre cet objectif, THEMA offre une sélection de textes axée sur la pertinence, la modernité et l'originalité des thèmes et des analyses qui en découlent. On y retrouve des sujets modernes, d'actualité, qui sont traités sous tous les aspects reliés à une démarche pédagogique bien étoffée. En cela ils constituent un support didactique respectueux des stratégies d'enseignement originales et diversifiées qu'adopte le réseau des collèges et des universités au Québec. Nous croyons que cette approche thématique s'avérera une base solide pour des réflexions rigoureuses parce qu'elle mise sur la rigueur intellectuelle sans reculer devant certaines difficultés d'apprentissage ou de réflexion.

Le fil conducteur de cette collection ne réside pas dans l'uniformité des points de vue ou dans le style des présentations, ni dans une logique interne entre les différents titres. Des thèmes aussi distincts que la pornographie, l'euthanasie ou l'environnement n'intéresseront pas forcément les mêmes lecteurs, ne concernent pas les mêmes spécialités ni ne conviennent à tous les niveaux d'enseignement. Cet éclectisme est délibéré, car un apport didactique positif doit refléter la diversité des préoccupations et des tendances de notre société.

L'ensemble des caractéristiques de la collection THEMA s'énumère facilement: des titres variés ; des analyses et des commentaires sans compromis ; des thèmes actuels ; des traductions sélectionnées et adaptées. Bref, une approche thématique de qualité, destinée aux pédagogues dynamiques.

Alain Jacques

Remerciements

Dans l'élaboration de ce livre, je suis redevable à plusieurs personnes. Au tout début, il y eut Lily et Armand : l'une m'a montré la beauté de la connaissance et l'utilité du doute, pendant que l'autre m'apprenait le sens des convictions et la nécessité de l'engagement. Ensuite, je serai toujours reconnaissant à Jean-Louis Gendron (Université Laval) d'avoir porté à mon attention un premier livre sur la recherche qualitative. J'y serais peut-être venu un jour ou l'autre mais j'aime à penser que cet ami m'a épargné des détours.

Au début des années 80, le professeur Henri Desroche, longtemps associé au Collège Coopératif de Paris, m'avait suggéré d'écrire un tel livre. Alors que je lui montrais un texte portant sur l'intervention sociologique et la conscientisation, il m'avait dit : « Écrivez plutôt sur ce que font les Américains : nous ne les connaissons pas en France. » J'avais été surpris par son conseil qui s'appliquait tout aussi bien au Québec et je m'en suis souvenu. Dont acte. Le professeur Robert A. Stebbins, de l'Université de Calgary, m'a également beaucoup aidé : non seulement m'a-t-il fait partager sa vaste expérience de chercheur, mais il m'a aussi appris comment tisser les liens entre la vie intellectuelle et la vie tout court. De son expertise et son amitié, je lui suis grandement reconnaissant.

Tout en préparant ce livre, j'ai réalisé quelques projets de recherche afin d'éprouver ma méthode. Les assistantes et assistants de recherche avec qui j'ai travaillé m'ont beaucoup aidé à

progresser : les questions qu'ils posaient m'ont forcé à affiner ma connaissance de la méthodologie qualitative, et nos longues discussions nous ont permis de résoudre ensemble les problèmes rencontrés. Grand merci à Marie-Joelle Brassard, Pierre Chavannes, Jean-François Denault, Michel Houde, Linda Jacques, Dominique Ouellet et Hermance Pouliot.

En cours de rédaction, j'ai demandé à quelques étudiantes et étudiants de lire ce manuscrit et d'en vérifier la clarté. Ont été mis à contribution Éric Bouchard, Marie-Christine Côté, Martine Duperré, François Legault et Nadine Schmidt, tous de l'Université du Québec à Chicoutimi. Leurs commentaires m'ont été précieux et je leur en sais gré, de même qu'aux étudiants à qui j'ai enseigné la méthodologie de la recherche ; leurs interrogations m'ont amené à préciser ma pensée.

J'ai aussi sollicité l'avis de plusieurs collègues, dont Richard Lefrançois (Université de Sherbrooke), Hector Ouellet (Université Laval), Daniel Turcotte (Université du Québec à Hull), Jacques St-Onge et Pierre-André Tremblay (Université du Québec à Chicoutimi). Je n'ai pas suivi toutes leurs recommandations mais qu'ils sachent que je les ai toujours prises en considération.

Dans la publication de ce livre, je dois énormément à Alain Jacques, directeur de collection chez McGraw-Hill. Il a d'abord eu la gentillesse de m'écouter lorsque, poussé par une audace printanière, je lui ai confié mon projet de livre sur la méthodologie de la recherche qualitative. Par la suite, peut-être contaminé par mon enthousiasme, il a démontré une détermination à toute épreuve et continué de me soutenir quand d'autres auraient abandonné. Je remercie aussi Denis Bélanger qui a procédé à la révision linguistique du manuscrit : les modifications suggérées furent des plus pertinentes.

Enfin, Jeanne Bélanger a joué un rôle déterminant dans toute cette aventure. Alors que la rédaction avançait moins vite que prévu et que j'étais tenté de tout laisser tomber, elle m'a encouragé à persévérer. De son point de vue, ce projet marquait pour moi le point final d'une démarche entreprise il y a une douzaine d'années. Elle a lu chacune des versions préliminaires, en a éliminé les fautes et a proposé de nombreux réaménagements. Grâce à ses suggestions et à ses inlassables encouragements, mon travail s'est trouvé grandement amélioré. C'est donc avec plaisir que je lui dédie ce livre.

Table des matières

Préface VII

Remerciements IX

Introduction 1

Chapitre 1 La recherche qualitative

Définition 6
Un peu d'histoire 7
Une épistémologie 10
Une méthodologie 13
Une orientation théorique 15
Le domaine de la recherche qualitative : la mésostructure ... 16
Recherche qualitative et recherche quantitative : convergence ou opposition ? 19

Chapitre 2 La question de recherche

Les caractéristiques d'une bonne question de recherche 23
La délimitation du sujet de recherche 27
La revue de la documentation 28
L'évolution de la question de recherche 31

Chapitre 3 La collecte des informations

L'entrevue 33
Définition 33
Le climat de l'entrevue 34
L'entrevue en recherche qualitative 36
Les questions 37
L'entrevue de groupe 38
Les qualités du bon informateur 39
L'histoire de vie 41
Définition 41
Les postulats de l'histoire de vie 42
Sortes d'histoire de vie 43
Réalisation d'une histoire de vie 44
L'observation participante 46
Définition 46
Le bon site d'observation 47
L'intégration du chercheur 49
La vérification des informations 52
L'éthique de la collecte des données 54
L'échantillon 56
Remarques générales 56
L'échantillon en recherche qualitative 57

Chapitre 4 La constitution des données

Les notes 60
Notes méthodologiques 61
Notes théoriques 62
Notes descriptives 63
La transcription 65
Transcription de mémoire 65
Transcription d'enregistrement 67
Règles de la transcription 68
Le codage 70
Définition 70
Élaboration d'un système de codage 70
La mécanique 74
Le codage artisanal 74
Le codage par ordinateur 75

Chapitre 5 L'analyse des données

Définition 79
Le temps de l'analyse 80
L'élaboration de l'analyse 81
La saturation des catégories : la clé de l'analyse qualitative 83
Les opérations de l'analyse 84
Déduction et induction 85
La synchronicité 87
La théorie 91
Les propositions 97
Validité et fidélité 99
Définition 99
Validité et fidélité en recherche qualitative 100
Généralisation et pouvoir 101
Un exemple d'analyse 104

Chapitre 6 La rédaction du rapport

Le temps de l'écriture 106
La rédaction du rapport 108
Rédaction et validation 111
Le contenu du rapport 113
La présentation du rapport 115
L'éthique de la publication 118

Conclusion 121

Bibliographie 123

Index des sujets 135

Index des auteurs 141

Introduction

Lorsque je suis venu à la recherche qualitative, à la fin des années 70, j'ai eu le bonheur de découvrir la méthode de recherche que je cherchais depuis longtemps. J'ai appris que la recherche qualitative était une méthode de plein droit et que son histoire remontait aux débuts de la sociologie ; j'ai pris connaissance des outils qu'elle a forgés et qui favorisent les découvertes, même s'ils n'ont pas toujours la précision désirée. J'ai aussi appris qu'un chercheur ne se tourne pas vers la recherche qualitative par défaut de formation ni parce qu'il ne connaît pas les statistiques, mais bien parce qu'il cherche une autre voie.

Je me suis donc lancé dans la lecture de livres de méthodologie qualitative rédigés surtout par des sociologues et anthropologues américains et britanniques. Nos voisins du sud sont en général préoccupés par l'enseignement de la méthodologie et du savoir-faire ; toutes les disciplines offrent des manuels expliquant aux non-initiés comment aborder de nouveaux champs de connaissance. Je me suis donc inspiré de leurs travaux et je leur dois ce que je sais de la recherche qualitative.

Au fil des ans, m'est venue l'idée de rédiger un livre portant sur ce sujet. J'ai pris des notes de lectures, écrit des bribes et réalisé quelques travaux de recherche pour éprouver cette nouvelle approche. J'ai aussi monté des cours traitant, en partie, de la recherche qualitative et j'ai réfléchi. Il m'a souvent semblé que les chercheurs et les professeurs, et je ne fais pas exception,

n'expliquent pas suffisamment leur façon de travailler. Lorsqu'ils se rencontrent, ils discutent des conclusions auxquelles ils sont arrivés, mais plus rarement de la manière dont ils s'y sont pris pour les atteindre. Ils ont aussi tendance à reproduire le même comportement avec les étudiants : ils leur communiquent les résultats de leurs réflexions plutôt que le cheminement suivi.

Pourtant, leurs interlocuteurs ne partent pas tous du même point. Alors que les collègues ont une bonne idée de leurs méthodes de travail respectives, les étudiants sont souvent médusés ; ils considèrent les idées un peu comme un alpiniste regarde une muraille bien lisse. Ils l'examinent en se demandant comment les autres ont pu la gravir. Mais la réalité est toute autre : le travail intellectuel est certes fait de méthodes éprouvées, mais aussi de tours, de trucs commodes, de façons simples de poser les problèmes pour être en mesure de les résoudre.

C'est dans cet esprit que j'ai rédigé ce volume d'introduction à la méthodologie de la recherche qualitative. La méthodologie se rapporte aux normes générales de la procédure scientifique; toutefois, au-delà des mots, elle désigne simplement un ensemble de règles élaborées au cours des ans et qui se sont avérées utiles pour trouver réponse aux questions que les chercheurs se sont posées. Bien qu'il mette l'accent sur le pratique et l'utile, ce livre ne présente pas seulement des techniques mais aussi une façon de faire de la recherche dans une perspective qualitative. Il est destiné aux étudiants, c'est-à-dire à ceux et celles qui veulent apprendre, quels que soient leur âge, leur statut et leur intérêt, et leur présente les principales étapes de la recherche qualitative. Enfin, concernant la présentation littéraire, le genre masculin est utilisé dans son sens le plus général dans le but d'alléger la lecture.

Le premier chapitre constitue une sorte d'introduction à la recherche qualitative : après un bref historique suit la présentation des fondements épistémologiques, méthodologiques et théoriques de cette méthode de recherche. Le deuxième chapitre discute de la délimitation de la question de recherche et de la revue de la documentation. Viennent ensuite trois chapitres plus imposants en raison de l'importance des sujets qui y sont abordés.

Le troisième chapitre décrit les trois techniques de collecte d'information les plus en vogue en recherche qualitative : l'entrevue, l'histoire de vie et l'observation participante. Le quatrième chapitre présente la constitution des données ; cette étape cruciale dans la recherche qualitative comprend la prise de notes et le traitement des

informations recueillies. Le cinquième chapitre traite de l'analyse, des opérations qui y sont rattachées et aussi de la question de la validité. Le dernier chapitre porte sur la rédaction du rapport.

Ce livre entend donc présenter aux étudiants la recherche qualitative et leur proposer une manière de faire et de comprendre. Il s'agit d'un guide, et surtout d'un guide pratique ; je ne me suis pas étendu sur les aspects idéologiques, philosophiques et épistémologiques de la recherche pour m'attarder aux aspects concrets, les trucs du métier, le code informel, les ruses efficaces. La recherche ne se résume pas au rapport final que le lecteur a en mains ; elle est surtout un processus de découverte où tout n'est pas planifié.

En écrivant, on espère toujours plaire au plus grand nombre possible de lecteurs et de lectrices. Toutefois, par expérience, je sais dès le départ que tous n'apprécieront pas au même degré ; certains seront charmés par le ton alors que d'autres me trouveront trop méthodologique et pas assez théorique. Les uns apprendront beaucoup alors que les autres ne trouveront que les données élémentaires. Je le regrette beaucoup, mais comme il est impossible de satisfaire tout le monde, je préfère me fier à l'expérience du célèbre meunier de la fable.

Chapitre 1
La recherche qualitative

Les transformations récentes du système capitaliste et les besoins de l'action imposent la nécessité d'une recherche plus proche du terrain et qui épouse plus fidèlement les contours fluctuants des phénomènes sociaux. On ne peut plus étudier les transformations sociales et les microsystèmes sociaux avec un instrument qui mise uniquement sur la régularité, la stabilité et le grand nombre : il faut s'approcher du terrain, se faire plus inductif et se laisser imprégner de l'air du temps.

> Behavior selection is further based on each person's reading of the situation at hand, and different people will read the same situation differently and so respond differently. In other words the regularities that structuralists emphasize are far less predictable, stable, and enduring for these social action theorists. In their view the social scientists can only explain behavior by coming to share the individual's understanding of the circumstances, her so-called definition of the situation (Goldenberg, 1987 : 10-11).

Cette façon de voir ramène donc la recherche qualitative au centre de l'actualité. Après avoir présenté un bref historique de la recherche qualitative, ce chapitre en décrira les principales composantes, à savoir ses orientations épistémologique, méthodologique et théorique, pour conclure en présentant le terrain de prédilection de cette méthode, soit la mésostructure.

Définition

Le terme recherche qualitative désigne ordinairement la recherche qui produit et analyse des données descriptives, telles que les paroles écrites ou dites, et le comportement observable des personnes (Taylor et Bogdan, 1984 : 5). Cette définition parapluie renvoie à une méthode de recherche intéressée d'abord par le sens et par l'observation d'un phénomène social en milieu naturel (Van Maanen, 1983a : 9). La recherche qualitative ne se caractérise pas par les données, puisqu'elles peuvent aussi être quantifiées, mais bien par sa méthode d'analyse qui n'est pas mathématique (Strauss et Corbin, 1990 : 117-118). La recherche qualitative est plutôt intensive en ce qu'elle s'intéresse surtout à des cas et à des échantillons plus restreints mais étudiés en profondeur.

Bronfenbrenner (1979) utilise le terme d'écologie expérimentale pour souligner l'importance des recherches faites dans le milieu habituel des individus. De fait, l'expression «milieu habituel» est plus juste que «milieu naturel», car il n'existe plus guère de milieu vierge de toute intrusion dans la société actuelle ; tous les milieux sont traversés par une multitude d'influences, désirées ou non, mais néanmoins subies. Le chercheur essaie simplement de ne pas bouleverser indûment le milieu observé, pas plus qu'un participant ordinaire ne le ferait. Autre précision : le milieu habituel représente ce que les chercheurs désignent comme le terrain.

Si tous les auteurs ne s'entendent pas sur la définition de la recherche qualitative, la plupart lui attribuent grosso modo des caractéristiques semblables (Taylor et Bogdan, 1984 : 5-8 ; Bogdan et Bilken, 1982 : 27-30 ; Denzin, 1978a : 8-21 ; Van Maanen, 1983b : 255-256). On reconnaît que la recherche qualitative traite les données difficilement quantifiables comme les comptes rendus d'entrevues, les observations, parfois même les photographies de famille, les journaux intimes, les vidéos ; qu'elle recourt à une méthode d'analyse souple et davantage inductive ; qu'elle s'inspire de l'expérience de la vie quotidienne et du sens commun qu'elle essaie de systématiser (Douglas, 1976 : 15). Enfin, la recherche qualitative ne rejette pas les chiffres ni les statistiques mais ne leur accorde tout simplement pas la première place ; elle se concentre plutôt sur l'analyse des processus sociaux, sur le sens que les personnes et les collectivités donnent à l'action, sur la vie quotidienne, sur la construction de la réalité sociale.

Toutefois, la recherche qualitative ne se réduit pas à une simple technique de recherche : elle repose sur une philosophie qui donne le ton à sa méthodologie propre et à la théorie qu'elle entend développer. Pour les besoins de la cause, les prochains paragraphes présentent brièvement l'évolution de la recherche qualitative du point de vue de la sociologie ; il faut préciser cependant que cette méthode de recherche se retrouve aussi en anthropologie, en géographie et en histoire.

Un peu d'histoire

Les débuts de la sociologie américaine ont été marqués par le système universitaire allemand. Ministre allemand de l'Éducation en 1809-1810, Wilhelm von Humboldt a redéfini l'université et lui a confié un rôle nouveau. Avant lui, elle avait été considérée comme un lieu d'érudition consacré à l'enseignement traditionnel de la théologie, du droit et de la médecine ; dorénavant, l'État lui confiera la tâche de développer la recherche. Au lieu de se fier aux récits du passé, on encourage le retour aux sources et la vérification des informations originales. Désormais l'université combine l'enseignement à la recherche et à l'expérience (Gingras, 1987 : 153). Comme plusieurs pionniers américains de la sociologie avaient étudié en Europe, ils s'étaient familiarisés avec cette conception de l'université et contribuèrent à la populariser aux États-Unis. De ce point de vue, l'Allemagne exerça une influence déterminante sur le développement des universités américaines. Cette nouvelle définition de l'université allait aussi donner une impulsion nouvelle au développement de la science.

Dès le début, la sociologie a été marquée par plusieurs courants d'idées. Par exemple, le XIXe siècle a été fécond en enquêtes sur le monde ouvrier ; bien que pas toujours systématiques, elles eurent quand même le mérite d'attirer l'attention sur le problème social que constituait la pauvreté. Une des plus remarquables fut celle de Frédéric Le Play (1806-1882) ; ce chercheur fut le premier à faire ce qu'on appelle aujourd'hui une monographie, et à recourir à l'observation participante. Il fut le professeur de Léon Gérin qui, à son retour au Québec, réalisa la première monographie québécoise, *L'habitant de Saint-Justin*. De leur côté, les sociologues américains furent exposés aux idées de Max Weber (1864-1920) probablement, le sociologue qui a le plus marqué la sociologie américaine. Ainsi furent jetées les bases de la recherche qualitative, tant et si bien que certains auteurs parlent d'une école américaine de micro-

sociologie (Collins, 1985 : 180). Par contre, on tend à négliger l'intéressante contribution des anthropologues au développement de la méthodologie de la recherche qualitative.

Dans le domaine de la sociologie américaine, l'Université de Chicago exerça une grande influence, surtout en recherche qualitative. Fondée en 1892, elle bénéficia des millions de John D. Rockfeller pour attirer des intellectuels de valeur. À cette période, Chicago était une ville prospère qui symbolisait le rêve de l'Amérique. Le premier département de sociologie américain y fut donc établi et, même si d'autres départements suivirent rapidement ailleurs, l'Université de Chicago régna sur la sociologie jusque dans les années 30. Très influente au sein de l'association américaine des sociologues, elle donna le ton à la revue de l'association.

Avec le temps, ce qui fut la force de la recherche qualitative devint aussi sa faiblesse. D'une part, l'emprise de l'Université de Chicago sur la sociologie ne lui fit pas que des amis ; d'autre part, l'intérêt se déplaça vers la quantification des problèmes sociaux. Pour établir leur crédibilité auprès du public, des industriels et des hommes politiques, les sociologues empruntèrent la voie ouverte par les sciences naturelles (Clinard, 1970 : 63-77). Ils cherchèrent donc à resserrer la méthodologie et à raffiner la technique : ils développèrent des tests statistiques, ils veillèrent à l'aseptisation des variables et à la formalisation stricte des concepts, ils travaillèrent à fignoler l'échantillonnage... Avec l'apparition du sondage, les prédictions devinrent un moyen de gestion politique, et pas seulement en période électorale.

Dans la période qui a suivi la deuxième guerre, la vérification théorique est devenue le *nec plus ultra* de la connaissance sociologique. On pensait alors que les sciences sociales disposaient de suffisamment de théories qu'il fallait dorénavant éprouver (Glaser et Strauss, 1967 : 10). Il ne s'agissait plus tellement de découvrir des idées neuves, mais d'élaborer un appareil méthodologique précis afin de vérifier le plus exactement possible les théories élaborées par les grands maîtres.

Ce contexte a évidemment dévalué la recherche qualitative qui recourait beaucoup à l'observation participante, à l'histoire de vie, à l'histoire orale, à différents documents écrits. Du point de vue des expérimentateurs et des vérificateurs, la recherche qualitative faisait figure de parent pauvre, et les chercheurs qualitatifs en vinrent à faire figure d'ancêtres de la recherche sociale. Leurs descriptions détaillées, leurs monographies, leurs études de cas, tous leurs tra-

vaux paraissaient bien faibles aux yeux des sociologues d'orientation quantitative. Bref, la méthodologie de la recherche qualitative n'était pas au point et se défendait mal contre les critiques dont elle faisait l'objet.

Ce changement coïncidait avec l'évolution du rôle du sociologue. Les chercheurs de l'École de Chicago croyaient que leurs recherches pouvaient améliorer les conditions de vie urbaine (Taylor et Bogdan, 1984 : 244). Ils considéraient que l'homme de la rue pouvait avoir des idées que le chercheur n'avait pas, qu'il était non seulement consommateur mais aussi producteur de connaissances. Cependant, avec le développement de l'orientation quantitative, le chercheur s'affranchissait des études intensives. Finies les longues périodes d'observation : un questionnaire suffisait à recueillir les données. La sociologie ne tarda pas à porter toute son attention à la question de la mesure et au traitement statistique des données. Indice de ce changement de cap : à partir des années 30, l'École de Chicago fut remplacée par celle de Columbia.

Des années 30 jusqu'au milieu des années 60, la recherche quantitative détenait le monopole de la scientificité : était considérée comme scientifique la recherche qui quantifiait les données et les traitait par tests statistiques. Bien sûr, il existait d'autres méthodes de recherche, mais elles se voyaient reléguées au statut de protorecherches, voire de recherches exploratoires embryonnaires et incomplètes (Deslauriers, 1987a : 1-2). Dans la pensée dominante importait surtout la magie du nombre dans lequel Jung (1988 : 57) voyait l'archétype de l'ordre. Sorokin (1959 :130-222) s'est élevé contre cette manie de tout quantifier et de réduire la vie sociale à un ensemble de symboles mathématiques vides de sens. C'est ce qu'il a appelé la quantophrénie de la science sociale.

Depuis quelques années, on observe l'émergence de conditions qui ressemblent à celles de la fin du siècle passé, comme l'intégration de nouvelles couches sociales (les immigrants, les jeunes, les femmes, les chômeurs, les personnes âgées) et la transformation du système socio-économique et politique. Comme c'est le cas dans plusieurs domaines, les hauts lieux de la recherche qualitative se retrouvent souvent dans l'ouest des États-Unis. La vogue de la recherche qualitative renoue avec le courant sociologique américain du début du siècle ; tous deux se sont en effet développés dans des situations semblables marquées par le changement social.

L'intérêt renouvelé pour les méthodes de recherche qualitative date de peu ; si on prend comme point de repère la publication du

livre de Glaser et Strauss en 1967, ce renouveau date du milieu des années 60. En 1969, Howard Becker (1970a: 6-7) remarquait que si la recherche qualitative avait produit des travaux de valeur, elle comptait peu d'écrits se rapportant à sa méthodologie. Un peu plus tard, Spector et Faulkner (1980: 477-482) recensaient les articles publiés par les principales revues de sociologie au cours des années 1975-1980 et concluaient que les grandes revues américaines de sociologie étaient loin d'être générales. Les deux auteurs leur reprochaient au contraire d'être dominées par une orientation spécifique favorisant la recherche quantitative et l'interview standardisée. Une étude utilisant d'autres approches, l'observation participante par exemple, était présentée comme un essai, non une recherche. Plus récemment, Taylor et Bodgan (1984: 149-150) allaient dans le même sens.

Le vide déploré par Becker a été comblé au cours des deux dernières décennies; les chercheurs qualitatifs ont fondé leurs propres associations, démarré leurs propres revues (*Qualitative Sociology*, *Urban Life* devenu *Journal of Contemporary Ethnography*, *Symbolic Interaction*), ou poussé les autres publications à consacrer des numéros spéciaux à la recherche qualitative. Enfin, ils ont entrepris d'élaborer leurs propres volumes de méthodologie. Dorénavant, un nombre croissant de chercheurs se réclament ouvertement de la recherche qualitative. Au Québec, des chercheurs provenant surtout du secteur de l'éducation ont formé l'Association pour la recherche qualitative (A.R.Q.). Cette association organise un colloque bisannuel, et publie les actes de cette rencontre. Par ailleurs, la recherche féministe s'apparente souvent à la recherche qualitative; ce courant avance que les hommes et les femmes n'occupent pas la même place dans la société et que, pour connaître la réalité vécue par les femmes, il faut remettre en question l'orthodoxie en partant du point de vue des femmes, de leurs conditions de vie et de leurs perspectives (Beattie, 1987: 133-143; Dagenais, 1986; Kaufman, 1987; Yllo, 1988). Bref, les tenants de la recherche qualitative se montrent plus actifs.

Une épistémologie

La recherche qualitative a été marquée par deux principaux courants, le naturalisme et la sociologie compréhensive. Comme il a été mentionné auparavant, Max Weber fut sans contredit un des sociologues les plus influents. Durkheim et Marx ont mis l'accent sur les lois sociales, alors que Weber accordait plus d'importance au sens;

selon lui, il était nécessaire de prendre en considération la signification subjective de la réalité sociale pour comprendre la société comme telle. Les valeurs, les objectifs poursuivis par une personne, son interprétation des événements, sa façon de comprendre sa société, renseignent sur la réalité sociale. Il a donc tenté de mettre au point une méthode de recherche qui permette d'étudier objectivement l'aspect subjectif de cette réalité. Dans ce but, il a développé ce qu'il a appelé un idéal type, c'est-à-dire un concept forgé à partir de plusieurs caractéristiques diffuses, réparties plus ou moins également dans les cas individuels. Ce concept était une synthèse de traits observables représentant un idéal type qui ne se rencontrait pas nécessairement dans tous les cas individuels mais qui aidait à repérer un phénomène donné dans la réalité. Le concept webérien par excellence fut celui de la bureaucratie.

Cette conception de la sociologie a appelé une méthode de recherche qui accorde une importance particulière aux sentiments, aux émotions, aux représentations élaborées par les gens dans une situation donnée, au sens qu'ils attachent aux événements, éléments à partir desquels le chercheur édifie une théorie qui en rende compte (Denzin, 1978b: 1-2). C'est la direction qu'a suivie la recherche qualitative.

La seconde influence qu'a subie la recherche qualitative se rattache à une conception générale que l'on a qualifiée de naturaliste. Grawitz (1988: 268) définit le naturalisme comme une tendance, plutôt qu'une doctrine, à réduire l'homme à un élément de la nature. Mouvement philosophique et littéraire à ses débuts, le naturalisme considère que les phénomènes physiques, mentaux ou sociaux peuvent s'expliquer par les lois naturelles (Theodorson et Theodorson, 1969: 271). Appliqué aux sciences sociales, ce point de vue signifie que l'humanité fait partie du monde naturel et qu'il est possible de la connaître comme n'importe quel autre objet de recherche.

Le naturalisme est marqué par une préférence pour le détail concret au lieu du formel et de l'abstrait; il essaie de connaître les personnes telles qu'elles évoluent dans leur milieu habituel. Dans ce genre de recherche, l'expérience et le sens commun sont mis à contribution; c'est par ce biais que le chercheur et l'observé entrent en contact et communiquent. L'approche naturaliste est ancrée dans les préoccupations et la sensibilité des personnes d'un temps donné, dans la micro-histoire des sujets et des collectivités avec lesquels le chercheur a des contacts (Denzin, 1987b: 16).

Cette orientation naturaliste de la recherche sous-tend une approche compréhensive prenant en considération les conditions réelles de la vie sociale, de façon holistique. On peut ainsi saisir la société comme un système vivant qui s'auto-organise, qui se transforme en évoluant et qui se préserve tout en s'adaptant. Confrontée à des difficultés imprévues, la société puise dans son expérience : elle pourra recourir aux vieilles recettes ou se lancer dans des innovations. Elle saisit ce qui lui arrive en comparant le présent au passé. Comme système auto-organisé, la société n'agit pas toujours avec la conscience claire de ce qu'elle est, ni de ce qu'elle peut devenir ; sa compréhension est souvent en retard sur les événements. D'un point de vue naturaliste, la recherche sociale est une expérience d'humilité, comme le prétend Lofland (1976 : 14) : la connaissance d'un système vivant est forcément incomplète et inachevée. À l'image de la vie sociale, la vie individuelle est aussi un mélange de conscience et d'inconscience, de passé et de nouveauté, de connu et d'inconnu.

De ce postulat découlent deux conséquences d'importance pour la recherche. D'abord, il importe de dépasser le discours et de le confronter à la pratique, car toute société aime bien les explications qui rendront compte de la régularité de son fonctionnement et qui la rassureront dans l'opinion qu'elle a d'elle-même et de son avenir. En conséquence, il n'est pas étonnant que les sciences sociales aient mis l'accent sur la régularité et la répétition. Néanmoins, l'important n'est pas ce qu'une collectivité prétend faire mais bien ce qu'elle fait *de facto :* le discours ne suffit pas s'il n'est pas mis en correspondance avec l'action. De ce point de vue, la dialectique fournit un cadre général très utile pour connaître la société comme système vivant. Cette approche ne propose pas de concepts mais une façon de regarder la société pour l'étudier empiriquement (Benson, 1983 : 336). Ce type d'analyse considère que la société est tiraillée par des tendances contraires, des conflits d'où le changement émerge. Elle attire notre attention sur les tensions qui surgissent dans une société et sur la nouveauté qui cherche à émerger.

Deuxième conséquence : pour comprendre l'évolution de la société et saisir la tension entre l'ordre et le désordre, entre l'ancien et le nouveau, il faut étudier les manifestations qui trahissent le changement. Si la société se livre à des expériences de changement, elle procède ordinairement à petite échelle d'abord, de façon marginale, pour ensuite étendre ces expériences à l'ensemble si elles suscitent l'adhésion. L'étude du changement social passe donc par ces

micromanifestations, c'est alors que les grands processus sociaux prennent un autre sens (Stebbins, 1987 : 20). La recherche qualitative a trouvé dans le courant naturaliste l'orientation philosophique qu'elle cherchait et le naturalisme a trouvé dans la recherche qualitative la méthode qui lui a permis de vérifier ses intuitions.

Une méthodologie

Le laboratoire fut longtemps considéré comme le lieu par excellence de la recherche : il est possible d'y isoler les sujets de leur milieu, de contrôler les variables, de limiter l'influence des facteurs parasites en réduisant la situation étudiée à quelques facteurs contrôlables (Van der Maren, 1987b : 10). Lorsqu'il s'agit d'un être vivant, les données du problème sont modifiées car on ne peut plus l'isoler de son milieu : c'est sa vie même. Les expérimentateurs peuvent neutraliser les contraintes extérieures en isolant les sujets de leur environnement habituel et en les assurant que leur comportement n'aura aucune influence sur leur vie en dehors du laboratoire. Cependant, lorsque le chercheur réussit à atteindre cet objectif, la situation observée est faussée : à force de vouloir éliminer les biais, on élimine la vie tout court (Becker, 1970b : 46). Il n'en va pas de même lorsqu'une personne est interrogée dans son milieu, car ses idées ne seront pas gratuites, elle les émettra devant d'autres personnes qui la prennent au sérieux et qui pourront débattre de leur valeur. Ses opinions auront des répercussions dans la suite des événements et elle agira en conséquence. Ainsi, s'il est possible d'atténuer les biais par une plus grande rigueur méthodologique, il est impossible de les éliminer ; chercher absolument à les neutraliser peut conduire à transformer *ipso facto* la situation étudiée.

> L'aspect sécurisant des méthodes quantitatives, cette sérénité apparente qu'elles dispensent avec l'exactitude superficielle et trompeuse des chiffres, sont directement liés à leur pouvoir d'exorciser les aspects qualitatifs de l'expérience humaine, à la négation de la vie en tant que choix et que drame (Ferrarotti, 1983 : 72).

L'analogie avec la recherche agricole peut servir d'illustration. L'agronome qui se livre à des recherches sur la propagation des mauvaises herbes ne limitera pas ses travaux à l'intérieur de la serre ; il sèmera plutôt dans un terrain ordinaire exposé aux vents et à proximité des plants de pissenlits, de chardon et de verge d'or. C'est

en se rapprochant des conditions habituelles qu'il aura une idée de la croissance des plants. La recherche qualitative procède un peu de la même façon : elle est précisément intéressée aux pissenlits parce qu'ils font partie du paysage et du contexte. De ce point de vue, le contrôle du contexte ne pose pas de problèmes parce que le chercheur veut bel et bien étudier l'ensemble, le milieu habituel, de la façon la plus respectueuse possible.

L'étude du système vivant qu'est la société requiert que la méthodologie soit assouplie pour se plier au phénomène étudié et épouser les contours de la réalité et ses variations ; la méthode de recherche dépend de la réalité et non le contraire (Blumer, 1978 : 30). Sous cet aspect, la recherche qualitative se prête bien à l'étude des phénomènes complexes et mouvants et sa souplesse fait sa force. L'important n'est pas tant de déployer le modèle opératoire le plus rigoureux que d'obtenir les meilleures informations possibles. Le plan de recherche peut évoluer en même temps que la recherche elle-même pour répondre aux besoins qui se présentent. Cette souplesse s'avère un grand avantage car l'étude d'un système vivant comporte sa part d'imprévu auquel il faut s'ajuster.

Les tenants de l'approche naturaliste, ceux de la recherche qualitative en particulier, sont habituellement partisans de la logique pratique (*logic in use*) plutôt que de la logique reconstruite (*reconstructed logic*). Cette distinction, proposée par Kaplan (1964 : 3-11) il y a plusieurs années, décrit bien les deux facettes de la logique du chercheur. Officiellement, la recherche procède selon la logique reconstruite qu'on perçoit dans les rapports de recherche lorsque le projet est terminé. En réalité, il y a toujours des fausses notes, dans une recherche comme ailleurs. On y rencontre des accidents de parcours, des problèmes imprévus qu'il faut résoudre de façon pressante. Alors le chercheur fait comme tout le monde, il recourt à la logique pratique et se sert de petits trucs efficaces, de recettes simples, de trouvailles concrètes et de son sens pratique. Le chercheur n'y voit pas matière à vantardise, et pourtant c'est là un aspect important de son travail ; plus d'un s'est sorti d'une impasse en se servant de son bon sens plutôt que de sa théorie. La logique pratique offre donc des avantages ; c'est du moins ce qui ressort lorsqu'on regarde le chercheur de la même façon que l'observé, en analysant ce qu'il fait vraiment, non pas ce qu'il prétend faire !

Dans cette optique, le déroulement d'une recherche est la plupart du temps une sorte de bricolage. Qu'on ne s'y méprenne pas : le mot bricolage ne signifie pas que l'ouvrage soit mal fait ou bâclé,

mais plutôt que le chercheur doit composer avec la réalité. Il doit se débrouiller pour tirer le maximum des avantages que lui confère son environnement, tout en contournant les obstacles, de la même manière que le menuisier qui fait de son mieux avec le matériau disponible.

Le processus de recherche qualitative se rapproche de celui de l'intervention professionnelle : les praticiennes en sciences humaines n'agissent pas dans un laboratoire mais doivent trouver des solutions à des problèmes concrets, tout en tenant compte des contraintes, des imprévus, des circonstances et de la vie des personnes qu'elles veulent aider. De plus, le processus de l'intervention professionnelle est sensiblement le même que celui de la recherche. En raison de sa proximité avec le terrain et de sa préoccupation de l'action, il m'a toujours semblé que la recherche qualitative était une méthode de recherche pouvant servir d'appui à la pratique professionnelle.

Une orientation théorique

La théorie est une échelle dont les trois échelons sont : décrire, comprendre, expliquer (Granger, 1982 : 11). Décrire d'abord, c'est-à-dire identifier l'ensemble et les composantes d'un phénomène ; comprendre, en reconnaissant les relations qu'elles développent, entretiennent ou rompent ; expliquer, insérer ce phénomène dans un système plus général qui lui donne sa signification.

Dans le domaine de la description et de la compréhension concrète du contexte social de notre temps, la recherche qualitative a produit des travaux qui font époque. Pour ce qui est de l'insertion du phénomène étudié dans un contexte plus large, l'orientation naturaliste sert bien la recherche qualitative ; la logique des systèmes vivants est une logique d'ensemble et de synthèse, et la recherche qualitative réussit bien à en rendre compte.

La recherche qualitative a surtout produit jusqu'ici ce que Lofland (1976 : 62-63) a décrit comme des «concepts disciplinés» (*disciplined abstractions*). Ce sont d'abord des abstractions, des symboles, des représentations théoriques de la réalité ; cependant, ces concepts sont disciplinés en ce qu'ils ont été construits non par souci de logique, mais pour rendre compte de phénomènes sociaux observables. Ils sont la conséquence logique des postulats épistémologiques adoptés par les chercheurs ; traquer le concept éternel équivaut à poursuivre un mirage, autant prendre acte que la réalité est fugace et complexe. Les propositions des chercheurs sont

condamnées à être temporaires, heuristiques, datées, dépendantes de leur contexte, donc contingentes (Reinharz, 1984 : 58).

Le domaine de la recherche qualitative : la mésostructure

Les personnes vivent en société : voilà un truisme qu'il faut parfois rappeler tellement leur solitude paraît grande. À partir de leur expérience de la vie sociale et des relations qu'elles nouent, elles apprennent les symboles que leur milieu leur transmet, mais de façon réflexive, en se les appropriant et en les modifiant au besoin. C'est ainsi qu'elles comprennent et interprètent les grands événements de leur vie et de leur société. Elles élaborent des conceptions qui leur permettent d'interpréter le passé, d'agir dans le présent et de présager l'avenir (Rock,1982 : 35). Malgré les apparences, les personnes ne sont pas passives : en recherchant le sens de leur vie et des événements, elles construisent le monde à leur manière, non pas de façon générale, mais concrètement, dans le milieu où elles évoluent (Smirich, 1983 : 161). Sur cette base, elles construisent leur identité. L'interprétation est un processus actif et dynamique (Watzlawick, 1988).

Dans l'action, la société n'est pas toujours aussi contraignante et la personne n'est pas toujours aussi libre ; chacune représente un pôle de la vie sociale, intimement liée à l'autre. La personnalité se construit à partir d'un noeud de relations, avec une partie individuelle et une partie sociale, une partie contrainte et une partie liberté. Cela dit, la personne n'est pas non plus le seul produit de son époque ; elle en est plutôt l'expression originale.

> L'individu n'est pas un épiphénomène du social. Par rapport aux structures et à l'histoire d'une société, il se pose comme pôle actif, s'impose comme praxis synthétique. Bien loin de refléter le social, l'individu se l'approprie, le médiatise, le filtre et le retraduit en le projetant dans une autre dimension, celle, en définitive, de sa subjectivité. Il ne peut en faire abstraction, mais il ne le subit pas passivement ; au contraire, il le réinvente à chaque instant (Ferrarotti, 1983 : 51).

Loin d'être l'élément le plus simple du social, son atome irréductible, l'individu est également une synthèse complexe des éléments

sociaux. Il ne fonde pas le social, il en est le produit sophistiqué (Idem, 65).

À force de prêter attention aux interactions des personnes dans leur milieu et dans leur vie quotidienne, les tenants de la recherche qualitative en viennent parfois à oublier l'ensemble : les arbres cachent la forêt. À ce sujet, Strauss (1987 : 78) attire notre attention sur le fait que si nous négligeons le contexte, les conditions, la structure, nous court-circuitons l'explication. Isoler un fait, c'est le priver d'explication, lançait Lefebvre (1971).

La recherche qualitative y gagne donc à orienter sa lorgnette vers la praxis des personnes et des groupes. D'origine grecque, et souvent utilisé comme synonyme de pratique, le mot praxis désigne le domaine de l'action humaine basée sur la réflexion et l'expérience ; il signifie aussi l'union de la théorie et de la pratique. Depuis les débuts de l'École de Chicago, les chercheurs qualitatifs ont été intéressés par les actions que les personnes entreprennent à partir de certaines représentations de la réalité, selon leur conception du monde et les possibilités du moment. Alors que les sociologues intéressés par la structure ont mis en lumière les contraintes à l'action, ceux intéressés à la micro-sociologie ont plutôt mis en relief les actions des individus qui agissent en dépit de ces contraintes (Goldenberg, 1987 : 66).

Strauss (1987 : 244) et Hall (1987 : 10) avancent que la recherche qualitative trouve son terrain de prédilection dans ce qu'ils appellent le niveau «méso» de l'action sociale. Située entre le niveau «micro» individuel et le «macro» structurel, la mésostructure représente l'espace entre les deux où les personnes évoluent et où le personnel rencontre le social. Lorsqu'on regarde le grand ensemble social, il semble relativement stable et il n'est pas facile d'y déceler le changement ; par contre, lorsqu'on considère la trajectoire individuelle, tout ne semble que transformation. Ce niveau mésostructurel permet de comprendre la structure sociale en même temps que de saisir comment elle fournit le cadre général de l'action. C'est là que la structure sociale devient pour ainsi dire opérationnelle et qu'elle entre en action.

Simmel (1955) avait déjà avancé le terme de sociation, soit les dimensions de la vie personnelle ayant trait aux liens que les personnes établissent. Plus tard, Ferrarotti (1981) propose le concept de médiation qui peut se prêter à un meilleur fonctionnement de la mésostructure. Il souligne le caractère synthétique de l'existence qui se présente comme un tout, une totalité irréductible. Cependant, un

individu n'est pas qu'un individu : il est une totalité universalisée par son époque, il est le produit de son temps en même temps que le temps est produit par lui. Le chercheur doit être capable de saisir la synthèse réciproque de la personne et du système social dans lequel elle vit.

Chaque personne n'intériorise pas la société directement mais bien par des «médiations», c'est-à-dire grâce à des groupes où la personne fait l'expérience de la société d'une façon indirecte, et la change. Ces groupes sont la famille, le milieu de travail, le voisinage, les associations volontaires. Voilà autant de lieux où les individus font l'apprentissage du pouvoir, de l'autorité, des valeurs, des bonnes manières, du goût et de la culture ; déstructurant et restructurant le contexte, le groupe, par son activité et sa praxis, retraduit activement les aspects formels et informels de la totalité sociale dans ses mésostructures (Ferrarotti, 1981 : 24).

Le groupe devient ainsi le lieu d'une praxis synthétique pour chacun de ses membres. Chaque personne lit le groupe, en tire une interprétation et, dans une certaine mesure, le construit. Ce lieu se révèle donc une médiation fondamentale entre le social et l'individuel, une sorte d'articulation réciproque du public et du privé, du moi et du social, du sociologique et du psychologique. Ferrarotti va jusqu'à proposer le groupe comme unité de recherche plutôt que l'individu ; le chercheur dégagerait alors la synthèse horizontale (le contexte social dans lequel la personne est immergée) et la synthèse verticale (la succession chronologique des événements et leurs répercussions sur les différentes médiations : famille, travail, école...).

Le chercheur essaiera de trouver les pivots qui relient les personnes à leur milieu, les lieux où elles doivent choisir, agir, éliminer, improviser, prendre parti, entrer en conflit, trouver le compromis favorable. Ces pivots sont les endroits où les personnes nouent des relations et se développent ; une organisation est un système vivant, un lieu où les personnes doivent choisir, trancher, discuter. C'est ainsi qu'apparaît non seulement leur interprétation du monde, mais aussi et surtout là que le monde les provoque. C'est pourquoi Ferrarotti préconise une approche dialectique qui mette en lumière le lien constant entre la personne et la société, qui nécessite une rétroaction permanente entre tous les éléments d'une vie. De son point de vue, seule la méthode dialectique donne accès à l'universel et au général (la société) en partant du singulier et du spécifique (la personne) (Ferrarotti, 1981 : 20-21).

Bref, au lieu de concevoir la réalité comme uniforme, la recherche qualitative la considère comme changeante ; au lieu de chercher à en diminuer la variété, elle tente plutôt d'en démontrer la diversité ; au lieu de rechercher le plus petit dénominateur commun, elle est à la recherche de la multiplicité. C'est ce qui influence la méthodologie et la théorie qu'elle produit. «Concevez la ville comme un laboratoire», conseillait Park à ses étudiants, dans les beaux jours de l'École de Chicago. L'idée conserve son attrait.

Recherche qualitative et recherche quantitative : convergence ou opposition ?

Pour les besoins de la cause, la recherche quantitative sera définie comme celle qui cherche à mesurer les phénomènes sociaux : elle donne une expression chiffrée aux données et les analyse à l'aide de méthodes statistiques. Elle isole les variables les plus susceptibles de causer les phénomènes sociaux et aussi les plus susceptibles d'être reproduites. En mettant l'accent sur la mesure et le contrôle des variables, ce type de recherche peut s'appliquer aux grands nombres. La recherche quantitative est généralement plus extensive.

Le renouveau de la recherche qualitative ne signifie pas qu'elle reçoive l'assentiment général. Certains avancent que le terme est inadéquat parce que toute recherche est qualitative ; il n'y aurait donc pas de domaine spécifique au qualitatif ou au quantitatif et se pose seulement la question de la méthodologie générale de la recherche (Van der Maren, 1987b : 1). À l'extrême, la recherche qualitative serait devenue une sorte de marotte tatillonne, et plusieurs souhaiteraient que quantitatif et qualitatif se réconcilient enfin (Reichardt et Cook , 1979 : 7-33 ; Jick, 1983 : 135-149 ; Pires, 1987 : 87-106).

D'autres se réjouissent que la recherche qualitative sévisse dans des domaines restreints de la psychologie et de la sociologie, et souhaitent qu'elle ne s'étende pas davantage (Bélanger, 1988 : 102). Enfin, certains redoutent que la recherche qualitative ne s'isole et ne traduise une vision tronquée de la réalité, un peu comme les anglophones du Québec craignent que les francophones ne cessent d'être bilingues s'ils mettent trop d'accent sur la sauvegarde de leur langue.

Pourquoi ne pas résoudre la question en combinant les deux méthodes ? En juxtaposant les méthodes quantitative et qualitative, peut-être pourrions-nous arriver à de meilleurs résultats.

Merveilleuse suggestion, mais souvent inapplicable dans les faits; comme le font remarquer Locke, Spirduso et Silverman (1987: 96), faire une recherche représente déjà une tâche énorme, quelle que soit la méthodologie utilisée, et reprendre les données en les soumettant à une analyse alternative occasionne deux fois plus de travail. «Notre expérience comme conseiller nous suggère simplement que si c'est difficile de faire une recherche, en faire deux l'est doublement. La frontière qui sépare le courage de la témérité n'est pas toujours facile à reconnaître. Il est cependant évident et impérieux de se tenir du bon côté de cette frontière».

Cette position réduit la recherche à une question de techniques, de sorte que plus grand sera le nombre de techniques déployées, plus nous nous approcherons de la vérité (Smith et Heshusius, 1986: 8). Tout n'est pas si simple car il n'est pas évident que les techniques différentes se confortent les unes les autres: l'interview produira tel type de données, l'observation participante, la photographie, l'histoire de vie, la vidéo, le questionnaire en produiront d'autres. Chaque outil contient ses présuppositions et ses axiomes qui découpent non seulement les observations mais aussi les analyses qu'on en tirera. Différentes perspectives de recherche produiront différentes données et différents résultats.

Bref, l'idéal n'est pas de renvoyer tout le monde dos à dos comme dans une mauvaise querelle. La division qualitatif/quantitatif indique des différences profondes que tous ont intérêt à élucider; «Refuser les distinctions nous paraît relever d'une stratégie douteuse: ce n'est pas en mettant dans le même bain quantitatif et qualitatif que les tenants du quantitatif se poseront les mêmes questions que celles qui sont posées au qualitatif» (Van der Maren, 1987b: 1).

Commençons d'abord par établir les points sur lesquels tout le monde risque de s'entendre. Tout d'abord, il est vrai que la procédure générale de recherche est sensiblement la même pour tout chercheur: quelle que soit son approche, il suivra à peu près les mêmes étapes dans la réalisation de son projet. Ensuite, il est vrai aussi que toute recherche comporte toujours un aspect qualitatif: dès qu'on parle d'interprétation des données, d'analyse et de discussion, entre inévitablement en jeu une part d'imagination, de créativité et de subjectivité où la personnalité du chercheur joue un rôle important. Enfin, la seule présence de nombres, de chiffres et de statistiques ne suffit pas à départager la recherche quantitative de la recherche qualitative: la recherche qualitative n'est pas plus aller-

gique au nombre que la recherche quantitative n'échappe à l'impondérable qualitatif.

Ensuite, la vieille distinction recherche exploratoire-qualitative et recherche vérificatoire-quantitative ne tient plus. D'abord, la recherche qualitative est souvent la seule qui soit faite sur un sujet donné, de sorte que les résultats sont considérés comme valables. De plus, le sujet de recherche peut avoir évolué considérablement avant que d'autres chercheurs envisagent d'en faire une étude plus rigoureuse (Shaffir, Stebbins et Turowetz,1980 : 11). On s'entend aussi pour dire qu'une recherche exploratoire peut tout aussi bien être quantitative qu'une recherche vérificatoire peut être qualitative. Bref, si ces deux grands types de recherche reposent sur des façons différentes de définir la réalité, ils ne s'excluent pas mutuellement et chacun a sa raison d'être (Dabbs, 1982 : 32 ; Van Maanen, 1983a : 10). Toutefois, la nécessaire convergence n'exclut pas les inévitables différences.

On a parfois qualifié la recherche quantitative de positiviste, on l'a caractérisée par le rejet de toute spéculation et la soumission aux faits, alors que la recherche qualitative serait phénoménologique et s'attacherait à la compréhension des phénomènes tels qu'ils nous apparaissent. Cependant, une méthode de recherche n'appelle pas nécessairement une seule conception de la réalité sociale : on retrouve des recherches qualitatives inspirées du fonctionnalisme, de l'interactionisme, du féminisme, du marxisme, de l'ethnométhodologie, et les recherches quantitatives se réclament d'une aussi grande variété d'influences épistémologiques. Toutes les combinaisons sont possibles.

Il n'est pas question de faire triompher une méthode de recherche sur l'autre, ni de démontrer que les chiffres sont absolument réducteurs alors que les observations seraient automatiquement fécondes. Chacune présente ses forces et ses faiblesses. Cependant, l'avantage de la recherche qualitative est sa préoccupation du social proche, là où le rapport social prend forme (Soulet, 1987 : 14). Elle nous aide aussi à comprendre le déploiement des processus sociaux en s'attardant à démontrer comment les personnes et les groupes les vivent. La recherche qualitative peut donner une vision plus holistique et plus globale de la réalité sociale : elle est ancrée dans le temps réel des personnes, non dans le temps expérimental du laboratoire. Ces différentes raisons lui ont donné un droit de cité de plus en plus reconnu.

Ce livre ne veut pas engager les deux méthodes de recherche dans une bataille : cependant, il présente résolument le point de vue de la recherche qualitative en faisant valoir ses avantages. D'autres se chargeront bien de défendre la méthode opposée.

Chapitre 2
La question de recherche

Les auteurs emploient habituellement le terme problème de recherche ou problématique pour désigner le sujet que le chercheur veut éclaircir. Les vocables question de recherche ou sujet de recherche me semblent plus appropriés: même lorsque la recherche se veut appliquée, elle ne vise pas nécessairement à résoudre un problème. Il peut s'agir d'une nouvelle connaissance à acquérir, d'une théorie à vérifier, ou d'un nouveau domaine à explorer. C'est la raison pour laquelle j'adopte le terme question de recherche.

On a déjà souligné la nature linéaire de la recherche traditionnelle où chaque étape doit idéalement précéder l'autre et être complétée avant de passer à la suivante. Il en va autrement de la recherche qualitative : sans sombrer dans le relativisme absolu, ce type de recherche est plutôt circulaire et présente une plus grande flexibilité. En conséquence, la définition de la question de recherche n'est pas arrêtée une fois pour toutes mais peut se modifier au fur et à mesure. Chaque étape peut exiger une redéfinition et une reconceptualisation de la question.

Les caractéristiques d'une bonne question de recherche

Le cœur d'une bonne question de recherche, c'est d'abord l'absence de réponse évidente ou la présence de plusieurs réponses opposées qu'il faut confronter. Pour être digne de ce nom, une question

doit ouvrir la porte sur l'inconnu : personne ne gagne à se poser une question dont on connaît d'avance la réponse. Par contre, se poser une question, c'est déjà y répondre de quelque façon. «Prenez le temps de lire le problème, nous répétaient nos professeurs, la solution est là». Ils disaient vrai : une bonne question de recherche ferme le moins de portes possible. Un bon sujet est donc marqué au coin de l'incertitude.

Est-il besoin de souligner le caractère éminemment personnel de maintes recherches : bien souvent, les travaux les plus intéressants débutent par la question qu'une personne se pose avec insistance, et se caractérisent par l'effort de fournir aux autres une réponse à cette question initialement d'ordre privé :

> Mais en tous cas, chacun a son visage, son hameau ou sa banlieue, ses voyages, sa langue ou ses langues, son métier, éventuellement sa religion ou sa non-religion, ses alliances ou ses conflits, son itinéraire et ses sinuosités, ses souvenirs et ses espérances, ses rétrospectives et ses prospectives, ses réussites et ses échecs... Chacun sait des choses que d'autres ne savent pas. Il a des éveils pour des domaines qui laissent d'autres allergiques. Il peut aller où d'autres ne pourront pas aller. Tout cela, tout cela compose une combinatoire qui donne à chacun son chiffre (Desroche, 1971 : 26).

Comme il arrive souvent dans la vie, la question de recherche n'est pas toujours retenue logiquement, pour son seul mérite intrinsèque, ni après une longue étude. La plupart du temps, c'est une affaire de chance, de hasard, de circonstances fortuites : on trouve ses meilleurs sujets de façon accidentelle. Par exemple, le politicologue Vincent Lemieux s'est intéressé au patronage parce que dans une recherche antérieure, quelqu'un lui avait glissé, à propos de l'époque post-duplessiste :«Il y a du bon patronage». La remarque l'avait intrigué et il a conduit un peu plus tard une recherche sur ce phénomène (Lemieux et Hudon, 1977 ; Lemieux, 1977). J'ai trouvé mon sujet de doctorat en lisant un livre sur la démocratie, un ami a trouvé le sien en lisant un roman, un autre en regardant une carte géographique. Une étudiante de maîtrise a décidé de rédiger son essai sur les maisons de jeunes après avoir discuté avec son jeune frère qui en fréquentait une. Les façons de se trouver une bonne question de recherche sont multiples mais elle apparaît souvent sous la forme d'une illumination, d'une synchronicité. Je reviendrai plus longuement sur ce dernier point dans la partie traitant de l'analyse.

«Lorsque l'élève est prêt, le maître apparaît», prétend un proverbe chinois. Cet aphorisme s'applique bien à la découverte d'une question de recherche : la personne ouverte à la nouveauté déniche la question qui la passionnera. Certes, il est toujours possible de reconstituer *a posteriori* le cheminement de l'idée et de démontrer les liens logiques entre les étapes, mais c'est souvent beaucoup moins clair *a priori*. C'est pourquoi, sans éliminer le travail ardu et la réflexion logique, il ne faut pas sous-estimer l'illumination et la chance. Comme disait Napoléon, «L'inspiration est la solution spontanée d'un problème longuement réfléchi».

La recherche qualitative fait appel au sens commun, à l'expérience personnelle et à la personnalité même du chercheur. Comme tout être humain, le scientifique est en conversation avec lui-même, vérifiant son plan d'action, essayant de réconcilier des contradictions, jugeant le futur à partir de ce qui a réussi ou échoué dans le passé (Denzin, 1978a : 68). La science est à la fois profondément personnelle et aussi profondément sociale, naviguant entre l'autobiographie et le détachement. À chacun de trouver son équilibre.

Une autre caractéristique de la bonne question de recherche est qu'elle doit contenir un élément de surprise et d'originalité afin de démontrer la créativité du chercheur. Mais elle doit surtout le passionner ; la qualité la plus fondamentale d'un sujet de recherche est de prendre le chercheur au ventre. La raison est bien simple : on rencontre toujours plus de problèmes que prévu, il y aura toujours des gens pour prétendre que ces travaux n'ont pas d'importance, la réalisation du projet prendra toujours plus que le temps planifié au départ... Si son sujet ne lui tient pas suffisamment à cœur, le chercheur sera porté à se décourager. Par contre, s'il aime ce qu'il fait, il ne lui en coûtera pas d'y mettre le temps et les efforts nécessaires ; les obstacles ne l'arrêteront pas mais constitueront autant d'occasions pour améliorer son travail. Enfin, s'il aime son sujet, il saura le rendre intéressant aux yeux de autres.

La recherche entreprise doit aussi être agréable et il faut y trouver du plaisir. Le chercheur doit avoir le sentiment d'avancer : il doit lui sembler qu'il lui aurait manqué quelque chose s'il n'avait pas réalisé ce projet. Chercher, c'est l'occasion de trouver mais aussi de se trouver et de se connaître. La recherche provoque la créativité.

> En chaque être ne pourrait-on apercevoir ainsi, par-dessous la jungle de ses phrases ou de ses phraséologies, quelque chose comme un chemin qu'il pourrait et qu'il devrait

> ouvrir. Le chemin qui serait pour lui le chemin de sa création, car toute recherche est aussi et d'abord — fût-ce à une échelle menue — une création dans l'ordre scientifique comme il y a des créations dans l'ordre littéraire, dans l'ordre artistique ou dans l'ordre philosophique. Éveiller ou réveiller le goût et l'appétit d'une création devient ainsi le préalable déontologique de toute méthodologie... (Desroche, 1971 : 24).

Idéalement, un projet de recherche devrait être une histoire d'amour entre le chercheur et son sujet, un amour fou qui ne durera peut-être pas plus longtemps que le projet lui-même, ou un amour qui mûrit lentement pour éclore dans le rapport final. Cependant, il se rencontre des gens peu passionnés dans la vie en général, ce qui ne les empêche pas de faire honnêtement leur travail ; on ne saurait affirmer que le travail de recherche ne leur convient pas. Mais une chose est certaine, on ne se trompe pas en choisissant une question pour laquelle on éprouve un minimum d'intérêt et d'attirance ; il faut s'approprier la recherche et y trouver son profit. Parfois, le sujet transporte l'auteur, parfois, le chercheur remorque son sujet. L'important est qu'il ne soit pas toujours en train de traîner son sujet comme le prisonnier son boulet. Quand l'intérêt et la motivation font vraiment défaut, en recherche comme en tout, le résultat est la plupart du temps bien en dessous des capacités des personnes qui s'étaient lancées dans l'aventure. En général dans ces cas-là, le chercheur se languit en réalisant sa recherche, quand graduellement il ne l'abandonne pas (Locke, Spirduso et Silverman, 1983 : 37).

Malheureusement, cette situation idyllique ne se rencontre pas toujours et la recherche peut aussi se résumer à un compromis. Par exemple, le sujet de thèse ou de mémoire d'un étudiant ne correspond pas toujours à ses aspirations ; il doit composer avec les exigences du programme, les intérêts et les compétences des professeurs disponibles. Un chercheur peut être obligé de remplir une commande, de répondre à la question posée par le bailleur de fonds ou par son employeur. Il n'est pas toujours possible de faire subventionner le sujet qui lui plairait ; il faut parfois se rabattre sur un autre sujet moins intéressant mais réalisable, et parfois plus payant, monétairement parlant. Mais tout compte fait, si le chercheur n'éprouve pas un minimum d'attrait pour son sujet de recherche, vaut mieux qu'il y repense avant de plonger.

La délimitation du sujet de recherche

Il est normal que l'objet de recherche soit plutôt vague au début, il n'est pas obligatoire de viser à la précision extrême ; il faut avoir une bonne idée, repérer les grands jalons et les lignes directrices, mais rien ne sert de tout planifier en détail. Si le chercheur n'est pas trop sûr de la question qu'il étudiera, le contact avec le terrain l'aidera à la préciser ; la vraie question émerge parfois en cours de réalisation du projet. Le milieu ne propose pas seulement des réponses mais aussi des questions, et souvent plus intéressantes que celles que s'était initialement posées le chercheur. Bref, une fois que le chercheur sait à peu près où il s'en va, il peut commencer.

Un bémol ici. De peur de manquer de matériel, l'étudiant retient un sujet ordinairement trop large au début. Il arrive aussi que la question posée au point de départ s'avère trop étriquée et qu'il soit nécessaire de l'élargir chemin faisant. Toutefois, la situation inverse se rencontre beaucoup plus fréquemment : le sujet est trop vaste et il faut le restreindre. Il m'a toujours semblé plus difficile de réduire le champ d'une recherche que de l'étendre : l'ampleur de la question apparaît alors qu'on est avancé et il est coûteux de couper dans le vif. Après avoir investi temps, énergie, et parfois argent, il n'est pas facile de réduire ses ambitions (Deslauriers, 1982 : 2).

Il arrive aussi qu'en cours de route, on s'aperçoive qu'on s'est trompé de question, voire de sujet. Plus d'un est alors tenté de tout laisser tomber, ce qui est fort regrettable, car il y a souvent moyen de «recycler» des éléments de la recherche, de tirer profit de lectures faites dans une autre optique, ou de soumettre les mêmes données à une autre analyse. Avec un peu de ténacité, on verra que le travail déjà fait peut être utilisé parce qu'il a servi à éclaircir le sujet. C'est rare qu'on reparte complètement à zéro.

D'habitude, quelques visites sur le terrain aident à préciser le sujet ; on se rend vite compte si son projet est trop ambitieux compte tenu des moyens disponibles en termes de temps, d'argent, d'accessibilité des données, d'expérience, de capacités personnelles (Desroche, 1971 : 29-36 ; Howard et Sharp, 1983 : 33-36). Il est donc préférable de démarrer avec un sujet plus restreint pour limiter les erreurs, quitte à l'élargir par la suite. Une fois la trajectoire bien établie, il sera toujours temps de lui donner de l'ampleur. Car l'important est de terminer la recherche entreprise, c'est même capital. Il semble donc plus avantageux de donner une réponse satisfaisante à une question de plus petite envergure, que de tomber en

panne avec un projet qui restera en chantier (Silverman, 1985 : 12; Locke, Spirduso et Silverman, 1987 : 18).

Tous les sujets de recherche sont valables en autant qu'ils nous apprennent quelque chose. Certes, poussée à l'extrême, une telle position nous entraîne dans la banalité, mais l'avenir décidera de l'intérêt des recherches poursuivies actuellement et ce qui paraît futile pour l'instant soulèvera peut-être la curiosité des citoyens de l'avenir. De plus, nous pouvons être certains que les situations sociales en apparence les plus simples sont en fait plus complexes que nous ne serions portés à le croire de prime abord. Ceci dit, rien n'empêche qu'à l'aune du présent, certains sujets revêtent plus d'importance que d'autres, et tous n'ont pas la même pertinence.

La revue de la documentation

Les auteurs recommandent ordinairement d'effectuer d'abord une revue approfondie de la documentation pour identifier concepts et théories pertinents. La première tâche du chercheur serait donc de se rendre à la bibliothèque pour voir ce que d'autres ont écrit avant lui; les travaux effectués précédemment contribueraient à préciser le sujet de recherche, à développer des hypothèses et à fournir une base théorique. Alors, et alors seulement, le scientifique pourrait se risquer à aborder le terrain. Certains chercheurs qualitatifs sont d'accord avec cette position et croient toujours en la valeur d'une revue exhaustive de la documentation avant toute démarche sur le terrain :

> La recension des écrits constitue la pierre angulaire de l'organisation systématique d'une recherche. En effet, aucun chercheur sérieux n'oserait entreprendre une recherche sans avoir, au préalable, vérifié l'état de la question au niveau des écrits sur le sujet investigué. La sélection d'un problème de recherche exige de se familiariser avec les démarches effectuées sur le sujet de recherche (Ouellet, 1982 : 95).

D'autres par contre prétendent qu'il faut lire le moins possible pour ne pas développer de préconceptions et se garder ouvert aux questions que le terrain soulèvera, qu'il faut toucher au terrain avant de se réfugier dans la bibliothèque. Ce serait seulement après avoir recueilli des données et les avoir analysées brièvement qu'il serait utile de lire ce que les autres ont écrit. Les questions posées sont

alors plus précises car les données indiquent une orientation à suivre. La revue de la documentation revêt plus de signification, elle est moins aléatoire, davantage guidée et d'autant plus facile et efficace.

Par contre, si la revue de la documentation présente des avantages, on n'insiste peut-être pas assez sur les inconvénients, plus subtils mais néanmoins réels. Par exemple, à mettre l'accent sur les recherches que les autres ont faites dans le passé, on oublie ce qu'on doit faire aujourd'hui, on perd son ouverture aux idées nouvelles et aux dilemmes de ses contemporains. Les idées que les autres ont développées cachent aussi celles qu'ils ont abandonnées, ignorées ou exclues, intentionnellement ou par hasard. Ce qu'un auteur dit est intéressant, mais ce qu'il tait l'est tout autant. Des idées négligées parce que moins pertinentes hier peuvent être davantage d'actualité aujourd'hui. À trop lire les autres, on oublie parfois des arguments qu'ils n'ont pas développés, mais qu'on devrait élaborer avec sa sensibilité, son expérience et, surtout, les données recueillies (Becker, 1986 : 146).

Autre écueil de la recension des écrits : même si les auteurs s'entendent sur un même point, ils peuvent errer tous ensemble. Il est peu propable que tout le monde se trompe en même temps, mais c'est toujours possible, soit parce que le problème est mal posé, soit parce que l'idéologie du moment impose des limites arbitraires à la connaissance. Par exemple, peut-on parler de la marijuana dans les mêmes termes aujourd'hui que dans les années 50 ? Et que dire de l'avortement ? Et pourtant, quiconque aurait tenté il y a trente ans de présenter un point de vue semblable à celui d'aujourd'hui aurait passé pour un dangereux farfelu. Il s'ensuit donc que la tendance dominante n'a pas le monopole de la vérité.

Néanmoins, la revue de la documentation n'est pas sans avantage non plus. Tout d'abord, elle aide à connaître ce qui s'est fait avant soi et à rendre justice au travaux des autres ; elle permet de connaître l'arrière-plan de ses travaux, de les mettre en relation avec ceux que d'autres auteurs ont déjà entrepris, d'en déterminer les correspondances comme les oppositions (Babbie, 1986 : 477) :

> Vous vous surprendrez souvent à contester, et en essayant de comprendre un nouveau champ intellectuel, commencez par exposer le pour et le contre. Connaître la «littérature» du problème, c'est être en mesure de situer les champions et les adversaires de n'importe quel point de vue. Entre parenthèses, il n'est pas toujours recommandé de connaître la

> «littérature» : on risque de s'y noyer, comme Mortimer Adler. Le tout, c'est de savoir quand ouvrir le livre, et quand le fermer (Mills, 1967 : 218-219).

Si tous les chercheurs s'entendent généralement sur la valeur et la nécessité de la revue de la documentation, les chercheurs qualitatifs ont leur idée à ce sujet (Douglas, 1976 : 8). Tout d'abord, et c'est probablement la même chose pour beaucoup de chercheurs, la recension des écrits se fait en plusieurs temps, liée au développement du projet. Comme les chercheurs qualitatifs privilégient habituellement le terrain, ils passent moins de temps dans la bibliothèque au début, seulement le temps de se faire une idée et d'élaborer un cadre conceptuel sommaire. À ce stade, un survol permet de se situer et de naviguer entre les généralisations hâtives et les perspectives trop restreintes (Silverman, 1985 : 13 ; Berger et Patchner, 1988 : 60 ; Goldenberg, 1987 : 148). Ensuite, pendant le déroulement, la documentation sert à vérifier les idées qui émergent ; enfin, lors de l'analyse, il est essentiel de prendre connaissance des écrits publiés entre-temps. Ils font ensuite alterner lecture, analyse et cueillette d'informations (Bogdan et Bilken, 1982 : 153). Dans une revue de documentation, l'important n'est pas de tout recueillir mais bien de reconnaître le matériel pertinent. Comme dit Becker : « *Use the literature, dont let it use you* » (1986 : 149). J'ai souvent eu l'impression qu'en pratique, les chercheurs se situaient entre la prédominance de la documentation ou celle du terrain.

Le bon sujet de recherche est celui sur lequel il est possible de relever quelques écrits, et surtout des écrits disponibles (Mace, 1988 : 10) Si le sujet a été amplement étudié, il exigera davantage de spécialisation et de lectures, et le chercheur devra consacrer plus de temps à cette étape. De plus, il pourrait être difficile de produire quelque chose de franchement original. Par contre, il ne faut pas se laisser intimider par les pionniers, car ils n'ont fait que ce que chaque génération tente de réaliser : comprendre et donner un sens à leur vie et au monde qui les entoure. C'est pourquoi, quelle que soit la question étudiée, les travaux réalisés antérieurement ne devraient rebuter personne ; il est toujours temps d'apporter une réponse nouvelle à une vieille question.

Si le sujet trop étudié comporte certaines difficultés, celui qui est trop nouveau entraîne la complication contraire d'ignorer où se trouvent les informations, les points de repère, les interlocuteurs. Il est possible de se retrouver isolé dans sa recherche. Toutefois, il est réconfortant de penser que toute personne est influencée par son

temps : quand on a une idée, il est fort probable que quelqu'un d'autre la partage, et la travaille au même moment. Une rencontre éventuelle n'est qu'une question de temps : la poursuite de ses travaux peut amener de la compagnie imprévue. Donc, si un paysage intrigue, il ne faut pas hésiter et foncer. S'il avait fallu que les découvreurs attendent d'avoir des cartes pour explorer ...

Ici comme ailleurs, il faut se fier à son flair ; si un chercheur pense qu'il est plus utile pour lui de travailler à la bibliothèque que d'aller sur le terrain, qu'il y aille. S'il a des fourmis dans les jambes et que le terrain l'attire, qu'il fonce. Le but de la recherche est de découvrir ; il faut suivre ses inclinations dans ce qu'elles ont de plus profitable.

Bref, un bon sujet de recherche se situe entre la question archi-fouillée et celle qui ne l'est pas du tout : les jalons sont posés et on peut toujours s'en écarter. Il est toujours utile de savoir ce que les autres ont déjà fait ; le chemin est moins fatigant lorsqu'on peut suivre la trace que d'autres ont battue.

L'évolution de la question de recherche

Plusieurs générations de chercheurs qualitatifs ont insisté sur la nécessité de plier la méthode aux besoins de l'action. Il ne faut donc pas s'étonner du chevauchement des étapes de la recherche, de la formulation des hypothèses à partir des données plutôt que de la théorie.

Il faut bien le dire, le déroulement concret d'un projet de recherche n'a habituellement rien à voir avec la version qu'on en donne. Que tous soient prévenus : la recherche, ce n'est pas ce qu'on en dit ni ce qu'on en écrit, et la réalisation d'un projet de recherche est toujours plus problématique que ce qui est présenté dans les manuels de méthodologie (celui-ci y compris !). Le beau diagramme qui décrit si bien les étapes à franchir ne doit pas être pris au pied de la lettre, sinon comme une indication de ce qui pourrait se passer ; généralement, un projet de recherche se déroule en zig zag (Locke, Spirduso et Silverman, 1987 : 44-45). Le rythme n'est pas continu ni unidirectionnel : tout projet est fait de progrès rapides, de retours en arrière, de bonds, de délais angoissants, de piétinements. Le plus important se lit entre les lignes, dans la marge, sur les pages jetées à la poubelle, et dans la mémoire disparue des ordinateurs. Enfin, il faut compter avec les aléas du métier : une entrevue de groupe est convoquée et personne ne se présente ; lors d'une entrevue importante, le magnétophone ne fonctionne pas et

l'intervieweur ne s'en aperçoit qu'à la fin, ou l'enregistrement est mauvais et presque inaudible ; un employé de la bibliothèque prend un chapitre pour du papier brouillon et le jette à la poubelle !

En résumé, si tout projet de recherche suit plus ou moins fidèlement les mêmes étapes, elles ne se présentent pas toujours dans le même ordre. Le chercheur doit se préparer à improviser, à changer de questions et de concepts, à confronter ses idées de départ avec les données au fur et à mesure qu'elle se présentent. La question de recherche se situe dans une perspective évolutive et il faut la laisser se développer au gré des besoins de l'apprentissage.

Chapitre 3
La collecte des informations

Les premiers chercheurs en sciences humaines étaient souvent plus audacieux que ceux d'aujourd'hui lorsque venait le temps de recueillir des données. Ils avaient pour principe cardinal que tout renseignement pouvant leur apprendre quelque chose avait de la valeur : coupures de journaux, lettres, correspondance, journal intime, photographies... Cette attitude prévaut encore chez de nombreux chercheurs qui ont conservé le goût de l'inédit, mais les instruments de cueillette d'information se sont standardisés avec le temps. Dans ce chapitre, nous présentons les plus utilisées, soit l'entrevue, l'observation participante et l'histoire de vie.

L'entrevue

Pendant longtemps, l'entrevue a été le propre du voyageur et de l'historien qui, tel Hérodote, tentaient de connaître les cultures étrangères et les milieux nouveaux (Benny et Hugues, 1978 : 177). Avec le développement des sciences sociales, elle est devenue l'instrument de collecte d'information probablement le plus utilisé.

Définition

L'entrevue de recherche est une interaction limitée et spécialisée, conduite dans un but spécifique et centrée sur un sujet particulier. L'entrevue apparaît comme une sorte de conversation et elle partage plusieurs caractéristiques avec les échanges verbaux informels ;

cependant, elle s'en distingue par plusieurs points. D'abord, elle simule une situation où l'une des parties est considérée plus experte que l'autre et où les conventions et les règles de conduite sont plutôt imprécises. L'intervieweur et l'interviewé se comportent comme s'ils étaient de statut égal, mais les faits démentent cette prétention ; même si le chercheur dépend de l'interviewé pour obtenir des renseignements, la plupart du temps, il possède quand même plus de pouvoir (Kahn et Cannell, 1957 : 16 ; Denzin, 1978b : 113-116).

Comme le suggère Spradley (1979 : 67-68), la relation entre le chercheur et la personne interrogée est asymétrique en ce sens qu'habituellement le chercheur pose les questions et la personne interrogée y répond. Il n'y a pas ce tour de parole que l'on retrouve dans les échanges ordinaires où il est de bon ton de laisser chacun poser ses questions à son tour et de conserver une sorte d'équilibre dans la conversation. La répétition caractérise aussi l'entrevue de recherche ; le chercheur est un ignorant qui ne comprend pas et qui veut tout savoir. Pour ce faire, il demande des éclaircissements, ce qui exige qu'on revienne plusieurs fois sur le même sujet. Dans une conversation habituelle, de telles répétitions sont sources de monotonie, voire de suspicion ; elles n'ont pas de raison d'être parce que les deux parties prennent pour acquis beaucoup de choses qui n'ont pas besoin d'être vérifiées, même fausses. Finalement, l'intervieweur encourage la personne à parler de ce qu'elle sait : il ne cherche pas à abréger la conversation mais à l'allonger pour en savoir toujours plus. Le chercheur essaie de saisir la façon dont la personne définit la réalité et les liens qu'elle établit entre les événements.

Si une conversation amicale se suffit à elle-même, une entrevue de recherche revêt un caractère quelque peu artificiel : la relation chercheur-personnes étudiées, interrogées ou observées est une relation secondaire, au sens de Tönnies (1944), c'est-à-dire qu'elle n'est pas une fin en soi mais vise une fin qui lui est extérieure. L'aspect utilitaire de la recherche ressort du contenu même de l'entrevue : la discussion ne se déroule pas au hasard mais se concentre sur un sujet donné qui ne dépend pas toujours de l'intérêt mutuel des deux parties.

Le climat de l'entrevue

Le but de l'entrevue est de savoir ce que la personne pense et d'apprendre des choses qu'on ne peut observer directement comme les sentiments, les idées, les intentions. Le principe fondamental de

l'entrevue en recherche qualitative est de fournir un encadrement à l'intérieur duquel les répondants exprimeront leur compréhension des choses dans leurs propres termes (Patton, 1980 : 205). Cependant, plus que les questions elles-mêmes, c'est le climat de l'entrevue qui décidera de la qualité des réponses. La règle d'or de tout intervieweur est l'acceptation inconditionnelle de ce que dit la personne ; si le chercheur considère qu'il est important de rencontrer telle ou telle personne et que celle-ci prend le temps de répondre à ses questions, il vaut la peine d'écouter ce qu'elle a à dire. Il n'y a pas de vrai ni de faux au point de départ mais seulement un chercheur qui essaie de comprendre (Schatzman et Strauss, 1973 : 74-75). La courtoisie et l'intérêt sincère du chercheur pour ce que la personne inerrogée a à dire donnera à celle-ci un sentiment de satisfaction et augmentera son plaisir à parler, spécialement si elle a l'impression de donner des renseignements importants et si elle n'est pas trop occupée.

L'entrevue nécessite toujours la présence de deux processus : l'établissement d'une relation affective et l'obtention d'information. Comme tout lien entre deux personnes, le rapport établi évolue avec le temps. Une personne très intéressée de prime abord peut subitement changer d'avis et se retirer, alors qu'au contraire une autre, d'abord plus méfiante, peut s'avérer à la longue un informateur utile. Cependant, la relation semble passer à travers ces différentes étapes (Spradley,1979 : 78) : la méfiance, l'exploration, la coopération et la participation.

La *méfiance* : chaque personne interviewée aborde le chercheur avec un sentiment d'incertitude, dont le degré varie d'une personne à l'autre, mais qui est toujours présent. Elle ne sait pas toujours à quoi s'attendre ni en quoi elle peut contribuer à la recherche, en même temps qu'elle est fière d'y participer. De son côté, le chercheur n'est pas trop sûr de lui non plus : il ne sait pas comment ses vis-à-vis réagiront, s'ils collaboreront ou non. C'est une période d'apprivoisement consacrée à l'établissement d'une relation de confiance.

L' *exploration* : habituellement, on passe assez vite à cette deuxième étape où les deux parties vérifient la solidité de leur relation. Le sentiment d'étrangeté diminue et le répondant s'engage. Le chercheur essaie alors de comprendre la façon de penser et d'agir de son interlocuteur : il fait répéter, traduit, réinterprète.

La *coopération* : de fait, la personne coopère à partir du moment où elle accepte de participer à la recherche et de fournir au

chercheur les renseignements dont il a besoin. Cependant, cette phase implique une collaboration plus soutenue basée sur la confiance : après l'incertitude, les deux parties se connaissent mieux et répondent à leurs attentes respectives.

La *participation* : après quelques entrevues, parfois après quelques mois de rencontres, la personne interrogée prend plus d'initiative et s'affirme : elle apporte de nouvelles informations au chercheur, lui suggère de nouvelles pistes et le corrige au besoin.

Ce processus est bien réel mais il se rend rarement à son ultime développement. La raison est simple : dans la réalisation concrète d'un projet de recherche, il faut interviewer plusieurs personnes dans un laps de temps relativement court. Il y a donc de fortes chances que la même personne ne soit pas interviewée plus d'une fois. Néanmoins, selon mon expérience, les personnes collaborent généralement avec intérêt : leur collaboration est spontanée et marquée de peu de résistance, même si elles ne connaissent pas le chercheur.

L'entrevue en recherche qualitative

En recherche qualitative, on recourt plus rarement à l'entrevue standardisée du style question-réponse. On se sert plutôt des entrevues semi-dirigées avec un guide d'entrevue comportant un certain nombre de questions principales qui servent de grands points de repère ; l'intervieweur peut aller au-delà des questions posées, en même temps qu'il s'assure d'obtenir à peu près les mêmes renseignements des différentes personnes interrogées (Patton, 1980 : 200-201).

Le guide d'entrevue comprend ordinairement une douzaine de points, parfois un peu moins, qui constituent autant de jalons pour orienter l'entrevue. En l'élaborant, le chercheur essaie d'adopter le point de vue du répondant potentiel et de saisir ce qui l'intéressera d'abord. La plupart du temps, il faut tester le guide adopté au début de la recherche et l'ajuster aux réponses obtenues : il arrive souvent que les questions retenues initialement ne soient pas suffisamment pertinentes et qu'il faille les changer pour adapter la phraséologie au langage des personnes interviewées.

Malgré la prédominance de l'entrevue semi-dirigée, le chercheur utilise habituellement plusieurs sortes d'entrevues selon le développement de la recherche. Ordinairement, les entrevues initiales seront moins structurées parce que le chercheur essaiera de

connaître les schèmes de référence des personnes. Sans être une discussion libre, l'entrevue sera moins directive dans le but de faire le tour de la question étudiée, de connaître le point de vue de la personne interrogée. Les questions de l'entrevue ne sont pas définies à l'avance, elles varieront selon les réponses que donnera la personne interrogée. Le chercheur essaie alors de ne pas trop intervenir en laissant le sujet parler à sa guise. Une fois le sujet mieux cerné, l'entrevue semi-dirigée fournira le gros des renseignements. Ensuite, le chercheur essaiera de comparer les différentes perspectives et d'élucider les contradictions: les entrevues seront alors centrées et plus dirigées. Lorsque le chercheur sera plus au courant de la situation et que les propositions seront formulées, les entrevues seront plus serrées, mais sans devenir pour autant des entrevues aussi rigides que celles qui s'appuient sur un questionnaire exigeant des réponses précises. Habituellement, le chercheur qui y recourt possède déjà une connaissance suffisante du sujet, et ce genre d'entrevue sert à corriger les distorsions.

Il existe enfin une autre sorte d'entrevue dont on fait rarement état mais qui a pourtant produit des résultats inattendus: la conversation informelle, spontanée, parfois ultra-confidentielle, que la personne interrogée accorde au chercheur. Bien qu'elle se résume souvent à une conversation courtoise, ce genre d'entrevue peut parfois donner des indications précieuses au chercheur et lui permet une compréhension qu'il n'aurait pas eue autrement. Elle n'est donc pas à dédaigner: la découverte se cache parfois au détour du sentier.

Les questions

Bien qu'il n'y ait pas de modèle unique pour réaliser une entrevue de recherche, l'ordre des questions a son importance. Patton (1980: 210-211) suggère de commencer l'entrevue par des questions portant sur les expériences et les activités présentes. Ce genre de questions ne prête pas à controverse, n'exige pas d'interprétation et peut se traduire par de simples descriptions. Ensuite, une fois le contexte établi, on peut passer aux opinions, interprétations et sentiments reliés à ces événements. Les questions qui portent sur le présent semblent plus faciles à répondre que celles qui traitent du passé, et celles qui touchent au futur sont souvent plus imprécises. La fin de l'entrevue est réservée pour les questions plus ennuyeuses comme le statut socio-économique du répondant, son âge, sa scolarité...

La façon de poser les questions est un art, et là encore, certains chercheurs auront plus de facilité que d'autres. Cependant, avec un peu d'expérience, toute personne intéressée peut devenir un bon intervieweur. La qualité des informations provient souvent du choix de questions qui attirent les bonnes réponses. Le principe de base de toute entrevue est de laisser parler le répondant en lui posant des questions qui lui permettront de dire ce qu'il pense, sans que sa réponse ne soit prédéterminée. Les questions fermées, limitant la réponse à un oui ou un non, sont donc à proscrire le plus possible à moins d'en avoir vraiment besoin, de même que les questions compliquées qui sèment la confusion ! Une bonne question ouverte est simple et claire ; elle appelle plusieurs réponses tout en portant sur ce que la personne connaît bien.

Le chercheur sera bien avisé de varier ses questions et de donner quelques détails pour les enrober un peu : une question trop sèche risque d'entraîner une réponse qu'il l'est tout autant. Les questions doivent donc être posées du point de vue des personnes et dans leur langage autant que possible. De plus, lorsqu'une personne commence à parler, vaut mieux la laisser continuer, même si elle commence par la fin ou répond maintenant à une question prévue pour plus tard. Si on l'interrompt, elle pourra se sentir brusquée et cesser de parler; lorsque viendra le temps d'aborder cette question précise, il y a de fortes chances qu'elle se contente de répondre évasivement. Le fait que la discussion prenne une tournure imprévue ne doit pas tourmenter le chercheur ; qu'il demeure attentif car, si toutes les digressions ne revêtent pas la même importance, elles sont souvent l'occasion d'apprendre des faits importants. Il vaut donc mieux laisser la personne suivre sa pensée même si l'entrevue en est un peu retardée ; il sera toujours temps de la ramener au sujet, et on peut obtenir des faits dont on ne soupçonnait pas l'existence (Jackson, 1987 : 94-95).

L'entrevue de groupe

La plupart des interviews sont de nature individuelle et il y a peu de documents consacrés à l'entrevue de groupe. Pourtant, ce genre d'entrevue présente de nombreux avantages : le groupe permet aux personnes de réfléchir, de se rappeler des choses oubliées qui ne seraient pas remontées autrement à la mémoire ; le groupe agit comme auto-correcteur en permettant à la personne de modifier son jugement et de donner une opinion plus nuancée ; le groupe

peut recréer une sorte de microcosme social où le chercheur peut identifier les valeurs, les comportements, les symboles des participants.

Si l'entrevue de groupe n'est pas utilisée davantage en dépit des qualités qu'elle présente, c'est qu'elle comporte aussi de grands défauts. Premièrement, elle est longue à préparer et il n'est pas facile de concilier les agendas des participants. Ensuite, le chercheur doit posséder certaines habiletés dans l'animation d'un groupe : quelqu'un peut dominer le groupe et certaines personnes auront moins de chance de parler que si elles étaient interviewées individuellement. De plus, il est primordial de conserver un bon climat ; si la rencontre tourne mal, les conséquences sont beaucoup plus désastreuses que s'il s'agit d'une entrevue individuelle où on peut se reprendre. Cependant, ce type d'entrevue n'est pas à rejeter pour autant ; lorsqu'on étudie une organisation par exemple, c'est parfois le seul moyen d'information et il ne faut pas hésiter à y recourir.

Les qualités du bon informateur

La qualité de la recherche repose sur celle des informateurs. Il n'y a pas de portrait idéal du bon informateur mais il se reconnaît habituellement à quelques critères, selon Spradley (1979 : 46-54). Tout d'abord, l'informateur fait partie de sa collectivité, il y est socialisé, il la connaît, il y participe, tant et si bien qu'il n'y pense plus. Le bon informateur sera spontané, il livre sa culture telle quelle, sans prendre de distance avec son milieu.

Ensuite, l'informateur devra être encore engagé dans son milieu ; s'il l'a abandonné depuis quelques années, il y a de fortes chances qu'il s'en soit désintéressé entre-temps ou qu'il l'ait oublié. L'explication est simple : lorsqu'une personne quitte un milieu donné, elle n'a plus besoin de penser aux détails comme lorsqu'elle y était, de sorte qu'il ne lui reste qu'une impression générale de la situation qu'elle connaissait pourtant intimement auparavant. D'autre part, plus le temps passe, plus cette impression s'estompe, d'autant plus que le milieu a probablement changé entre-temps. Comme le souligne Spradley (1979 : 49), un alcoolique réhabilité oublie avec le temps ce que signifie être un clochard, même s'il est passé par là. Il faut rechercher la personne proche de la situation étudiée ; sinon, il y a de fortes chances que le chercheur obtienne des renseignements généraux, rationalisés, semblables à ceux que tout citoyen pourrait fournir.

Autant il est important que l'informateur soit au courant de sa situation, autant il semble recommandé que le chercheur y soit étranger. Comme tout le monde, le chercheur développe une carapace face à la situation qu'il connaît et il perd de sa sensibilité ; à son tour, il passera à côté de détails et de faits qu'un autre aurait considérés intéressants. De plus, le statut d'étranger comporte des avantages : il peut poser toutes sortes de questions qu'on ne permettrait pas à quelqu'un de l'intérieur (Jackson, 1987 : 95). Il est donc préférable pour le chercheur de choisir des domaines avec lesquels il n'est pas familier et qu'il peut aborder avec une certaine naïveté.

Soulignons que tous ne sont pas d'accord avec cette assertion ; certains prétendent au contraire que tout chercheur peut réaliser une bonne recherche sur n'importe quel sujet, à plus forte raison s'il touche sa propre condition. Le fait de partager une certaine culture permettrait de mieux la comprendre et de la décrire plus justement, précisément parce qu'on la connait. Faut-il être absolument de l'intérieur pour comprendre ? La capacité de saisir le point de vue de l'autre, l'empathie, ne constituent-elles pas des facteurs cruciaux, encore plus que la connaissance préalable du milieu ? Le fait d'être de l'extérieur ne pousse-t-il pas le chercheur à prendre moins de choses pour acquis ? La question reste ouverte.

Une autre qualité du bon informateur est qu'il doit avoir du temps pour les entrevues. Il ne sert à rien de s'accrocher à un informateur, même très proche du sujet de recherche, s'il n'a pas de temps à accorder au chercheur ou s'il est trop préoccupé par son travail ou par d'autres activités. Mieux vaut le laisser tomber et choisir quelqu'un de plus disponible ; il est préférable de ne pas insister, car la personne qui se fait prier s'avère rarement un collaborateur efficace. Bref, il n'est pas facile de dénicher la perle rare qui possède toutes les qualités de l'informateur idéal : ce sont davantage des points de repère que des qualifications *sine qua non*. Sinon, plusieurs recherches tourneraient court !

C'est pourquoi le chercheur aura intérêt à interviewer une grande variété de personnes. Par exemple, il interrogera les exclus qui peuvent voir leur culture ou leur classe sociale d'un autre point de vue ; la recrue, qui vient tout juste de se joindre à l'organisation et qui peut donner un regard différent parce que nouveau ; le parvenu qui vient d'accéder à un autre statut et qui expérimente de nouvelles tensions ; la personne que les autres admirent ; l'informateur frustré qui trouve enfin quelqu'un qui écoutera ce qu'il a à dire.

Une précaution s'impose : la première personne à se présenter au chercheur n'est généralement pas le meilleur informateur. Elle est probablement marginale dans le groupe, tout comme le chercheur, et si cette marginalité lui permet de voir les choses que les autres négligent, l'inverse est aussi vrai, elle peut être écartée de certaines informations. Le bon informateur se tient souvent en retrait, occupé à étudier le chercheur et à voir ce qui résultera de sa présence. De ce point de vue, les premiers jours d'observation sont cruciaux et des alliances conclues trop vite peuvent s'avérer dangereuses pour la conduite de la recherche.

L'histoire de vie

Définition

L'histoire de vie est *une technique de recherche dans laquelle le chercheur cherche à comprendre le milieu social, les processus sociaux à partir des expériences d'une personne, mais aussi d'un groupe ou d'une organisation.*

> L'histoire de vie peut être définie comme étant un récit qui raconte l'expérience de vie d'une personne. Il s'agit d'une oeuvre personnelle et autobiographique stimulée par un chercheur de façon à ce que le contenu du récit exprime le point de vue de l'auteur face à ce qu'il se remémore des différentes situations qu'il a vécues (Chalifoux, 1984 : 280).

La technique de l'histoire de vie emprunte à la fiction et au roman. De fait, plusieurs histoires de vie figurent avantageusement à côté des oeuvres littéraires. Toutefois, elles s'en distinguent par la perspective et la méthode utilisée : la recherche est plus terre à terre et moins imaginative, moins préoccupée par la création artistique que par la capacité de rendre consciencieusement compte de la vision et de l'interprétation du monde dans lequel nous vivons (Becker, 1970c : 64). Le chercheur est moins intéressé que le littéraire par l'impact créé par l'image.

L'histoire de vie se distingue aussi de la biographie qui essaie de connaître le déroulement de la vie d'une personne donnée ; l'accent est mis sur les circonstances qu'elle a rencontrées, les choix qu'elle a dû faire... La personne est au centre de l'entreprise. L'histoire de vie utilise des renseignements semblables mais dans le but de connaître la société et de mieux saisir son évolution.

L'histoire de vie est utilisée par la psychologie à titre de matériel symbolique qui doit ensuite être réinterprété. Cependant, à la différence de la psychologie, la sociologie considère le matériel produit par l'histoire de vie comme une source de savoir réel devant être traité comme tout autre renseignement; les informations données sont vraies et des tendances générales peuvent s'en dégager. Le malentendu vient peut-être de la perception de la psychologie et de la sociologie comme étant deux disciplines opposées plutôt que complémentaires (Morin, 1973: 26). Quoi qu'il en soit, le but de l'histoire de vie est de comprendre la vie sociale, le déploiement des grands processus sociaux, à partir d'une expérience individuelle concrète.

Quel matériel recueillir dans une histoire de vie?

> Au point de départ un constat: la matière première pour constituer la connaissance même scientifique de l'individu concret est à ciel ouvert: ce sont les *actes humains*, les actes quotidiens qui tissent la vie, produisent le devenir. Donc, c'est une *matière première accessible à tous* et pas seulement aux spécialistes (Pineau, 1980: 40).

Bien entendu, le matériel est découpé par l'objet de recherche mais le but reste le même: retrouver la vision personnelle de la vie à travers les événements. L'histoire de vie donne une richesse de détails et de nuances dont nous ne connaîtrions pas l'existence et au sujet desquels nous ne pourrions que spéculer; cette technique nous livre des épisodes cruciaux de la vie individuelle et collective (Grell, 1986: 151-176).

Elle nous apprend la pratique du sujet, comment il a agi face à telles situations, les leçons qu'il a tirées de ses expériences, ses projets, mais elle nous apprend aussi l'histoire sociale à travers l'expérience individuelle. Le grand avantage de cette technique est celui d'«...étudier la dialectique des changements sociaux et de leur intériorisation dans la conscience individuelle, la dimension symbolique de l'expérience sociale, les processus de développement des sociétés globales et la conscience historique des acteurs sociaux» (Jean, 1978: 24).

Les postulats de l'histoire de vie

Les tenants de l'histoire de vie présument que la personne est raisonnablement consciente de ce qui se passe, qu'elle peut com-

prendre et interpréter les faits sociaux importants et pertinents dans sa vie. Cette conscience n'est ni omniscience ni prescience, elle est expérience, praxis, interprétation personnelle des grands événements qui marquent la vie des sociétés. «Selon eux, en effet, si on arrive dans un analyse stricte et minutieuse à circonscrire dans un cas concret la question du changement social, on ne peut faire autrement qu'éclairer automatiquement toute la réalité sociale contemporaine» (Morin, 1973: 11).

> En effet, pour ces sociologues, l'individu n'est pas l'élément social le plus simple, au contraire, il est peut-être le plus compliqué. Car il est le lieu d'une alchimie très complexe où les rapports sociaux se transmutent en rapports biologiques, psychologiques, idéologiques et inversement, en se cumulant dans le temps (Pineau, 1980: 27).

L'autre postulat est que les personnes sont capables d'objectivité. Il ne s'agit pas de l'objectivité pure, aseptisée, désindividualisée, mais, tout comme le chercheur, la personne interrogée essaie de contrôler ses sources, de distinguer le vrai du faux et de faire la part de choses. Il n'est pas inutile de vérifier la validité des données recueillies, comme n'importe quel autre renseignement.

Un dernier postulat est que le matériel produit par les histoires de vie est déjà traité. Avant de rencontrer le chercheur, la personne a réfléchi, elle s'est fait une idée de ce qui s'est passé dans sa vie, elle a agi en conséquence de ce qu'elle pensait du présent et de l'avenir; elle a donc interprété à sa façon les faits sociaux. De fait, les autodidactes ne procèdent pas différemment des chercheurs: cueillette des renseignements, mise en forme des informations, formulation d'hypothèses. (Theil, 1986). Au fond, la recherche n'est que la systématisation d'activités mentales que tous reconnaissent dans la vie quotidienne; il ne faut pas s'étonner que les citoyens arrivent à des conclusions qui n'ont rien à envier à celles des chercheurs.

Sortes d'histoire de vie

Très souvent, l'histoire de vie est celle d'une seule personne; elle couvre toute l'existence et permet au lecteur d'analyser un sujet particulier à partir du prisme d'une vie. Par exemple, Paul-André Boucher (1982) raconte l'expérience de Tricofil; Jos-Phydime Michaud (1981) décrit la vie à Kamouraska alors que Marcel Desharnais (1983) raconte celle de Guyenne et que Joseph

Laliberté (1983) parle des débuts de l'Abitibi. Ces histoires de vie se présentent comme de longs récits centrés sur l'évolution d'un personnage. Elles peuvent aussi comprendre d'autres documents qui les complètent, des lettres, des photographies, des extraits de journal personnel...

L'histoire de vie peut aussi être thématique. Elle possède les mêmes caractéristiques que la précédente sauf qu'elle se rapporte à une période particulière de la vie des personnes. Par exemple, à partir de différents témoignages, Broadfoot (1973) a rédigé un volume sur ce qui s'était passé pendant la crise des années 30; Terkel (1974) a essayé de voir l'importance que prenait le travail dans la vie des personnes selon leurs occupations. L'histoire de vie peut aussi être synthétique, c'est-à-dire résulter de plusieurs histoires individuelles réunies en une seule afin de leur donner une trame uniforme.

Réalisation d'une histoire de vie

La première étape d'une histoire de vie consiste à préparer quelques hypothèses, à formuler quelques propositions provisoires et à se poser des questions auxquelles l'histoire de vie doit répondre. Sans savoir avec une grande précision où il s'en va, le chercheur doit quand même avoir une idée de départ pour ne pas perdre trop de temps et ne pas en faire perdre aux autres. Ensuite, il faut pouvoir dénicher un bon sujet, ce qui n'est pas toujours facile. La personne doit être capable de parler et de dire des choses intéressantes : le chercheur peut l'aider à démarrer, mais elle doit avoir assez de souffle pour continuer. Or, tout le monde n'a pas la capacité de verbaliser son expérience et ses sentiments, ni l'habileté ni le désir de dépeindre en termes vivants les détails et le sens de sa vie. Les talents de l'intervieweur peuvent aider mais ils ne peuvent faire de miracles. Avant de se lancer dans l'aventure, il est recommandé de jauger la capacité du partenaire.

Constituer une histoire de vie est véritablement une aventure, et il est important d'éclaircir au départ toute question susceptible de nuire au bon déroulement de l'entreprise. Pour que tout fonctionne, il faut donner au sujet la possibilité de dire son mot dans la conduite du projet. Par exemple, il est de bon ton de préciser les intentions du chercheur et ce qu'il pense en retirer, une thèse de doctorat, un livre, un rapport de recherche. Si un livre en est tiré, il faut décider dès le départ à qui iront les droits d'auteurs. Les situations claires et les bons comptes font les bons amis.

La personne doit aussi savoir à quoi s'attendre quant au déroulement du projet : la fréquence et la longueur des entrevues, la durée du projet, l'utilisation par le chercheur du matériel recueilli... Il y aura toujours des questions imprévues en cours de route et il faudra y répondre ; si le climat est fait de franchise, d'honnêteté, d'ouverture et de sympathie, elles trouveront beaucoup plus facilement réponse.

L'anonymat et la confidentialité de l'entretien sont aussi des sujets délicats qu'il faut aborder dès le départ. Certains seront hésitants au début mais se laisseront progressivement prendre au jeu et souhaiteront à la fin que leur nom soit connu ; d'autres au contraire se montreront réticents. Dans un cas comme dans l'autre, il faut respecter leur volonté. Certains auteurs offrent aux personnes interviewées la possibilité de revoir, commenter et discuter le manuscrit avant sa publication. Ordinairement, cette consultation préalable à la publication n'est pas un problème si la relation est bonne entre le chercheur et le sujet : le chercheur n'aura pas peur de se voir refuser la publication de son manuscrit, et la personne interviewée ne craindra de paraître à son désavantage.

En histoire de vie comme ailleurs, l'entrevue doit être assez longue pour couvrir la matière, mais pas trop, afin de ne pas lasser la personne interrogée. D'habitude, l'entrevue prend un peu de temps à démarrer ; il faut au moins une heure pour que la personne se sente à l'aise. Habituellement, une bonne entrevue prend environ deux heures mais pas beaucoup plus ; dépassé ce laps de temps, la personne est épuisée et avec raison. Quant à la fréquence des entrevues, elle dépend de la disponibilité, de l'intérêt, des préférences du sujet à mesure que le projet avance. Le rythme adopté doit permettre au chercheur de les préparer, et au sujet de se reposer. De plus, il est préférable de transcrire l'entrevue terminée avant de passer à la suivante. Nous y reviendrons plus loin.

Le chercheur prépare le contenu de l'entrevue au fur et à mesure que la recherche avance ; il doit faire un plan d'entrevue de sorte que la personne interviewée sache ce qu'on attend d'elle. Au début, le chercheur peut trouver que l'effort du sujet est maigre et incomplet. Cependant, à partir des indications données, il ordonne le matériel, remplit les trous, et graduellement l'histoire de vie prend forme (Denzin, 1978a : 232).

L'observation participante

Définition

L'observation participante est u*ne technique de recherche qualitative par laquelle le chercheur recueille des données de nature surtout descriptive en participant à la vie quotidienne du groupe, de l'organisation, de la personne qu'il veut étudier.* Plus que les autres techniques de recherche qualitative, l'observation participante met l'accent sur le terrain et le caractère inductif de la recherche.

Dans les publications américaines traitant de la recherche qualitative, le terme «*participant observation*», traduit ici par observation participante, est souvent utilisé comme synonyme de «*field observation*», «*field work*», «*direct observation*», «*qualitative observation*», «*field research*», ou, plus simplement, «*observation*». Si les chercheurs ne s'entendent pas sur la définition de cette technique, il lui reconnaissent les caractéristiques proposées par McCall et Simmons (1969a : I).

L'observation participante nécessite d'abord la présence du chercheur sur les lieux de l'organisation qu'il veut étudier ou de la personne qu'il veut connaître. Il essaiera d'observer les phénomènes sociaux en essayant d'intervenir le moins possible dans leurs manifestations. Cette observation *in situ* et sur le vif constitue le trait dominant de cette technique.

Deuxième caractéristique : l'observation participante fait appel à d'autres procédés que la seule observation. Le chercheur interviewe des personnes, analyse des documents, reconstitue l'histoire du phénomène étudié. Comme le souligne à juste titre Andrée Fortin :

> L'observation participante est évidemment plus une approche qu'une méthode proprement dite : dans le cadre de l'observation participante, plusieurs méthodes ou techniques peuvent être employées. Ainsi le chercheur pourra profiter de sa présence sur le terrain aussi bien pour faire des recherches de nature historique et statistique sur la communauté, grâce à un travail d'archives par exemple, que pour faire des entrevues en profondeur, et pour assister à différentes réunions sociales ou politiques, ou même pour distribuer des questionnaires sur certains points précis (1982 : 104).

Ensuite, le matériel soumis à l'analyse est descriptif, même s'il est possible de le codifier, de l'organiser, de lui donner une forme quasi-statistique (McCall, 1969b: 128-141). Cependant, les recherches basées sur l'observation participante ont peu tiré profit de ces possibilités et leur démarche a été plus analytique que statistique, tant dans la cueillette des informations que dans leur analyse.

Une particularité de l'observation participante est l'emploi du temps qu'elle impose au chercheur. Le chercheur doit oublier l'horaire de neuf à cinq et être à l'affût des événements spéciaux qui affecteront la vie de l'organisation qu'il observe. Par exemple, si on étudie les astronomes amateurs et qu'ils se réunissent à la mi-août pour observer les étoiles filantes, il vaut la peine d'y assister. Il ne faut pas manquer non plus les assemblées générales annuelles. Cette technique est exigeante, mais très gratifiante car elle devient partie intégrante de la vie du chercheur (Shaffir, Stebbins et Turowetz, 1980: 20).

Le bon site d'observation

Une fois que le chercheur a une idée de ce qu'il recherche et des intuitions qu'il veut vérifier, il doit trouver une organisation ou un groupe qui lui permettront l'accès aux renseignements dont il a besoin. Habituellement, à moins de tenir mordicus à un sujet très spécialisé, il n'est pas très difficile de dénicher une unité d'observation. Spradley (1980: 46-52) suggère quelques critères de sélection de ces unités:

La *simplicité*: l'observation d'une situation complexe requiert de l'argent, de l'expérience et du temps. Il est préférable d'étudier une situation simple et de terminer la recherche, plutôt que de s'embourber dans un projet de trop grande envergure qui restera toujours en chantier. Par exemple, au lieu d'analyser la structure de pouvoir d'une multinationale, il vaut mieux se limiter à identifier les réseaux d'influence d'une coopérative près de chez soi.

L'*accessibilité*: le site doit être physiquement accessible au chercheur. Il ne sert à rien d'avoir découvert l'unité d'observation idéale si le chercheur ne peut s'y rendre souvent à cause des frais de transport élevés.

La *possibilité de non-intrusion*: il est évident que la simple présence d'un chercheur constitue une forme d'ingérence dans la vie d'une organisation, d'un groupe, d'une personne. Plutôt que de tenter d'éliminer tout genre d'influence et de chercher à cacher son existence, le chercheur essaiera de «nuire» le moins possible.

La *permission* : dans toute société, certaines situations sociales ne peuvent être étudiées sans qu'on ait obtenu préalablement la permission des personnes concernées ; pour une raison ou pour une autre, ces événements tombent dans le domaine privé. Souvent, que ce soit pour interviewer des personnes dans une organisation ou pour observer leur fonctionnement, le chercheur devra demander la permission à quelqu'un. La plupart du temps, il devra s'adresser à une personne qui assume des responsabilités, dans un poste hiérarchique formel ou dans un poste que lui confère la confiance des pairs. C'est une sorte de cerbère qui donne le droit de passage.

Il se peut que le supérieur hiérarchique ne jouisse pas de l'estime générale, mais tout le monde comprendra qu'il est impossible de passer outre à cette formalité ; une fois la permission obtenue, le chercheur pourra prendre ses distances. Pour obtenir ce premier rendez-vous, il s'adresse directement au responsable ou profite du fait qu'il a des contacts à l'intérieur de l'organisation pour lui faciliter les choses.

Lorsque le chercheur rencontre le responsable de l'organisation, il indique clairement le but de sa recherche, son affiliation, ses bailleurs de fonds, son employeur et la longueur de l'étude. Il précise aussi quelle sera la méthode utilisée, les données dont il a besoin, le temps qu'il demandera à l'organisation, le traitement des données, la confidentialité de l'entretien et l'anonymat des informateurs. À la suite de cette entente, il est utile de rédiger un court document qui reprend ces mêmes points et qui précise par écrit l'entente conclue verbalement. Point n'est besoin de décrire tout le projet ni de se lancer dans une vaste élaboration théorique : il s'agit seulement de donner un aperçu général du processus de recherche et de décrire ce que le chercheur attend des personnes et de l'organisation. La plupart du temps, ce texte sera parfaitement inutile et les deux parties l'oublieront. Cependant, si jamais des problèmes survenaient au cours de la recherche, il serait toujours utile de sortir ce document et de s'en servir comme point de discussion afin d'identifier ce qui ne va pas et trouver comment y remédier.

Le projet du chercheur ne doit donc pas provoquer trop de réticence de la part des personnes touchées ; il est normal que le chercheur suscite une certaine appréhension, voire un peu de méfiance, mais très souvent, une fois les rencontres amorcées, les résistances s'atténuent en peu de temps. Mais encore faut-il avoir vraiment commencé le travail. Lors d'un colloque sur la recherche qualitative, j'ai entendu une conférence étonnante. Deux femmes avaient réussi,

et facilement, à s'introduire dans les hautes spères du milieu criminel de Détroit. Elles avaient eu accès à des renseignements de toutes sortes sur le milieu, mais des démêlés avec la police les ont forcées à rebrousser chemin et elles n'ont pu tirer profit des informations recueillies à cause des dangers qu'aurait entraînés une publication. Durant l'exposé suivant, on a relaté une anecdote portant sur le parquet de la bourse de Toronto; dans ce haut lieu de la démocratie, théoriquement accessible à tous, riches ou pauvres, des chercheurs avaient dû abandonner leur recherche à cause de la difficulté de recueillir des informations. Une fois de plus, j'ai eu la démonstration que les escrocs ne sont pas toujours ceux qu'on pense. Dès le départ, la résistance et les conditions posées par l'organisation permettront au chercheur d'évaluer s'il vaut la peine de continuer.

Possibilité de participation: le chercheur ne fera pas qu'observer; il participera à la vie des personnes observées pour connaître la situation de l'intérieur, pour éprouver des sentiments semblables à ceux des autres personnes engagées dans l'action étudiée. Par exemple, un chercheur qui étudie les joueurs de balle amateurs, s'occupera de l'eau durant les exercices; un autre participera bénévolement aux activités de l'organisation qu'il étudie. Mais le chercheur ne deviendra jamais un participant au même titre que les autres; il sera toujours un peu un étranger.

La *connaissance préalable*: un autre critère de sélection se rapporte à la connaissance préalable du lieu de recherche. Il est toujours utile de connaître un peu l'histoire de l'organisation, sa structure, ses problèmes, ses objectifs, ses conflits... Ces renseignements aident parfois à éviter les faux pas, surtout dans les petites collectivités.

Ces critères de sélection des sites d'observation ne sont pas très étanches et les circonstances en ajoutent quelques autres; ils servent néanmoins de points de repère dans le choix des situations étudiées. Ce n'est pas toujours facile de trouver du premier coup le lieu, la situation, le phénomène social qui se prêteront le mieux à la recherche, mais l'histoire est pleine de chercheurs qui ont dû changer d'idées et de sujet, ce qui ne les a pas empêchés de produire des travaux de qualité.

L'intégration du chercheur

L'observation participante pose toujours l'épineuse question de l'intégration du chercheur: jusqu'où peut-il et doit-il s'engager? À

ce sujet, Junker (1960) a développé une typologie de la participation qui s'est imposée au cours des ans. À une extrémité, on retrouve l'observateur dans le sens le plus strict du terme, c'est-à-dire sans aucun lien avec le milieu : c'est le chercheur qui se spécialise dans l'observation de lieux publics, où il peut observer à loisir et surprendre les conversations sans s'engager davantage. À l'autre extrémité, il y a le participant à part entière : il fait partie de l'action et son identité de chercheur est vraiment secondaire. Entre ces deux pôles se situe le participant-observateur, dont l'identité de chercheur est connue, et qui est vu comme un collègue, un confrère, un égal. C'est le cas d'un coureur à pied qui fait une recherche sur la mentalité de ses congénères. Enfin, on retrouve l'observateur-participant : ce chercheur se rend sur le terrain mais limite les interactions.

La plupart des chercheurs utilisant l'observation participante se situent quelque part entre l'observateur-participant et le participant-observateur. La plupart des chercheurs essaient de garder un équilibre entre l'engagement et la neutralité, bien que de récents courants mettent l'accent sur l'engagement accru des chercheurs, comme le prétendent Adler et Adler (1987). Conséquemment, une bonne partie de la documentation en observation participante est consacrée aux problèmes de terrain, l'entrée, le développement et le maintien de relations avec les personnes, le départ.

En recherche qualitative en général, et encore plus dans l'observation participante, l'attitude du chercheur est de première importance ; plus que dans les autres méthodes de recherche, elle déterminera la qualité des réponses et des informations recueillies. Le chercheur se considère comme invité par l'organisation qu'il étudie ou par les personnes qu'il interviewe, et il se conduit comme tel : il est patient, tolérant et sympathique. Il s'étonne au lieu de juger, cherche à comprendre plutôt qu'à expliquer ; il présume que ce qu'il voit et entend a une signification que sa recherche doit élucider. Lorsqu'il recueille les données, il évite de prendre parti dans un conflit, même et surtout s'il y est invité. Au fond, la conduite du chercheur ne se différencie guère de celle de tout citoyen bien élevé et de commerce agréable.

Le but premier de la recherche est d'apprendre quelque chose, et de ce fait, le chercheur se considère comme un étudiant : les personnes interrogées ne sont pas seulement ses informateurs mais aussi ses guides et ses professeurs. Cette disposition d'esprit le rendra compréhensif envers l'indécision, l'erreur et les craintes des per-

sonnes interviewées. À ses yeux, la réalité n'est pas une donnée inflexible et l'interprétation que les personnes en donnent est de première valeur.

Il peut arriver que le chercheur se découvre des similitudes, voire des affinités, avec les personnes qui le renseignent. Certains en viennent à oublier leur situation réelle et se prennent pour un membre de l'organisation qu'ils observent ; ce comportement est celui de l'identification (*«going native»*, comme disaient les coloniaux). Dans cette situation, le chercheur tend à surinterpréter ses données et à leur donner plus de résonance qu'elles n'en ont (Miller, 1969 : 87-89). Qui plus est, dans ces moments d'enthousiasme et d'identification, le chercheur éprouve souvent beaucoup de difficultés à rédiger son rapport.

S'il est tout aussi important d'appuyer que de critiquer, le chercheur ne peut se substituer aux participants de l'organisation, ni croire qu'il peut se fondre dans leur groupe. Plusieurs différences séparent l'ami du chercheur. Tout d'abord, la relation établie au cours d'une recherche découle d'une entente claire et consciente ; la plupart du temps, la personne devra avoir donné son consentement écrit avant de commencer. Deux personnes peuvent devenir amies sans toujours se rendre compte de leurs points communs, mais il n'en va pas de même en recherche. Sans exclure l'amitié, la relation que le chercheur établit est plus centrée, plus utilitaire et moins diffuse. Alors que la conversation amicale se suffit à elle-même et constitue une fin en soi, en recherche, elle est un moyen. Elle est notée, souvent enregistrée, analysée, interprétée, utilisée. De plus, l'identité du chercheur et sa méthode sont connues des deux parties au point de départ, tout en continuant de faire l'objet de négociations.

Le but même du chercheur le sépare de la personne interviewée ou observée. En effet, le chercheur tente de décrire, de comprendre, d'éclaircir, d'expliquer les processus qu'il observe, de rendre explicite ce qui est implicite ; il aborde la question avec une sensibilité neuve et un autre point de vue. Ses observations sont dirigées. Au lieu de se laisser submerger par les circonstances familières de la vie quotidienne, le chercheur esquisse une autre image : il se pose des questions là où les autres ne voient que banalités. La distance qui sépare le chercheur de la situation étudiée lui permet de prendre le recul nécessaire et de fournir à ses hôtes une description de leurs activités, une compréhension de leur monde qu'ils n'avaient peut-être pas au début de la recherche. Il arrive d'ailleurs souvent que la

recherche aboutisse à une prise de conscience, non seulement de la part du chercheur, mais aussi de la part des personnes qui y ont collaboré ; tout le monde a l'occasion d'apprendre. Bref, la démarcation observateur-observé n'est pas que sociale ; elle est avant tout conceptuelle et opérationnelle.

La durée des observations varie selon le style des chercheurs : les uns préféreront des périodes d'observation plus courtes mais plus fréquentes, d'autres des observations plus prolongées. Il semble qu'au début les observations gagnent à être courtes ; par la suite, quand le chercheur est plus familier et moins menaçant pour le milieu, il peut allonger les périodes d'observation.

Ces trois techniques, l'entrevue, l'histoire de vie, l'observation participante, se ressemblent un peu et se retrouvent généralement utilisées de façon concomitante. Par exemple, la personne qui utilise l'observation participante ne pourra demeurer figée à observer et à prendre des notes sans rien dire ; il est évident qu'elle devra s'expliquer et faire des entrevues. Par contre, la personne qui ne fait que des entrevues serait bien avisée de faire un peu d'observation. L'entrevue est une bonne façon de connaître les opinions d'une personne et d'apprendre son histoire, mais l'observation permet de voir comment elle se comporte dans son environnement (Jackson, 1987 : 66). Il est utile de savoir ce que les personnes ont à dire, mais ce l'est encore plus quand on peut comparer les dires aux actes.

> La confrontation des discours et des pratiques est d'autant plus pertinente qu'on a affaire à des intellectuels organiques nombreux et qui contrôlent bien leur discours. Ils savent tout à fait quoi dire à une sociologue, et ils passent haut la main leur examen oral! C'est dans la vie quotidienne que surviennent réflexions et comportements révélateurs (Fortin, 1987 : 69).

La vérification des informations

En recherche qualitative, il est important de s'assurer de la qualité des informations. Non pas que les personnes soient portées à mentir ; au contraire, elles sont ordinairement prêtes à répondre aux questions le plus honnêtement possible. Lorsqu'on demande à un interlocuteur son opinion sur un sujet qu'il connaît, il devient en quelque sorte un expert qu'on consulte, il est donc raisonnable de

lui accorder le bénéfice du doute. Il sait ce dont il parle, et s'il ne dit pas tout (c'est son droit), ce qu'il dit mérite considération.

Toutefois, ce n'est pas parce que le chercheur fait de la recherche qualitative que ses informateurs sont nécessairement à l'abri de tout soupçon. Malgré toute l'empathie qu'on peut avoir pour les sujets, il faut contrôler la qualité des renseignements : que le chercheur recoure à l'entrevue, à l'histoire de vie ou à l'observation participante, il doit vérifier ses sources. Certaines devront être écartées parce qu'elles ne sont pas assez sûres. Une grande difficulté dans la vérification des informations provient parfois du chercheur lui-même : comme il doit souvent tirer le maximum d'un minimum de renseignements, il peut aussi avoir de la difficulté à poser les bonnes questions et à demander les éclaircissements nécessaires.

Ceci ne veut pas dire qu'il faut forcer la personne à prouver tout ce qu'elle dit. Il faut simplement garder l'œil ouvert, l'oreille attentive et vérifier la source de ses informations. Le chercheur pose des questions sur ce qu'il a vu, entendu et observé : il vérifie, compare, croit tout et rien à la fois. Il est avide d'informations nouvelles et d'explications inédites. Le chercheur est à l'affût de ces nouveautés et la moindre dissonance devrait déclencher le mécanisme de la réinterprétation.

Il n'y a pas de voie royale vers la vérité ni d'assurance contre l'erreur ; on peut établir la véracité des énoncés en les comparant à ceux qui les précèdent ou qui les suivent, évaluer les distorsions, être attentif aux oublis, vérifier les inconsistances et les contradictions. Les données devraient être compatibles, plausibles et consistantes (Denzin, 1978a : 23).

Les erreurs apparaissent assez vite pour qu'on puisse les déceler ; si le chercheur travaille ses données, il ne tardera pas à être alerté par les distorsions d'une entrevue. C'est pourquoi on ne saurait trop recommander de ne pas laisser le matériel s'accumuler avant de l'analyser : il faut écouter les enregistrements, relire les entrevues, et ce, de différents points de vue. C'est alors que le chercheur s'aperçoit des trous, qu'il prépare des questions pour les autres entrevues, et prend note de demander des éclaircissements ou des explications supplémentaires à la prochaine rencontre. Ceci dit, un cas bizarre peut ne pas être faux pour autant et la fréquence n'est pas une garantie de vérité. Une opinion curieuse et inattendue peut s'avérer juste en dépit des apparences ; un seul cas exemplaire peut constituer une source d'informations lumineuses et relancer la recherche sur d'autres pistes.

L'éthique de la collecte des données

La recherche sociale soulève toujours des questions d'éthique et on ne manque pas d'ouvrages qui traitent spécifiquement de ce sujet (Glazer, 1972 ; Georges et Jones, 1980 ; Punch, 1986 ; Rynkiewich et Spradley, 1981 ; Sjoberg, 1971). Les problèmes rencontrés ne trouvent pas toujours de solutions faciles, claires et nettes. Le chercheur a la responsabilité de les anticiper et de les résoudre, de façon à ce qu'ils ne soient préjudiciables ni à ceux qu'il étudie, ni à la communauté professionnelle à laquelle il appartient.

Différentes associations professionnelles (psychologues, anthropologues, sociologues) ont adopté un ensemble de règles devant guider la conduite des chercheurs de leurs disciplines ; il en est de même des bailleurs de fonds de recherche. La principale responsabilité du chercheur touche aux personnes qui participent à sa recherche ; il doit non seulement prendre en considération leur bien-être physique, social et psychologique, leur droit à la vie privée et à la dignité, mais il doit aussi tout faire pour que ces droits soient protégés. Si le chercheur ne peut remplir ces conditions, il serait bien avisé de ne pas poursuivre sa recherche.

La personne doit connaître les objectifs poursuivis par le chercheur avant de s'engager dans le projet. Cela signifie que le participant doit être en mesure de donner un consentement éclairé à toutes les étapes du projet. Il ne suffit pas d'obtenir sa permission au début, de la déposer au dossier et de l'oublier par la suite. Enfin, des moyens doivent être pris pour protéger l'anonymat des personnes et la confidentialité des informations transmises.

La personne doit savoir ce que le chercheur attend d'elle et ce qu'il entend faire avec les renseignements qu'elle lui livrera. Les conséquences anticipées de la recherche doivent être communiquées aussi complètement que possible aux participants. Certains prétendent même qu'ils devraient recevoir une compensation pour avoir accordé une entrevue, ou un montant d'argent ou la consultation du manuscrit avant sa publication. Les personnes doivent connaître et comprendre les conséquences de l'utilisation de la caméra, du magnétophone, et peuvent les refuser si elles le jugent à propos ; si elles les acceptent, les résultats obtenus doivent être en concordance avec le droit de l'informateur à la confidentialité.

Les informateurs ont le droit de conserver l'anonymat et ce droit doit être respecté en tout temps, non seulement quand il a fait l'objet d'une entente formelle mais aussi en l'absence d'indication contraire. Les opinions sur l'anonymat peuvent cependant évoluer

au cours de la recherche. Les personnes y accordent habituellement beaucoup d'importance au début, parfois jusqu'à la fin, mais certaines changent d'idée en cours de route. Lorsqu'elles prennent connaissance de la version préliminaire du rapport, et qu'il leur est favorable, elles préfèrent souvent que leur opinion ou leur organisation soit connue. Le chercheur doit se garder ouvert à ce changement d'opinion. La confiance est un processus qui se développe tout au long du projet : tout comme le chercheur, la personne interrogée ne se pose pas les mêmes questions au début qu'à la fin.

Dans les ouvrages traitant de recherche qualitative, surtout ceux consacrés à l'observation participante, deux questions d'éthique reviennent constamment. En premier lieu : est-ce que l'identité des chercheurs doit être connue ? Certains chercheurs, dont Jack D. Douglas (1976) s'est fait le porte-parole le plus articulé, prétendent que la meilleure façon de connaître un milieu est de l'observer de près, incognito. Les principaux arguments invoqués à l'appui de cette thèse sont que les activités de ces groupes sont du domaine public, mais qu'ils sont réticents à se laisser observer, qu'ils ne veulent pas toujours collaborer et qu'ils peuvent jouer la comédie. La participation entière du chercheur au milieu lui donne donc accès à des renseignements qu'il ne pourrait obtenir si son identité était connue.

De fait, il existe des recherches pertinentes au cours desquelles un chercheur a étudié un groupe ou observé des personnes sans qu'elles le sachent. Humphreys (1970) a épié des homosexuels dans des toilettes publiques ; Roy (1954 et 1958) a étudié un milieu de travail sans être identifié comme chercheur ; Douglas lui-même (Douglas et Rasmussen, 1977) a étudié les plages nudistes. Cependant, cette attitude soulève des problèmes pratiques : le chercheur qui ne s'identifie pas ne pourra poser trop de questions car il ne tardera pas à éveiller les soupçons de son entourage. Ensuite, son temps étant entièrement consacré à jouer son rôle, il est moins disponible pour son travail d'analyse. Enfin, il n'est pas certain qu'il réussisse à conserver la distance évoquée précédemment, distance sans laquelle le chercheur peut difficilement travailler et produire des résultats.

Cette question du dévoilement ou non de l'identité du chercheur soulève une autre question. D'une part, le chercheur a le droit d'exercer ses activités et d'essayer de faire progresser les connaissances avec le moins de contraintes possible, sinon la recherche de la vérité est impossible. Par contre, l'individu a aussi droit à sa vie privée et droit d'évoluer sans être l'objet de surveillance à son insu. Il

a le droit de participer ou de refuser de participer à un projet de recherche. Les annales médicales regorgent d'expériences de recherche faites sur des sujets non consentants et c'est à juste titre que l'on s'offusque de telles pratiques. Sur quel critère peut-on choisir entre le droit du chercheur à faire avancer la connaissance, et le droit des personnes de ne pas participer à la recherche ? Ici encore, il n'est pas toujours facile de trouver des réponses claires et nettes ; chaque chercheur doit en arriver à formuler les siennes, pour lui-même et pour les autres. Il faut se rappeler que la science est un moyen et non une fin en soi. Ceci dit, on voit peu de recherches effectuées sous le couvert de l'anonymat, et un très petit nombre de chercheurs travaillent incognito, du moins officiellement.

Le chercheur doit essayer de maintenir un degré d'intégrité dans la conduite de ses travaux. Cette conduite ne consiste pas seulement à analyser et publier seulement ce qui n'offensera personne, mais aussi de mener sa recherche en se préoccupant de la vie privée des informateurs. Le chercheur doit être particulièrement attentif au fait qu'en général les sujets de recherche sont des personnes de peu de pouvoir, alors que les puissants échappent aux regards.

Le chercheur doit conserver une préoccupation écologique du terrain de recherche : il doit penser bien sûr au projet qu'il est en train de réaliser, mais également à ceux des autres chercheurs qui viendront après lui. S'il laisse une bonne impression aux personnes qu'il interviewe ou observe, elles accueilleront les autres chercheurs avec sympathie ; dans le cas contraire, elles pourraient décider de cesser de collaborer. La question d'éthique est une façon d'envisager à la fois le présent et l'avenir.

L'échantillon

Remarques générales

L'échantillon est une des opérations de base de la recherche en sciences sociales. Elle repose sur la notion de population qui désigne un ensemble dont les parties sont égales les unes aux autres ; on présume que cet ensemble est homogène et composé de strates semblables. De ce point de vue, toute chose étant égale, l'échantillonnage consisterait à prélever un nombre de cas suffisant pour nous informer sur l'ensemble ; si le tout est fait de parties égales, point n'est besoin de connaître le tout mais un nombre minimum de parties. L'important, dans la technique de l'échantillonnage, est de

faire jouer le hasard au maximum, de façon à ce que chaque unité ait une chance égale d'être choisie.

Les postulats de cette technique statistique ressemblent étrangement à la conception libérale de la société qui présume que tous les individus sont égaux : la société est vue comme un amalgame d'atomes sociaux dont l'ensemble des interactions constitue la vie sociale. Dès lors, pour que l'ensemble réussisse au mieux, il faut assurer l'égalité des chances, comme le prétendaient les théoriciens du *Welfare State* pour défendre les politiques sociales. La technique de l'échantillonnage statistique n'est pas non plus sans analogie avec les mégasociétés contemporaines ; la statistique a été développée pour étudier des grands groupes, sans considération pour les unités qui les composent.

Toutefois, le concept théorique de population ne correspond pas à la population réelle (Côté, 1988). Une population concrète n'est pas le fait du hasard : ce n'est pas fortuit si les deux tiers du Québec se retrouvent à Montréal, si la population vieillit et parle français. Les régions ne se ressemblent pas entre elles et on retrouve des sous-régions à l'intérieur même de chacune d'entre elles. La population est divisée en strates de pouvoir avec des caractéristiques propres et dotées d'une certaine étanchéité, ce qui est tout le contraire de l'homogénéité présumée. Si les personnes se retrouvent dans un endroit plutôt que dans un autre, il faut y voir plus loin que l'effet de leur seule volonté ; c'est surtout le résultat de processus socio-économiques qui les dépassent. Le contexte est un élément critique que la technique par échantillonnage ne prend pas en considération et qui détruit l'homogénéité postulée.

Si la population est moins homogène qu'on le pensait et l'échantillonnage moins représentatif, il devient plus difficile de généraliser, sauf à petite échelle, en prenant des variables fines. On perd en compréhension ce qu'on gagne en extension.

L'échantillon en recherche qualitative

Nous faisons tous de l'échantillonnage sans le savoir : pour savoir si un plat est cuit, il est inutile de le manger au complet, il suffit de le goûter. Les différentes techniques utilisées en recherche qualitative se démarquent de celles en vigueur en recherche quantitative. En recherche qualitative, on recourt à ce qu'on appelle l'échantillon non probabiliste, qui cherche à «reproduire le plus fidèlement la population globale, en tenant compte des caractéristiques connues

de cette dernière [application du principe de la maquette, du modèle réduit]» (Beaud, 1984 : 182). Alors que l'échantillon probabiliste repose sur le hasard, celui non probabiliste est intentionnel. Michael Patton (1980 : 100-105) distingue six sortes d'échantillons intentionnels :

— l'échantillon de cas extrêmes ou déviants qui permet d'obtenir des renseignements sur certains cas inhabituels ;
— l'échantillon de cas typiques qui fournit des renseignements à partir de quelques cas jugés représentatifs de l'ensemble ;
— l'échantillon multiphasé qui renseigne par l'analyse des variations qu'a connues un cas en s'adaptant à différentes conditions ;
— l'échantillon de cas critiques qui fait ressortir quelques cas qui, s'ils s'avèrent vrais, illustreraient l'ensemble ;
— l'échantillon de cas politiquement importants qui attire l'attention sur des cas inhabituels ayant une influence sur l'ensemble ;
— l'échantillon le plus proche qui offre des renseignements à partir des cas les plus facilement accessibles.

On peut aussi ajouter l'échantillon par boule de neige,

> Une technique qui consiste à ajouter à un noyau d'individus (des personnes considérées comme influentes par exemple) tous ceux qui sont en relation (d'affaires, de travail, d'amitié, etc.) avec eux, et ainsi de suite. Il est alors possible de dégager le système de relations existant dans un groupe, qu'un échantillon probabiliste classique, échantillon aléatoire simple par exemple, n'aurait pas permis (Beaud, 1984 : 187).

L'échantillon intentionnel ressemble à ce que Glaser et Strauss (1967) avaient appelé l'échantillon théorique, soit la cueillette simultanée des informations et leur analyse. En recherche qualitative, le but de l'échantillonnage est de produire le maximum d'informations : qu'il soit petit ou grand importe peu pourvu qu'il produise de nouveaux faits (Lincoln et Guba, 1985 : 234). Il découle donc de cet objectif que la taille de l'échantillon est rarement déterminée à l'avance, car tout dépend de l'évolution de la recherche et des informations nécessaires ; il s'ensuit que l'échantillon relève des besoins de la recherche, du jugement du chercheur, et de la saturation des catégories. Ce concept clé sera traité plus longuement dans la partie consacrée à l'analyse.

Chapitre 4
La constitution des données

Le chercheur recueillera des informations de natures fort diverses : les unes lui seront immédiatement utiles, d'autres deviendront pertinentes plus tard, d'autres encore demeureront parfaitement inutiles. Il est évident que la ruse consiste à recueillir le maximum des données utilisables et le minimum qui ne serviront à rien, mais aucune assurance n'est attachée aux informations qu'on nous donne.

En eux-mêmes les éléments d'information ne disent rien et disent tout à la fois : il faut les réduire, les résumer, les traiter et leur donner une forme qui permettra de les regrouper, de les comparer et de les analyser. La constitution des données désigne le processus de sélection, de simplification et de transformation des informations brutes. «C'est essentiellement par un exercice systématique de classification de l'information que le chercheur parvient à transformer les faits en données. Le terme «données» est réservé pour qualifier l'information traitée» (Mace, 1988 : 92).

En fait, la réduction débute avant même que la cueillette des informations commence, lorsque le chercheur choisit son sujet de recherche, sélectionne le site d'observation, retient les questions qu'il posera. De plus, la réduction prépare l'analyse : la façon d'organiser les données jette les bases sur lesquelles elle s'élaborera. Le chercheur commence déjà à découper l'entrevue, à y retrouver les éléments de base et les unités de sens. Il entreprend déjà d'identifier les éléments de base, de les séparer et de déconstruire l'entrevue en ses composantes élémentaires.

On donne une forme aux informations d'abord en prenant des notes, en les enregistrant, et ensuite en les classant. En recherche qualitative, la classification représente déjà un début d'analyse, et c'est la raison pour laquelle, à la suite de Van der Maren (1987a: 30), cette opération est plus adéquatement désignée comme étant la constitution de données: les faits sociaux sont constitués par le chercheur avant d'être analysés.

> En d'autres mots, une première interprétation prend place lors du codage des données, avant le traitement, lorsqu'il s'agit de formater les réponses particulières, individuelles, dans un même système, dans un alphabet unique. On peut dire qu'à ce moment, l'interprétation consiste en une réduction des particularités en un cadre général et manipulable (Van der Maren, 1987a: 47).

La réduction des données prend plusieurs formes: la prise de notes, la transcription des observations et des entrevues, et surtout le codage des données.

Les notes

Pour le meilleur et pour le pire, la mémoire oublie, massivement et rapidement. Cette propension à l'oubli touche aussi le chercheur. Il est donc essentiel de développer des moyens pour obvier à l'oubli, et l'écriture est un de ceux-là. Sans le recours soutenu, constant et régulier à l'écriture, le chercheur n'est pas en meilleure position pour analyser et comprendre la situation que les personnes qu'il interroge ou observe. C'est aussi la tâche fondamentale du chercheur qualitatif, et Lofland (1971: 101-102) prétend même que la prise de notes constitue sa raison d'être. Cette opération est capitale car l'attention qu'on lui accorde influencera de manière déterminante l'analyse subséquente du matériel. Fixer les observations sous forme de notes que le chercheur peut faire remonter au présent, voilà le moyen par excellence de comprendre une situation donnée. Après chaque séance d'observation ou chaque entrevue, le chercheur s'astreint donc à rédiger ce qu'il a vu, entendu, ressenti ou pensé.

Recueillir et transcrire les données ne suffit pas, encore faut-il s'y retrouver lors de l'analyse. Il n'est donc pas inutile d'insister sur la clarté des transcriptions et de leur classification, car le chercheur sera peut-être forcé de rédiger son rapport longtemps après avoir com-

plété la période d'observation. Il reprendra peut-être l'analyse des données pour en tirer d'autres résultats. Il doit donc pouvoir s'y retrouver aisément, en tout temps, maintenant et dans l'avenir. Il existe autant de systèmes de classification de notes qu'il y a d'auteurs; chacun est convié à développer le système qui lui semblera le plus efficace. Toutefois, la classification élaborée par Schatzman et Strauss (1973: 100-101) me semble, après expérience, d'une grande utilité.

Notes méthodologiques

Comme leur nom l'indique, les notes méthodologiques se rapportent au déroulement concret des opérations de recherche. Elles décrivent les opérations tentées ou planifiées et elles rappellent la synchronisation des événements. Le chercheur y consignera comment il a procédé au choix de telle ou telle unité d'observation, les problèmes qu'il a rencontrés, l'écart entre le plan initial et celui réalisé, les raisons et les critères qui ont orienté ces réaménagements, les choix qu'il a fallu faire et les questions qu'il a fallu trancher, la solution trouvée aux problèmes qui se sont présentés. Pourquoi a-t-il fallu réorienter le plan? Pourquoi interroger tel type de personnes plutôt que tel autre? Pourquoi réaménager le guide d'entrevue? Voilà autant de détails qui se retrouveront dans les notes méthodologiques. L'accumulation de ces notes retracera en quelque sorte l'histoire méthodologique du projet de recherche et la chronique des événements. Ce sont des remarques, des aide-mémoire qui constituent une critique des tactiques employées et une évaluation de leur efficacité.

Ces notes doivent être aussi complètes que possible et il est important de commencer à les rédiger dès le début, dans cette période où le chercheur fait des choix méthodologiques importants qui se répercuteront sur l'ensemble de son travail. Par-dessus le marché, ces choix méthodologiques sont faits dans une période d'enthousiasme et de grand intérêt qui marquent souvent les débuts, et où l'attention est attirée par une foule de détails, tous plus intéressants les uns que les autres. Si le chercheur omet de consigner les raisons qui ont motivé ses réorientations, il est fort probable qu'il ne s'en rappellera plus à la fin du projet. Au contraire, s'il les consigne par écrit, la tâche lui sera grandement facilitée lorsque viendra le temps de rédiger la partie méthodologique de son rapport; il n'aura qu'à colliger les notes rassemblées pour retracer le fil conducteur.

Notes théoriques

Les notes théoriques retracent l'effort du chercheur pour donner un sens et une cohérence aux différentes observations qu'il a compilées. Il interprète, déduit, conclut ; il développe de nouveaux concepts, les relie aux anciens. Les notes théoriques représentent ses efforts pour développer l'analyse et trouver un sens aux données.

Le chercheur écrira les questions qu'il se pose, les explications qui lui viennent à l'esprit, les liens qu'il établit entre les différents phénomènes observés, entre les opinions des différents auteurs qui se sont exprimés sur le sujet. C'est dans ces notes qu'il développera ses hypothèses, ses propositions, ses concepts, ses interprétations, ses préconceptions, ses intuitions. Il écrira ses réflexions, élaborera des morceaux d'analyse, testera sommairement ses modèles théoriques, s'il en utilise.

La rédaction de notes théoriques est reliée de près au travail de l'intuition. Dès que le chercheur a une idée qui lui semble utile pour expliquer les données, il doit la noter immédiatement. Il retiendra probablement une idée forte qui l'a frappé, mais ce n'est pas si certain : une bonne idée peut se perdre si on ne la note pas. Il faut donc noter au fur et à mesure les idées qui viennent à l'esprit, que ce soit une ancienne lecture qui remonte à la mémoire et qu'on réinterprète d'une autre façon, un nouveau livre avec lequel on est d'accord ou non mais qui stimule l'analyse, une question qui vient tout à coup à l'esprit, une illumination. Bien sûr, toutes les idées qui surgissent ne sont pas automatiquement justes et peuvent être entachées d'erreur. Par contre, il est utile de les formuler lorsqu'elles se présentent : si elles s'avèrent fausses, elles seront soumises à la critique et serviront de repoussoir, si elles sont justes, elles seront mises à contribution dans l'analyse.

En recherche qualitative, l'analyse débute avec la constitution des premières données et avec la rédaction des premières notes théoriques. La cueillette des données se poursuit aussi tout au long du projet, et l'analyse est concomitante à la constitution des données (Lofland, 1971 : 71). En même temps que les notes permettent au chercheur de faire le point sur le développement théorique de son travail, elles lui sont utiles lors de la rédaction du rapport : le chercheur pourra alors s'appuyer sur des fragments d'analyse contenus en germe dans ses notes.

Voici un exemple de note théorique rédigée lors d'une recherche sur l'habitation (Deslauriers et Brassard, 1989) :

> Il me semble que le portrait-type du locataire du HLM est celui-ci : il se dit sociable, assez mais pas trop, serviable, mais pas trop pour ne pas donner de trouble à ses voisins. Il se mêle de ses affaires, il n'a jamais eu de troubles avec personne mais d'autres en ont eu par exemple! L'autre est vu comme potentiellement dangereux. Est-ce une projection ? une réaction à une trop grande concentration démographique ? Pourtant, la concentration est aussi grande dans la coopérative et il y a moins de tensions exprimées.

Notes descriptives

Les notes descriptives sont les observations sur lesquelles le chercheur basera son analyse ; elles sont ce qu'on appelle habituellement les données d'une recherche. Au niveau le plus général, ces notes décrivent les événements, rapportent les choses vues, entendues et répétées, relatent les conversations avec les personnes et entre elles. Les notes sont prises de façon chronologique d'abord, pour ensuite être analysées de façon synchronique. Naturellement, le chercheur en accumule un très grand nombre, souvent plus qu'il ne pourra en interpréter. Cependant, rien ne sert de s'inquiéter, de la quantité jaillit la qualité. Comme le suggère Spradley (1980 : 40-42), la plupart des observations tournent autour des trois composantes d'une situation sociale, soit le *lieu*, les acteurs, et les événements.

N'importe quel lieu devient la base spatiale d'une situation sociale pour autant que des personnes y engagent des activités. La plupart des chercheurs pratiquant la recherche qualitative accordent une grande importance au lieu dans lequel évoluent les personnes observées ou interrogées, car le lieu ne se réduit pas à l'environnement physique, il sert de cadre à l'activité et contribue à modeler les perceptions. De plus, l'environnement physique n'est pas neutre : le tracé de l'espace, l'architecture, tout est le fruit des interactions sociales en même temps que le résultat d'une définition de la situation et des rapports de pouvoir. Il porte la marque de sa société et il évolue avec elle. Comme le comportement, l'environnement est à la fois contexte et résultat.

Différents auteurs recommandent de dresser un diagramme des lieux observés ; cette image sert de support à la mémoire et permet de mieux comprendre les autres données. Il n'est pas nécessaire de décrire le milieu à chaque période d'observation, mais le chercheur sera attentif à toute modification des lieux. Un changement dans

l'environnement physique peut signifier et occasionner un changement dans les relations sociales, dans les activités, et dans les perspectives des participants.

S'il faut décrire attentivement l'environnement, les *acteurs* recevront tout autant d'attention : l'apparence traduit une partie de ce que les personnes laissent connaître d'elles-mêmes, de la façon dont elles se perçoivent et se définissent. D'autres détails tels que le ton de la voix, les gestes, l'élocution en disent souvent plus long que les mots eux-mêmes.

Le chercheur notera aussi les *activités* qui se déroulent sur le site d'observation. Au début, elles apparaîtront comme une suite d'événements sans lien les uns avec les autres, mais à la suite d'observations répétées, il saisira le processus dans lequel elles s'insèrent. Les activités ont de l'importance aux yeux des personnes qui les déploient ; au chercheur de les décoder.

Voici un exemple de note descriptive tirée d'une recherche sur l'habitation (Deslauriers et Brassard, 1989) :

> Le 7 octobre 1986. C'est nuageux, il fait froid.
> 2 h 30, à la coopérative.
> Malgré le froid, les enfants jouent dehors, par groupes de trois. Deux hommes discutent : ils semblent se remercier. Une petite fille va porter des effets dans la boîte aux déchets. Elle rencontre une dame sur le stationnement et elle lui dit bonjour. La dame s'informe si son père est toujours malade. La petite dit oui et retourne chez elle.
> 3 h 00, au HLM
> Personne. Rien ne laisse supposer qu'il y a des gens dans ces logements. Si, un homme du rez-de-chaussée qui regarde par la fenêtre, torse nu. Trois adolescents descendent de l'autobus scolaire : ils ne se parlent pas, marchent tête baissée. Ils ont l'air tannés.

Les notes descriptives ne servent pas seulement à enregistrer le comportement des autres personnes mais aussi celui du chercheur lui-même. Les sentiments, les impressions, les émotions sont des données importantes qui aident à comprendre une situation que les seuls faits ne laissent pas entrevoir. Si le chercheur se sent déprimé par l'environnement qu'il observe, les personnes qui y vivent peuvent éprouver le même sentiment ; s'il pressent que la tournure des événements l'affecte, il est probable que d'autres personnes ressentent le même énervement que lui, et pour des raisons semblables.

De plus, lorsque le chercheur aura quitté le terrain pour se consacrer à la rédaction du rapport, ces notes lui seront d'une grande utilité pour comprendre son état d'esprit au cours des différentes étapes de son enquête.

Beaucoup d'auteurs recommandent au chercheur de tenir un journal de bord et d'y consigner ses peurs, ses craintes, ses interrogations, ses erreurs, ses périodes de confusion et de doute, ses réactions et ses sentiments vis-à-vis les informateurs. Ce compte-rendu introspectif de la recherche aidera le chercheur à cerner ses biais et à comprendre l'influence de ses propres sentiments.

La transcription

Comment se rappeler de tout ce qu'on a vu et entendu ? C'est tout autant impossible que superflu : certains événements sont plus importants que d'autres dans la vie des personnes, des groupes, des organisations, et le chercheur est en mesure de les repérer et de les noter. Un fait marquant dans la vie collective sera énoncé comme tel par les participants et le chercheur s'en rendra bien compte. Le danger d'omettre un détail capital est donc plus réduit qu'on pourrait le croire. Il existe par contre deux grandes façons de conserver les observations faites : de mémoire ou en les enregistrant.

Transcription de mémoire

La nature a doté certaines personnes d'une excellente mémoire, qui n'est souvent que l'expression d'un très grand intérêt. Elles peuvent rédiger un nombre impressionnant de pages de notes après quelques heures d'observation, alors que d'autres peuvent à peine gribouiller quelques paragraphes. Cependant, avec un peu d'entraînement, le chercheur sera surpris de la précision avec laquelle il pourra se remémorer les événements, les situations, les conversations qui lui auraient échappé auparavant.

Rien ne remplace la mémoire mais il y a des trucs qui l'aident à mieux travailler. Bogdan et Taylor (1975 : 62-64) en suggèrent quelques-uns :

— essayer d'identifier les mots clés que la personne interrogée ou observée utilise ; il est ensuite possible de reconstruire des phrases entières à l'aide de ces quelques jalons.

— essayer de se rappeler le début et la fin de la conversation, car une question demande une réponse qui entraîne une autre question. En se souvenant du début, l'analogie aidant,

l'observateur parviendra à se remémorer la substance de longs monologues qui effraient souvent le chercheur débutant.

— dessiner un diagramme des lieux observés aidera à retracer les déplacements, à faire resurgir événements, conversations, et incidents momentanément oubliés. Refaire mentalement le chemin emprunté aidera à recréer la chronologie des événements et servira de support à la mémoire.

— lorsque c'est possible, le chercheur prendra des notes pendant les entrevues ou les observations. Ce sont des bouts de phrases, des citations qui l'aideront à se rappeler la conversation lorsque viendra le temps de la rédiger. Il arrive cependant que les personnes interrogées ne donnent pas la permission de prendre des notes; intimidées, elles se sentent épiées et ressentent confusément que ces notes les renvoient à leur statut d'observés et leur enlèvent celui de collaborateurs. Dans ce cas, il vaut mieux laisser tomber: une bonne entrevue a plus d'importance que quelques mots griffonnés à la hâte qui éveillent la méfiance des personnes.

À l'aide de ces jalons, le chercheur rédige ensuite une version plus élaborée de ses observations. Il essaie de se rappeler le plus de choses possible et de noter tous les détails pertinents. Il arrive que la mémoire soit stimulée par ces détails et que le chercheur se rappelle des incidents qui lui avaient échappé lorsqu'ils s'étaient produits; dans ce cas, il peut s'en servir comme de toute autre observation et les noter au même titre que les autres, même s'ils lui reviennent après coup.

Il faut rédiger les notes dès que la période d'observation ou l'entrevue est terminée, et essayer de réduire le laps de temps séparant la cueillette d'informations de la rédaction. Autant que possible, il est recommandé de rédiger au cours de la même journée. L'oubli est causé, semble-t-il, par le passage du temps mais aussi par les nouvelles expériences; laisser s'écouler plus d'une journée avant de rédiger ses notes risque d'entraîner la perte d'une grande partie du matériel (Lofland, 1971 : 103). Par ailleurs, il est préférable de ne parler à personne de ses observations avant de les avoir rédigées: si on ne peut résister au plaisir d'en discuter, la mémoire en sera affectée parce que l'interprétation risquera de primer sur l'enregistrement des faits.

Transcription d'enregistrement

Il est préférable d'attendre que la relation soit bien établie entre le chercheur et la personne interrogée avant de recourir au magnétophone. Cependant cette situation idéale n'est pas toujours possible dans les faits : bien souvent, on demande à la personne la permission d'enregistrer ses propos même si on sait que ce sera l'unique rencontre. Par contre, la très grande majorité des gens accepte. Au cours de mes recherches, les personnes qui ont montré le plus de résistance étaient souvent les plus instruites. Après s'être fait prier, s'être assurées de l'anonymat et du caractère confidentiel de l'entretien, du traitement des données et de l'utilisation de la recherche, elles acceptaient de parler, mais il m'a souvent semblé que la qualité de leur entrevue était inversement proportionnelle aux précautions qu'elles prenaient ! Peut-être est-ce une question de hasard. Quoi qu'il en soit, si l'usage du magnétophone rend la personne mal à l'aise et nuit à la qualité des données, mieux vaut remiser l'appareil.

Si le chercheur peut enregistrer les entrevues, il fera bien de transcrire les bandes dès que possible, et de le faire lui-même. La transcription *verbatim* est longue, ennuyeuse, et représente une vraie corvée : elle peut demander trois ou quatre fois plus de temps que la durée de l'interview. Faire jouer le magnétophone, transcrire, faire reculer la cassette, vérifier, corriger, écouter plusieurs fois pour comprendre un mot qu'on entend mal, cette opération nécessite une patience d'ange. On s'aperçoit vite à quel point il est important d'aimer son sujet de recherche.

La transcription partielle est plus rapide : on écoute les bandes et on transcrit les extraits qui nous semble les plus représentatifs. D'autres se contentent d'écouter les bandes, de prendre en note l'endroit où l'entrevue semble particulièrement intéressante (la plupart des magnétophones sont munis d'un compteur), et d'en garder un résumé. Le chercheur au tempérament de collectionneur préférera transcrire le verbatim de toutes les entrevues. D'autres travaillent plus avec la mémoire et les oreilles qu'avec les yeux : transcrire leur paraîtra une tâche inutile et il leur suffira de réécouter les bandes et de prendre des notes sommaires pour s'y retrouver aisément. Un autre chercheur préférera ne noter que les passages importants. À chacun sa manière pourvu qu'elle lui porte profit.

De mémoire ou enregistrée, la transcription est une opération ingrate que le chercheur sera tenté de reporter à plus tard ; devant l'ampleur de la tâche, le chercheur doute parfois de ce qu'il a

entrepris, mais il est important de continuer. Il faut faire une pause et se rappeler que ce qui valait la peine d'être observé et interrogé vaut aussi la peine d'être noté.

Partielle ou intégrale, la transcription est très précieuse. La personne a pris le temps d'accorder une entrevue, c'est au tour du chercheur de faire sa part. En écoutant les bandes, le chercheur se posera de nouvelles questions qu'il reposera à ses interlocuteurs et des énigmes s'éclairciront. En s'écoutant, il pourra aussi évaluer son style d'entrevue, vérifier s'il a bien écouté, s'il n'a pas soufflé les réponses à la personne interviewée ou s'il n'est pas passé à côté de ce qu'elle a dit.

Doit-on enregistrer ou non les entrevues? Les avis sont partagés à ce sujet. Les uns prétendent que le magnétophone présente de précieux avantages comme de conserver l'entrevue telle qu'elle s'est déroulée, de fournir l'occasion de revenir sur les propos autant de fois que nécessaire, de bien comprendre tout ce qui s'est dit, de saisir des signaux non verbaux tels que les pauses ou le changement de ton de la voix. Le chercheur n'a pas à se casser la tête pour retenir les détails et il peut se concentrer sur ce que dit son interlocuteur. Par la suite, le matériel recueilli sera toujours disponible pour l'analyse et qu'il pourra y revenir.

Malgré tout, plusieurs chercheurs choisissent de ne jamais enregistrer les conversations. Aux yeux de Lincoln et Guba (1985) par exemple, les avantages de magnétophone sont moins grands qu'on le dit: outre les problèmes mécaniques qui peuvent toujours survenir, la présence de la machine enlève de la spontanéité aux réponses. Ils recommandent plutôt de se fier à la mémoire. La discussion est loin d'être close. Pour ma part, je préfère la transcription *verbatim* intégrale des conversations préalablement enregistrées si possible. Cela prend beaucoup de temps et il m'arrive de me demander s'il ne vaudrait pas mieux consacrer plus d'énergie aux entrevues et aux observations. Malgré mes doutes, cette façon de travailler m'a profité dans le passé et je continue de l'utiliser.

Règles de la transcription

Toutes les sciences sociales ne procèdent pas de la même façon lorsque vient le temps de transcrire. La linguistique et les disciplines qui s'y rattachent nécessitent une transcription serrée où tout est noté minutieusement, tel que prononcé, avec les erreurs et les hésitations. En sociologie, il en va différemment: l'important est moins la prononciation des mots que le sens donné aux événements.

Après avoir passé en revue différents travaux de transcription, Viviane Labrie (1982 : 104-105) formule quelques principes qui guident la transcription de documents oraux :

— le document transcrit doit rendre justice aux différents interlocuteurs et il doit être établi dans le respect des droits et de la dignité des personnes qu'il concerne ;
— le document présente une expérience orale directe ; il prévaut donc toujours sur la transcription ;
— le document transcrit doit tendre à reproduire la suite orale le plus fidèlement possible ;
— le transcripteur doit se soucier de rendre le document transcrit le plus accessible possible au lecteur;
— le transcripteur doit s'attacher au sens de ce qu'il transcrit et intervenir pour lever toute ambiguïté créée par le passage à l'écrit ;
— dans un même document transcrit, des difficultés semblables devraient être résolues de façon identique ;
— une transcription première doit être généreuse et fournir le plus de renseignements possible ; une information superflue peut toujours être éliminée alors que l'inverse n'est pas vrai.

Il faut transcrire en respectant la pensée de l'interlocuteur, faire usage de ponctuation pour faciliter la lecture, préciser la pensée lorsqu'il le faut mais sans la transformer, respecter la concordance des verbes, bref, écrire une langue simple et correcte. À ce sujet, la langue populaire est souvent bien plus pure qu'on le dit. Il est évident que passer de l'oral à l'écrit est une forme de trahison ; «Traduire, c'est trahir», se tourmentent les traducteurs. Néanmoins, il paraît impossible d'éviter toute modification de l'idée exprimée, si minime soit-elle. On transcrit donc en essayant de respecter la logique du discours : une idée par paragraphe, des sous-paragraphes si l'idée se développe en plusieurs points.

Spradley (1980 : 66-68) suggère que le chercheur distingue le langage utilisé selon qu'on a affaire à un clochard, à un agent de police, à un travailleur social, à un avocat... Selon lui, chaque situation doit se refléter dans le langage utilisé. Il faut également essayer de rendre les conversations mot à mot pour conserver la verdeur des observations. Enfin, il recommande d'être spécifique, concret, le plus descriptif possible, et d'essayer de faire la différence entre ce qui est observé et ce que le chercheur pense.

Le codage

Définition

Dans la recherche qualitative, tout est affaire de codage. Cette opération désigne le *découpage des informations obtenues par observation, entrevue ou tout autre moyen, et leur enregistrement.* La codification est une procédure de déconstruction de données : le chercheur prend un élément d'information, le découpe et l'isole, le classe avec d'autres du même genre, le désindividualise, le décontextualise.

Un code est un *symbole appliqué à un groupe de mots permettant d'identifier, de rassembler et de classer les différentes informations obtenues par entrevue, observation, ou tout autre moyen.* Comme le souligne avec pertinence Kathy Charmaz (1983 : 111), coder est une opération qui s'applique aussi bien à la recherche quantitative que qualitative, mais avec des différences notables. Dans la recherche quantitative, coder signifie enregistrer des données selon un code pré-établi et logiquement déduit. Par exemple, à la question «Vous pensez-vous informée sur le suicide ?», la personne pourra répondre qu'elle est «très informée», «plutôt bien informée», «informée», «pas assez informée», ou «pas informée du tout». Il s'agira alors de cocher les réponses données dans l'une ou l'autre case et de les compiler. Dans la recherche qualitative, le codage est un travail simultané de création, d'interprétation et d'induction.

Élaboration d'un système de codage

La première étape consiste à repérer d'abord les noyaux de sens, soit «les plus petites unités de sens qui peuvent être, dans une même suite textuelle, tantôt un mot, tantôt un groupe de mots, tantôt une phrase, tantôt un groupe de phrases, selon que c'est telle ou telle de ces unités linguistiques que contient l'unité de sens» (Muchielli, 1979 : 33). On les appelle aussi unité d'enregistrement (Bardin, 1977 : 103). Ce sont des «énoncés possédant un sens complet en eux-mêmes et qui serviront à toute la classification ou codification ultérieure» (L'Écuyer, 1987 : 55). Une recherche sur les groupes populaires démontrera par exemple que les mots organisations, besoins, membres, reviennent souvent dans les conversations : le chercheur aura tôt fait de les choisir comme noyaux de sens.

Le codage initial est plutôt descriptif, élaboré dans le but de classer les données et de procéder à une première mise en forme, afin de

s'y retrouver. C'est pourquoi, s'il est important de commencer à coder dès le début, il ne faut pas non plus demeurer prisonnier de cette première classification, mais s'en servir comme d'un point de départ. Puisant dans sa grande expérience de professeur et de chercheur, Strauss (1987: 30-32) suggère quelques trucs:

— poser des questions aux données, les analyser de différents points de vue, déceler leur pertinence et comprendre ce qu'elles indiquent;
— analyser les données minutieusement, de façon microscopique;
— arrêter de coder pour rédiger des notes théoriques;
— ne pas présumer d'une catégorie ou d'une autre avant qu'elle ne s'avère pertinente.

Un code n'est pas donné comme tel mais construit. Il représente un point d'équilibre entre le concret et l'abstrait. Trop général, il englobera tout, ce qui n'aidera pas le chercheur à discriminer les informations; trop concret, il s'égarera dans le dédale des détails. C'est la raison pour laquelle on dit que le codage est un début d'analyse: lorsque le chercheur découpe les éléments d'information, il commence déjà à élaborer des idées. Toutefois, l'interprétation contenue dans ce codage provisoire sera embryonnaire.

Le codage est important pour tempérer le zèle du chercheur et l'empêcher de se laisser emporter par l'enthousiasme. En début de recherche, la tentation est forte de multiplier les entrevues ou de recueillir un grand volume d'observations, mais sans les travailler, les écouter, les lire, et sans y réfléchir. Il est essentiel de résister à la curiosité et de coder pour savoir ce qui se passe, déterminer où l'on s'en va et planifier ce qui vient. Si on laisse s'écouler trop de temps entre la collecte des informations et leur codage, elles perdent de la verdeur, et le chercheur une partie de son intérêt.

Naturellement, tous les codes ne résisteront pas à l'usage et à l'usure: on éliminera les chevauchements, des catégories disparaîtront, d'autres s'imposeront. Le nombre de codes n'est pas fixe; il peut aller de quelques dizaines à plus de cent, selon les besoins. Un principe demeure: la qualité d'un bon code est de regrouper de façon discriminante le plus de données possible.

Les éléments d'observation doivent ensuite être regroupés en catégories. «De manière simple, chaque catégorie est une sorte de dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés sans en forcer le sens» (L'Écuyer, 1987: 56). Ici encore, les données ne donnent pas les catégories, il faut les

construire, et plusieurs possibilités s'offrent au chercheur. Il existe d'abord le modèle ouvert : les catégories n'existent pas au point de départ, mais elles sont induites progressivement. On les détermine à partir du matériel accumulé en se basant sur les similitudes entre les données. À mesure que le chercheur compilera ses observations et fera des entrevues, il constatera que les données s'agglutinent ; émergent alors des catégories centrales qui formeront le squelette de l'analyse. On peut les reconnaître aux critères suivants :

— elles sont centrales en ce sens qu'elles sont reliées à plusieurs autres ;
— elles apparaissent fréquemment dans les données ;
— elles se relient facilement aux autres catégories ;
— elles ont une incidence sur la théorie plus générale ;
— elles incluent des variations (Strauss, 1984 : 36).

Une autre façon de coder les données est de prédéterminer les catégories. Par exemple, Spradley (1980 : 78) avance que chaque situation sociale comprend neuf dimensions : le lieu, l'acteur, l'activité, l'environnement physique, les actions, les événements, le temps, le but et les sentiments. Selon lui, chaque élément d'information peut se retrouver dans l'une ou l'autre de ces dimensions. Il s'agira pour le chercheur de classer les énoncés dans l'un ou l'autre de ces regroupements.

Schatzman (1986) propose une autre séquence de catégories, chacune ayant une fonction précise et un lien invariable avec les autres. Selon cet auteur, elles sont universelles et peuvent s'appliquer à toutes les expériences observées :

— la désignation : l'identification du phénomène observé ;
— la dimension : le contexte abstrait de l'expérience ;
— la propriété : la description et l'indice de mesure de la description ;
— les conditions : les préalables à l'action ;
— les conséquences : les suites de l'action ;
— l'action/interaction : les faits produits ;
— les perspectives : les critères de sélection des événements les plus importants ;
— le contexte : l'ensemble entourant le fait observé.

D'autres auteurs ont développé un système plus souple, comme Strauss et Corbin (1990) qui suggèrent les principales catégories suivantes : les conditions causales, le phénomène étudié, le contexte, les conditions antécédentes, les stratégies d'action et d'interaction,

les conséquences. Ce paradigme est moins élaboré que celui de Schatzman mais il lui ressemble.

En fait, les chercheurs ont plutôt tendance à coder les informations selon leurs besoins, en prenant comme point de départ les questions qu'ils se posent et les dimensions qu'ils veulent approfondir. Par la suite, au fur et à mesure que la recherche avance, le système s'élabore, se raffine et se différencie. Au fond, il revient à chaque chercheur d'adopter l'une ou l'autre façon de coder les données, ou de développer son propre système. L'important est de produire efficacement une recherche valable, vraie et pertinente.

Sans être arbitraires, les codes contiennent aussi un élément personnel, subjectif qui relève de l'idiosyncrasie : tous les chercheurs n'étudient pas la même chose, ne la voient pas de la même façon, n'en tirent pas les mêmes leçons ni les mêmes idées. Cela n'est pas contradictoire en soi, personne ne peut épuiser la réalité à lui seul. Il importe cependant que les données correspondent à la réalité, ce qui est le test ultime de toute recherche, qualitative ou non, mais la réalité n'est pas toujours univoque.

Il est parfois difficile de placer toutes les données dans des catégories exclusives. Idéalement, selon Muchielli (1979 : 36), aucune donnée ne peut appartenir à deux catégories différentes (l'exclusivité), chaque catégorie doit regrouper toutes les données observables (l'exhaustivité) et les catégories doivent être intelligibles à plusieurs chercheurs (l'objectivité). Néanmoins, il ne faut pas se surprendre que le même élément d'information se retrouve sous deux codes différents, mais y voir simplement le signe que la réalité est diverse et qu'il n'est pas facile de lui donner un seul sens. Par contre, la multiplicité de sens n'est pas non plus preuve de fausseté :

> Il faudra un jour reconnaître l'importance d'accepter le principe de la double classification lorsqu'un même énoncé renferme plus d'un sens clairement exprimé par le sujet lui-même. Cela parce que l'analyse de contenu se veut essentiellement une recherche de sens. En autant que ces circonstances soient clairement précisées, et sans doute limitées, il n'y a pas de raison que cela constitue une embûche à l'objectivité, à l'homogénéité et à la clarté des définitions des catégories (L'Écuyer, 1987 : 60).

Une classification suffit rarement à rendre compte de tous les cas sans exception : cet idéal est rarement atteint autant en statistique qu'en d'autres domaines. La mesure statistique la plus précise tolère

des écarts qu'elle juge non significatifs. Par contre, on peut rencontrer des cas aberrants. Le chercheur essaiera de trouver le maximum de données qui vérifieront ses hypothèses, mais la contradiction ne doit pas l'étonner : il est très rare que la réalité aille dans une seule et même direction. Au contraire, elle se répartit la plupart du temps entre quelques tendances centrales et quelques autres plus secondaires. La règle doit rendre compte des unes et des autres (Lincoln et Guba, 1985 : 312).

En pratique, on a vite réglé ce dilemme : en cas d'opposition des différentes opinions, celle qui recueille la majorité simple (50 % plus 1) doit être adoptée. Une autre procédure plus exigeante requiert l'approbation des deux tiers pour que la position soit adoptée. D'autres enfin ont suggéré que l'option minoritaire puisse conserver son droit de cité pourvu qu'elle ne remette pas en question le choix majoritaire. Quoi qu'il en soit, le chercheur qualitatif fera bien de ne pas exiger de ses données la perfection que la réalité ne justifie pas. Il est possible d'identifier une tendance centrale, avec deux ou trois tendances minoritaires, divergentes qui ne détruisent pas la tendance centrale, mais indiquent qu'elle ne dit pas tout.

La mécanique

En recherche comme dans tout travail intellectuel, il est très utile de savoir dactylographier : une personne peut apprendre toute seule la base de la dactylographie et en maîtriser rapidement les opérations essentielles. La présentation du travail y gagne en clarté, en qualité et en rapidité quand on peut utiliser un ordinateur. Cependant certains préfèrent écrire à la main, quitte à faire transcrire ensuite. Lorsqu'on transcrit une entrevue ou qu'on enregistre une observation, il est recommandé d'imprimer une copie et de garder l'original en sécurité quelque part. Si jamais le pire arrivait, et il se produit parfois, on ne saurait trop se féliciter de cette précaution.

Le codage artisanal

Le codage est un exercice concret et simple. Prenons un exemple : si on a un extrait d'entrevue traitant de la motivation, on peut coder cet extrait MOT, quitte à distinguer plus tard la motivation des professeurs, des élèves et des administrateurs. Ce code signifie que chaque fois qu'on disposera d'un élément d'information se rapportant à la motivation, il sera identifié MOT. En même temps, on numérote les paragraphes de façon à pouvoir s'y retrouver : par un

numéro, on identifie la personne, le paragraphe et la page. Un exemple : le numéro 26-9.1 signifiera que cet extrait provient de l'entrevue donnée par Lise (la 26e entrevue), à la page 9, en réponse à la première question. Au besoin, on pourra retourner à la copie originale pour relire l'extrait et le situer dans son contexte. De plus, il est possible d'ajouter un autre numéro pour indiquer l'organisation à laquelle l'extrait fait référence.

Lorsque l'entrevue est transcrite et que les éléments d'information sont ainsi identifiés, on les code, c'est-à-dire qu'on identifie à quels aspects de la recherche se rapportent les différents numéros. Un exemple. Dans une recherche sur les groupes populaires (Deslauriers et Pouliot, 1982), nous avions d'abord transcrit les entrevues individuellement ; par la suite, nous avons découpé les entrevues, regroupé les éléments d'information et, de cette façon, dressé un portrait de chaque organisation étudiée. Ceci fait, nous avons réuni toutes les réponses à une même question. Nous disposions alors d'un regroupement vertical des données touchant les organisations et d'un regroupement horizontal regroupant toutes les réponses à une même question.

Certains chercheurs commencent d'abord par ranger les différents éléments dans des chemises puis les collent sur des fiches lorsqu'ils en ont colligé un nombre suffisant. Là encore, à chacun sa manière, la démarche demeure sensiblement la même : muni de fiches, de ciseaux et de ruban adhésif, on déconstruit les entrevues et on rassemble les éléments qui se ressemblent. Certains préfèrent les fiches de 3 x 5, personnellement, j'aime bien les 5 x 8, d'autres travaillent avec les cartes McBee, des fiches spéciales dont la bordure est trouée. Ce type de fiche est tout à fait approprié pour le tri des informations, et permet au chercheur de procéder à une analyse statistique de ses données. À la fin d'un projet, on est toujours surpris du nombre de fiches accumulées. Le collage est un travail de cuisine fastidieux mais essentiel : une bonne idée repose sur une bonne organisation. En recherche, la tâche la plus humble a son importance. Un dernier détail : alors que les notes descriptives s'écrivent sur des fiches, les notes théoriques et méthodologiques peuvent prendre place sur des feuilles ordinaires.

Le codage par ordinateur

Si le chercheur dispose d'un ordinateur, la tâche de classification peut s'en trouver allégée : le traitement de texte est un outil d'une grande versatilité qui permet de classer et regrouper les données

(Pfaffenberger, 1988). L'ordinateur a bousculé nos habitudes de travail et ouvert de nouvelles possibilités; sa rapidité d'exécution et sa formidable capacité d'entreposage et de traitement des informations en font un outil de première classe pour le chercheur. Les adeptes de la recherche qualitative commencent à s'y intéresser et à développer des outils qui permettent de l'intégrer dans la recherche. En 1984, la revue *Qualitative Sociology* a consacré un numéro spécial à l'utilisation de l'ordinateur; il existe des logiciels capables d'analyser des données. Finis la colle et les ciseaux.

Il y a plusieurs manières de coder les données; voici celle que Daniel Turcotte (1990) a utilisée dans sa thèse de doctorat. Le contenu des entrevues ou le matériel à traiter doit d'abord être transcrit dans une forme adaptée au traitement de texte ou aux autres types de fichiers compatibles, selon les possibilités de l'ordinateur utilisé. Pour accélérer la classification, même si la masse des données est importante, il est utile et même essentiel d'attribuer une valeur numérique à chaque code; cette valeur peut s'accompagner du numéro assigné à chaque répondant. Par exemple, le chiffre 102.1 désignera l'élément d'information codé 102, tel que dit par le répondant 1. Cette valeur peut identifier l'auteur de chaque extrait une fois que les segments sont regroupés par thèmes.

Une fois la liste de codes mise au point, le contenu de chaque entrevue est découpé en paragraphes et numéroté selon la valeur numérique de chaque code. Cette opération peut se faire sur le matériel écrit mais il est plus rapide de le faire directement à l'écran. Voici un extrait d'entrevue:

> Moi, je suis tuteur dans l'école. Le tuteur doit s'occuper plus directement de certains élèves qui lui sont assignés. Mais dans les faits, tuteur, ça ne veut rien dire. Tu n'as pas le temps de t'en occuper. Quand tu as 5 groupes de 30 élèves, tu te limites à donner tes cours et à faire ta correction. Les élèves en difficultés, tu laisses ça à la direction.

Une fois codé, ce paragraphe a été découpé ainsi:

— 112.01 Moi, je suis tuteur dans l'école. Le tuteur doit s'occuper plus directement de certains élèves qui lui sont assignés. (Définition de la tâche du tuteur [code 112], dite par le répondant 01)
— 122.01 Mais dans les faits, tuteur, ça ne veut rien dire. (Définition opérationnelle de la tâche de tuteur [code 122], dite par le répondant 01)

— 417.01 Tu n'as pas le temps de t'en occuper. Quand tu as 5 groupes de 30 élèves, tu te limites à donner tes cours et à faire ta correction.
(Raisons de l'écart entre les deux définitions [code 417], dite par le répondant 01)
— 503.01 Les élèves en difficultés, tu laisses ça à la direction. (Action concrète du tuteur [code 503], dite par le répondant 01)

Une fois le contenu découpé, la fonction TRI (numérique) appliquée à l'ensemble du texte permet de classer en ordre numérique tous les extraits et de les regrouper sous le même code (112, 122, etc.). Une relecture du texte à l'écran permet alors de fusionner des paragraphes ou d'éliminer des données redondantes, anecdotiques ou accessoires. Ce contenu épuré et organisé est alors enregistré dans un nouveau fichier. On conserve les éléments de la version originale ils pourraient être utiles.

La seconde étape consiste à regrouper les extraits de chacune des entrevues qui portent sur le même thème. Cette opération se réalise après la création de fichiers thématiques (FT) dans lesquels sont acheminés successivement tous les extraits qui s'y rapportent. À cette étape, l'utilisation d'un disque rigide facilite la rapidité d'exécution.

La démarche d'attribution des extraits au fichier thématique correspondant se fait en utilisant deux fenêtres à l'écran. Dans la première se trouve le matériel à classer, dans la seconde le fichier thématique. L'opération consiste alors à transférer de la première fenêtre à la seconde les extraits qui se rapportent au fichier FT et à conserver ce fichier. Le second fichier FT est ensuite inséré dans la fenêtre numéro 2 et l'opération se répète ainsi pour chaque fichier thématique. La même démarche est reprise pour chaque répondant.

Pour accélérer le processus, il est préférable de ne pas créer trop de fichiers thématiques, au-delà de 20 fichiers, l'opération pourrait devenir trop lourde. Il faut aussi s'assurer que les fichiers ne sont pas trop longs, afin que le système dispose de suffisamment de mémoire pour effectuer ensuite la fonction TRI. En principe, les fichiers ayant une capacité de 60 000 kb devraient pouvoir effectuer ce TRI numérique.

L'utilisation de quatre ou six fenêtres aide beaucoup : trois ou cinq entrevues peuvent être découpées du même coup. Le fichier FT est chargé dans une fenêtre et les autres sont réservées pour les entrevues. Lorsque toutes les informations ont été distribuées dans

les fichiers thématiques, le contenu de chacun de ces fichiers fait l'objet d'un classement en utilisant la fonction TRI numérique. La même procédure est utilisée pour chaque entrevue.

Il est évident que cette procédure permet d'obtenir un classement de données plus rapide que par la méthode artisanale de découpage et de collage. De plus, il est toujours possible de modifier les codes et de réorganiser les données. Par contre tout n'est pas qu'avantage dans le monde de l'ordinateur. L'apprentissage de la technique elle-même prend parfois plus de temps que prévu quand elle ne soulève pas des problèmes nouveaux qui font plus appel à la patience qu'à la capacité intellectuelle du chercheur. Des projets de recherche d'importance peuvent être réalisés sans ordinateur : les données peuvent être classées et analysées artisanalement, de façon rapide et à moindre coût. Les fiches conservent leur utilité. Certains diront qu'elles sont dépassées, mais elles suffisent parfois.

Une autre bonne façon d'organiser les données de façon préliminaire est de réaliser des tableaux (Deslauriers, 1987b : 147). La seule limite de cette technique est l'imagination du chercheur. Le tableau et la figure ont le grand mérite de fournir un support visuel à l'analyse, de circonscrire et de présenter les éléments les plus importants. Tout comme les données et l'analyse, les tableaux évoluent au cours de la recherche et il faut se garder ouvert à la réorganisation des données comme à celle des idées.

Le recours à la métaphore représente aussi un bon moyen de coder et de réduire les données : une image vaut mille mots, le chercheur peut en tirer profit. Par exemple, désigner une école comme un oasis dans le système scolaire évoque tout de suite un lieu agréable pour les professeurs et les étudiants, une école bien organisée dans un environnement plaisant. La métaphore présente l'avantage de rassembler plusieurs données et de leur donner un sens tout en laissant plusieurs avenues ouvertes ; elle aide à caractériser une situation donnée, à la singulariser, à la distinguer des autres. «Par contre, la force d'une métaphore fait aussi sa faiblesse : quand un oasis commence à désigner les chameaux, les chameliers, un bazar qui se prépare et une tempête de sable qui pointe à l'horizon, l'équivoque dessert plus qu'il n'aide» (Deslauriers, 1987b : 147).

Une fois que les données sont organisées, il est temps d'entreprendre l'analyse.

Chapitre 5
L'analyse des données

L'analyse est un processus que tout le monde pratique bien avant d'en entendre parler, de la même façon que la plupart des gens connaissent intuitivement les étapes de la recherche avant de lire un livre de méthodologie. L'analyse en recherche qualitative ne diffère pas des autres processus de pensée appliqués dans la vie quotidienne ; cependant, si l'analyse est une activité intermittente et aléatoire dans la vie courante, en recherche elle est une activité consciente et poursuivant une fin déterminée (Schatzman et Strauss, 1973 : 109). L'analyse est un travail d'artisan qui porte la marque du chercheur ; l'intuition s'y mêle au savoir-faire et à la touche personnelle.

Définition

Résumée à sa plus simple expression, *l'analyse représente les efforts du chercheur pour découvrir les liens à travers les faits accumulés.* «Analyser le contenu (d'un document ou d'une communication), c'est rechercher les informations qui s'y trouvent, dégager le sens ou les sens de ce qui y est présenté, formuler et classer tout ce que "contient" ce document ou communication» (Muchielli, 1979 : 17).

L'analyse vise à découvrir la logique sous-jacente à la praxis de la personne et de la collectivité, à comprendre la structure des influences et à en tirer une interprétation cohérente. «La tâche de l'analyste consiste, dans ce mélange d'informations, à dégager la façon dont la personne voit son rapport au monde, l'interprétation

qu'elle donne à son expérience globale de vie, la vérité vécue, pour ainsi dire, qui sous-tend l'ensemble de sa quotidienneté» (Morin, 1974: 19).

Selon Schatzman (1986), ce que certains appellent analyse n'en est pas toujours. Du point de vue de cet auteur, l'analyse serait un processus général et universel déclenché par le besoin de comprendre l'inconnu. Elle nécessiterait donc une situation ambiguë, problématique, incertaine, floue. Par contre, lorsque les concepts sont prédéterminés et qu'il s'agit de les confronter à la réalité, il ne s'agit plus d'analyse mais de reconnaissance, de mise en corrélation des idées et des données. À cet égard, de nombreuses recherches qui se disent qualitatives n'en sont pas toujours: les chercheurs se livrent à une collecte de données qualitatives plutôt qu'à une recherche qualitative, et leur démarche n'atteint jamais l'étape de l'analyse qualitative.

Le temps de l'analyse

En recherche qualitative, les données commencent très tôt à prendre de la couleur. La période de rédaction de notes et l'appropriation du matériel constituent en fait une période de pré-analyse. Le chercheur se laisse pénétrer par les données, en recherche sommairement le sens et la logique, et rédige des notes théoriques. L'analyse débute dès que les données commencent à constituer ce que Muchielli (1979: 125) désigne comme le corpus de la recherche, soit l'ensemble du matériel à analyser.

Décrire, c'est déjà analyser. On ne peut plus se cantonner dans ce que Soulet (1985: 207-208) dénonce comme le renoncement descriptif: «La description impose en effet une activité de duplication du modèle dans un autre espace de signification et de réalité, visant à dégager un agencement intérieur qui serait significatif de l'essence du phénomène étudié, mais irréductible à d'autres phénomènes». Il est difficile aujourd'hui de prétendre que la science consiste à refléter ce que la réalité contient de façon immanente; écrire, c'est déjà créer un modèle, même à l'état embryonnaire.

La constitution de données et l'analyse sont deux opérations constantes et conjointes: les données constituées sont brièvement analysées et appellent la collecte d'autres données. Cependant, les temps forts des deux opérations sont différents et elles se déploient inversement dans le temps. Au début de la recherche, le chercheur met l'accent sur la constitution d'un fonds de données, il recueille

toutes les informations susceptibles de le renseigner sur le sujet d'étude. Cependant, au fur et à mesure qu'il avance, ses données se font plus précises tout simplement parce que ses questions deviennent plus pertinentes. À la fin du projet, ses observations seront sélectives alors qu'il essaiera de vérifier sa compréhension de la situation (Spradley, 1980 : 35).

Lorsque le chercheur a rétréci son champ d'observation et qu'il a concentré son attention sur un sujet particulier, commence l'analyse proprement dite. À ce moment de la recherche, qui se situe ordinairement à la moitié ou vers les trois cinquièmes du projet, l'analyse occupe presque tout le temps du chercheur. Il continuera de recueillir quelques données supplémentaires mais il consacrera la majeure partie de son temps à l'analyse.

Le temps de l'analyse est aussi celui de la lecture, mais ceci ne signifie pas qu'il faille connaître du sujet tout ce que les autres ont écrit avant soi. Il faut surtout s'arrêter aux auteurs dont les travaux ont des liens évidents avec la recherche en cours, soit qu'ils lui fournissent une fondation théorique, qu'ils l'appuient ou la contredisent tout à fait (Locke, Spirduso et Silverman, 1987 : 29-30, 59-60 ; Glaser, 1978 : 22). Il ne faut pas lire trop tôt ; les données et l'analyse sommaire donnent au chercheur une orientation qu'il n'aurait pas s'il se dirigeait vers la bibliothèque dès le début de sa recherche.

L'élaboration de l'analyse

Le meilleur outil de l'analyse est encore la lecture, la relecture et la re-relecture des notes prises au cours des observations et des entrevues.

> Même si on a une question précise à poser, une idée bien circonscrite de l'objet à l'étude, il est impossible, à moins d'imposer ses propres catégories de lecture, d'arriver à saisir rapidement le sens profond de l'entrevue. Ce n'est que par approches répétées que le matériel se met progressivement à parler, révélant ainsi peu à peu différents niveaux de significations dont on n'aurait même pas eu idée au début de l'analyse. Par exemple, des détails, laissés pour secondaires ou sans importance lors de multiples lectures, peuvent subitement passer au premier plan de l'analyse puis s'imposer comme tout à fait fondamentaux pour l'ensemble de l'interprétation, comme les clés qui permettent d'intégrer le sens de l'expérience en cause. De là, la suggestive comparaison

> que fait Deleuze entre l'interprète, l'égyptologue et l'apprenti : tous trois ne disposent que de leur patience comme technique de recherche, le gros de leur formation se résumant à une intelligente disponibilité d'écoute (Morin, 1973 : 13).

Que le chercheur ait des catégories pré-déterminées ou qu'il les laisse émerger, il recourt à deux procédés différents et complémentaires. Dans un premier temps, il met l'accent sur la déconstruction des données : il faut découper et réduire les informations en petites unités comparables, en noyaux de sens pouvant être rassemblés. Le chercheur maximisera les ressemblances entre les données présentant des analogies et des similitudes, et il commencera à les ordonner de façon approximative. Cette première classification servira à interpréter sommairement les données et permettra de s'y retrouver.

Le deuxième temps sera une entreprise de reconstruction et de synthèse : le chercheur s'apercevra que des données ne vont pas ensemble, ou que certaines catégories contiennent des éléments d'information qu'il faut distinguer ou séparer. Il empruntera donc le chemin inverse : il maximisera les différences, raffinera, nuancera et subdivisera les catégories. Il s'agira de reconsidérer les éléments faisant partie des mêmes catégories, de vérifier s'ils sont bien à leur place ou s'ils ne devraient pas figurer ailleurs, d'éprouver les catégories elles-mêmes et d'envisager leur fusion avec d'autres ou leur subdivision.

Voici une illustration de ces procédés : si une personne étudie les groupes populaires et que plusieurs interviewés parlent de la façon dont leur groupe fonctionne, elle pourra au début prendre le code «organisation» pour regrouper différents éléments d'information. Cependant, au fur et à mesure qu'elle avancera, elle devra amener des distinctions : l'organisation pourra être démocratique ou non, être une démocratie directe, de délégation ou de représentation. L'organisation pourra se rattacher aux courants libéral, anarchiste, autogestionnaire ou socialiste ; elle pourra être polyarchique, hiérarchique ou concentrique. C'est ainsi que des nuances devront être apportées pour décrire adéquatement la réalité. Cette deuxième procédure raffine les catégories initiales et fait apparaître des nuances. Le chercheur peut aussi être amené à refondre ses catégories, à les réorganiser et à en créer de nouvelles.

Si l'analyse est une procédure qui porte la marque personnelle du chercheur pour qui il est possible et nécessaire d'improviser, elle suit ordinairement quelques grands principes. À partir de l'orientation

naturaliste à laquelle la recherche qualitative se rattache, il est possible de dégager quelques grandes balises qui encadrent le travail d'analyse :

— relier les symboles et les interactions en montrant comment la signification émerge du comportement ;
— partir du point de vue des acteurs en étudiant leurs conceptions de la vie quotidienne ;
— étudier les caractéristiques des interactions en recueillant des données sur les situations qui se développent naturellement ;
— étudier le changement aussi bien que la stabilité en examinant la variation des symboles et des comportements dans le temps ;
— généraliser les descriptions en théories par l'établissement d'hypothèses à portée plus universelle (Denzin, 1978b : 8-21 ; Silverman, 1985 : 102).

L'objectif ultime de l'analyse est de reconstruire la réalité, de la recréer, de découvrir les processus sociaux psychologiques structurels (Glaser, 1978 : 102). L'analyse entend produire une synthèse explicative des informations recueillies.

La saturation des catégories : la clé de l'analyse qualitative

Un jour ou l'autre, parce qu'il manque de fonds, de temps, ou des deux, le chercheur sera confronté à cette grande question : est-ce que le matériel recueilli est suffisant ? Est-ce vraiment le temps de se lancer dans l'analyse proprement dite ? Double question redoutable parce que le chercheur aura probablement développé de l'intérêt pour son sujet et qu'il pourra être attiré par de nouvelles questions. Une recherche n'est jamais tout à fait complète ; il y a toujours autre chose à étudier, d'autres données qui n'attendent, semble-t-il, que d'être cueillies, attirantes comme la pomme du paradis terrestre. Cependant, une bonne recherche a un début, un milieu et une fin. Une experte comme Rosalie Wax (1971 : 45) rapporte qu'à chaque fois qu'il lui est arrivé d'allonger la période d'observation plus longtemps que prévu, son rapport à été moins bon parce qu'elle a eu moins de temps pour le rédiger. Qui plus est, la plupart des données supplémentaires recueillies au moment prévu pour la rédaction, attendent encore d'être analysées. Il ne sert donc à rien de continuer à empiler les informations, aussi intéressantes soient-elles, si le chercheur est incapable de s'en servir immédiatement.

Il y a des signes qui annoncent la fin prochaine de la recherche. Le chercheur se rend compte qu'il a réponse aux questions posées initialement et aux autres soulevées par le terrain, lorsqu'il connaît à l'avance les réponses de ses interlocuteurs. Lorsque les périodes d'observation deviennent de moins en moins fructueuses, les données répétitives, et que la cueillette de renseignements apporte un rendement décroissant, il vaut mieux s'arrêter, car la prolongation de la recherche ne produira plus aucune donnée nouvelle. Ce point tournant a été désigné par Glaser et Strauss (1967 : 61-62) comme étant la saturation des catégories. Le chercheur a recueilli suffisamment d'informations, vaut mieux commencer à rédiger le rapport.

Il est difficile de fixer à l'avance ce point tournant, tout dépend du chercheur, du sujet, des circonstances. Certains projets de recherche peuvent se réaliser en quelques semaines alors que d'autres demanderont plusieurs années. Plusieurs recherches sont réalisées avec un nombre relativement restreint d'entrevues ; Lofland et Lofland (1984 : 62) prétendent que les recherches recourant à l'entrevue intensive recueillent habituellement entre 20 et 50 entrevues, centrées autour d'une dizaine de points et de sous-questions. Il m'a semblé, à la suggestion de Robert A. Stebbins, que le nombre de 30 entrevues était raisonnable, et je me suis aligné sur ce chiffre. Il faut se rappeler que le chiffre 30 constitue le point à partir duquel il devient possible de procéder à des opérations statistiques.

La recherche qualitative ne donne pas une importance première aux nombres, mais elle ne les écarte pas pour autant. Le concept même de saturation des catégories implique un élément de répétition, de comparaison réitérée de plusieurs cas. Cependant, la recherche qualitative ne donne pas la première place aux nombres : lorsque les répétitions sont suffisantes, on cesse de les accumuler, car on présume que même en continuant l'énumération, les nouveaux cas ne nous apprendraient rien qui ne soit déjà connu.

Les opérations de l'analyse

Il existe deux façons rationnelles de comprendre la réalité, à la fois opposées et complémentaires : l'induction et la déduction. Dans la vie courante nous passons de l'une à l'autre sans nous en rendre compte.

Déduction et induction

La déduction désigne *la démarche par laquelle l'esprit part d'une idée dont il cherchera ensuite à vérifier la véracité.* On reconnaît la procédure habituelle des chercheurs : après avoir défini leurs concepts et hypothèses de la façon la plus rigoureuse possible, ils vont ensuite sur le terrain vérifier si les faits confirment ou infirment leurs idées. La théorie précède habituellement les données.

L'induction procède à l'inverse : *l'esprit remonte des faits à la loi, des cas à la proposition générale.* À partir d'une idée sommaire, idéalement sans opinion préconçue, le chercheur étudie les faits pour en tirer un concept plus général qui s'appliquera à plusieurs cas. Le chercheur n'a pas d'idée trop précise en partant, mais il se fie aux données pour faire émerger concepts, théories et hypothèses.

La recherche sociologique a généralement été plus déductive qu'inductive : le chercheur fait davantage confiance à la théorie qu'il avait préalablement construite. Toutefois, la recherche qualitative a remis l'induction à l'honneur. En allant vers les faits, en étudiant la réalité, on y trouve des idées plus justes que celles qu'on préétablit avant de se rendre sur le terrain.

Nous avons vu que l'originalité de la recherche qualitative réside dans sa grande flexibilité. Dans une première phase, la constitution des données, leur traitement et leur analyse vont de pair. Par la suite, le processus de recherche qualitative devient plutôt circulaire : bien qu'il y ait un ordre dans le déroulement des phases, aucune ne constitue un préalable à l'autre, et chacune peut être reprise et approfondie. Cette flexibilité du plan et cette simultanéité des opérations ne sont pas le fruit du hasard, elles sont nécessitées par le procédé inductif privilégié par la recherche qualitative. Il faut classer les cas provisoirement jusqu'à ce que l'énumération soit suffisante, comme disaient jadis les professeurs de philosophie, c'est ce qui explique les liens entre l'échantillon, les données et l'analyse. Cette procédure permet aussi de formuler des propositions au milieu ou à la fin de la recherche, parce que le chercheur distingue celles qui ont un pouvoir d'explication de celles qui n'en ont pas.

On se demande souvent s'il est possible d'être seulement inductif dans une recherche qualitative. Comme le font remarquer Miles et Huberman (1984 : 27-28), cette procédure fonctionne bien lorsque le chercheur dispose de beaucoup de temps, surtout lorsqu'il cherche à s'expliquer une réalité complexe qui lui est étrangère. Cependant, quand il étudie un domaine qui se trouve dans la même

culture que la sienne, l'induction à l'état pur risque de lui faire perdre du temps et il est préférable de structurer le sujet de façon sommaire. Lorsque plusieurs chercheurs étudient simultanément plus d'un site, une approche purement inductive risque d'amener chacun à suivre son propre chemin, différent de celui des autres, si bien qu'une synthèse finale peut s'avérer impossible. Parfois, quelques concepts de base aident à focaliser les observations, sans pour autant leur enlever de leur relief. La recherche commanditée se prête également moins bien à l'induction pure, il faut souvent produire des résultats sous pression, trouver réponse à une question précise dans un temps limité, en respectant des délais fixés d'avance et un budget restreint. Voilà donc pour les limites de l'induction.

Il en va de même pour la déduction. Même si le chercheur a investi beaucoup de temps à préciser ses concepts, ne les modifiera-t-il pas si le prétest l'exige? Personne ne se glorifie de cette révision mais il est évident qu'elle se produit: si les données indiquent une corrélation négative, le chercheur modifiera son explication et posera le problème autrement. Et il aura raison. La réalité est le maître et mieux vaut suivre ses indications.

Rares sont les chercheurs, mêmes inductifs, qui commencent une recherche sans idée préconçue ni concept prédéfini. En pratique, les chercheurs partent avec quelques questions de départ, tirées de leur expérience, de leurs connaissances ou de leur sens commun, et ils les prennent comme jalons, quitte à les changer ensuite. Plusieurs utilisent un cadre théorique précis et des concepts formels avant de commencer leur recherche; un cadre théorique élaboré au préalable est utile parce qu'il découpe d'avance la réalité. Les lignes de force apparaissent plus tôt et l'analyse en est facilitée. Il y a cependant un inconvénient: le chercheur néglige les concepts et les hypothèses qui pouvent émerger des données et il délaisse les données qui n'entrent pas dans son cadre.

Cela dit, il n'est pas forcé que par fidélité à l'induction, la recherche qualitative rejette nécessairement toute théorie préalable. Dans le domaine social, il n'est pas facile de faire *tabula rasa* (Miles et Huberman, 1984: 143-135). Il est parfaitement plausible de partir d'une théorie préalablement définie pour aller sur le terrain, pourvu qu'elle ne bloque pas la découverte de dimensions nouvelles, spécifiques au phénomène étudié (Strauss, 1987: 283). La recherche qualitative a plutôt prétendu que la grande théorie pouvait s'avérer néfaste si elle emprisonnait la réalité dans un carcan conceptuel; cependant, il n'est pas exclu que le chercheur se présen-

te sur le terrain avec quelques concepts en tête. Le courant de la recherche qualitative a surtout défendu le point de vue que le cadre théorique doit évoluer avec la recherche elle-même, en laissant surgir ou adaptant les hypothèses et concepts.

Si la recherche qualitative a jusqu'ici privilégié l'induction plutôt que la déduction et si ce choix a influencé sa méthode (Lincoln et Guba, 1985 : 40), la déduction est quand même bel et bien utilisée dans la recherche qualitative ; cependant, elle est au service de l'induction (Glaser, 1978 : 41). Elle entre en action, par exemple, lorsqu'il faut coder et analyser les premières données, mais pas de façon aussi radicale que lorsqu'il s'agit de vérifier les concepts prédéfinis. Pour faire avancer le débat, Denzin (1978a : 109-110) a même proposé qu'on adopte le terme d'abduction, pour décrire le travail simultané de l'induction et de la déduction, où le chercheur passe des conséquences aux causes, des données aux concepts. Cependant, malgré son à-propos, ce concept n'a pas fait fortune jusqu'ici.

La science sociale a souvent valorisé la rationalité. Pour Freud et les tenants de l'école analytique, la personne progressait dans la connaissance d'elle-même et de la réalité par la conscience claire, en identifiant logiquement les obstacles et en éliminant les complexes d'émotions qui obscurcissent sa compréhension du monde. Dans sa variante marxiste, le socialisme a suivi la même voie en distinguant idéologie et connaissance scientifique, fausse et vraie conscience.

Nous avons vu jusqu'ici deux façons rationnelles de comprendre la réalité, l'induction et la déduction. Il existe une autre qui s'avère d'une grande efficacité. Cette forme de pensée opère apparemment de façon confuse, irrationnelle, et apparaît même comme la contrepartie de la pensée claire : il s'agit de la synchronicité.

La synchronicité

Nous reconnaissons tous le rôle que joue l'intuition dans la vie quotidienne, y compris dans la vie des chercheurs, ainsi que dans le processus de recherche lui-même. Il est d'expérience courante que les meilleures idées surgissent souvent de façon spontanée. Nous expérimentons tous cette sensation un jour ou l'autre, que nous soyons d'obédience qualitative, expérimentale, statisticienne, quantitative ou phénoménologique. L'intuition apparaît dans les moments les plus inattendus, en marchant, en jonglant, en relisant un vieux livre, en écoutant de la musique, en faisant du ménage. Le

choix d'un sujet de recherche est souvent le fruit de l'intuition ; elle peut se manifester au début autant qu'à la fin de la recherche, provenir de sa propre expérience ou de celle des autres (Glaser et Strauss, 1967 : 251-253). Elle n'est limitée ni par le temps ni par l'espace.

L'illumination soudaine ne respecte pas toujours le processus scientifique, mais elle a souvent fait avancer la connaissance plus rapidement que l'observation laborieuse. Archimède découvrit la loi qui porte son nom dans les bains publics, Pythaghore eut la compréhension de son théorème en regardant une tuile. Les Japonais utilisent le mot «satori» pour désigner l'intuition, il signifie «illumination soudaine». L'écrivain franco-américain Jack Kérouac (1966) intitula un de ses derniers romans *Satori in Paris* pour expliquer sa prise de conscience de ses racines françaises.

Au fait, qu'est-ce que l'intuition ?

> By intuitive knowledge, we do not mean that kind of knowledge which cannot be communicated, nor that kind of knowledge which presumably stems from supranatural origins, nor that kind of knowledge which is vaguely understood to be outside the frame of reference. What we do mean is that knowledge which is derived from the feelings, sentiments, and manifest human spirit which has acquired some measure of independence from the senses and the logical powers of man. As we conceive it, intuition is the capacity to apprehend personal meanings which inhere in a social context. It is a human capacity (Bruyn, 1966 : 167).

Grosso modo, ce que nous appelons intuition s'apparente à une commande que nous plaçons dans notre ordinateur personnel, le cerveau. Le plus souvent, nous lui posons une question en termes vagues, parfois sans même nous en rendre compte, parce que nous ne savons pas nous-mêmes ce que nous cherchons. Et notre cerveau s'en va à la recherche de la réponse, en ressassant les données, en revérifiant les liens et en jouant avec les idées.

L'intuition désigne le travail inconscient de la pensée, mais comment l'expliquer et le comprendre ? Pouvons-nous y déceler une logique qui en rende compte? À ce sujet, le grand mérite de Carl Gustav Jung fut, entre autres, d'intégrer le travail de l'intuition dans la pratique professionnelle et scientifique. Comme psychologue, il a été pendant longtemps intrigué par des événements bizarres qui l'ont amené à rechercher un autre principe d'explication. Sans

délaisser la conscience claire, Jung a proposé que certains événements s'expliquent autrement que par la causalité, comme les coïncidences significatives, les hasards pleins de sens, les correspondances qui s'établissent et font qu'une personne découvre un sens aux événements sans toujours pouvoir se l'expliquer. Cette expérience s'accompagne parfois de fortes émotions. Jung (1973 : 463) a donné le nom de synchronicité à ce genre d'expérience.

> Ma préoccupation relative à la psychologie des processus inconscients m'a obligé, depuis longtemps déjà, à rechercher — à côté de la causalité — un autre principe d'explication, puisque le principe de causalité me semblait impropre à expliquer certains phénomènes surprenants de la psychologie de l'inconscient.
>
> La synchronicité n'a rien de plus énigmatique ni de plus mystérieux que les discontinuités dans la physique. Notre conviction profondément enracinée de la toute-puissance de la causalité crée, à elle seule, les difficultés qui s'opposent à notre entendement et fait paraître impensable que des événements a-causaux puissent se produire ou exister. Les coïncidences d'événements liés par le sens sont pensables comme pur hasard. Mais plus elles se multiplient et plus la concordance est exacte, plus leur probabilité diminue et plus grandit leur invraisemblance, ce qui revient à dire qu'elles ne peuvent plus passer pour simple hasard, mais doivent, vu l'absence d'explication causale, être regardées comme des arrangements sensés. Leur inexplicabilité ne provient pas de ce qu'on en ignore la cause mais du fait que notre intellect est incapable de la penser (Idem : 463-464).

Même si leur origine nous semble inconnue, certains raisonnements se construisent soudainement : un lien s'établit entre plusieurs faits et la lumière apparaît. L'explication s'impose à notre conscience de façon fulgurante et tout s'éclaire tout à coup : d'eux-mêmes, les morceaux du casse-tête tombent en place. Comment ce processus s'est-il déclenché, comment se fait-il que la solution apparaisse soudain de façon nette, sans qu'on l'ait entrevue logiquement et après qu'on soit souvent passé à côté ? La logique s'avère inutile dans ces cas, mais une fois identifié, le lien prend tout son sens. Dans cette expérience, la connaissance ne provient pas de l'identification de la cause mais bien de la création de liens. Il s'agit d'événements uniques, inattendus, qui se répètent rarement et qui sont

difficilement explicables par une cause unique ; le facteur précipitant se cache dans l'écheveau des explications. Toutefois, un événement est-il moins vrai parce que moins facilement explicable par la raison claire ? Ce sont plutôt nos schèmes de pensée qui sont inadéquats.

Autant le processus rationnel peut sembler logique, autant le processus intuitif peut sembler irrationnel (ce qui ne signifie pas dénué de raison), mais l'un peut être aussi vrai que l'autre en opérant de façon différente. L'intuition n'est pas un accident, c'est une autre façon de connaître la réalité. Elle est plus près de l'explication poétique, du travail artistique et de la création littéraire qui, tout en s'éloignant de la réalité, l'expliquent en lui donnant un autre éclairage. L'intuition n'est pas le fruit du hasard : elle est une explication «a-causale».

Un des signes de l'intuition est le trouble que le chercheur éprouve lorsqu'il est désorienté et qu'il ne peut plus trouver le repos parce qu'une question se présente sans cesse à son esprit. Il peut devenir irritable, avoir le sentiment que rien n'avance et se sentir déprimé. Selon Denzin (1978a : 71), cela indique que l'imagination est au travail, que son cerveau est en train de traiter le matériel et que l'intuition est peut-être sur le point de surgir. Avec un peu de persistance, les choses finissent par se replacer, parfois sous la forme d'une illumination soudaine, parfois sous la forme d'une trame tissée lentement à son insu. Toutefois, si l'analyse est un travail de recherche et de réflexion, il ne faut pas penser que des idées lumineuses surgiront automatiquement dès qu'on se mettra au travail. Les idées ne viennent pas en claquant des doigts. C'est plutôt le contraire : on claque des doigts après avoir eu une idée !

La recherche qualitative n'a pas inventé l'intuition mais elle s'en est réclamée ouvertement. Du point de vue de l'analyse des données, la notion de synchronicité explique, semble-t-il, le fonctionnement de l'intuition. Certains auteurs pensent même que l'intuition est à la source de toute entreprise théorique d'importance :

> The root source of all significant theorizing is the sensitive insight of the observer himself. As everyone knows, these can come in the morning or at night, suddenly or with slow dawning, while at work or at play (even as we sleep) ; furthermore, they can be derived directly from theory (one's own or someone else's) or occur without theory ; and they can strike the observer while he is watching himself react as well as when he is observing others in action. Also, his

> insights may appear just as fruitfully near the end of a long inquiry as near the outset (Glaser et Strauss, 1967 : 251).

On retrouve trace de la synchronicité dans la plupart des travaux de recherche, où tout à coup apparaît un fait nouveau qui donne un sens aux autres et les explique autrement, qui ouvre la porte à une explication différente et jette un nouvel éclairage sur les informations recueillies antérieurement ou celles qui le seront plus tard. Ce point tournant a une sorte d'effet de domino sur l'ensemble de la recherche et provoque une réinterprétation des données. Par exemple, en commençant la recherche sur l'habitation (Deslauriers et Brassard, 1989), nous avions l'impression que les locataires des HLM étaient moins organisés que les membres des coopératives parce qu'ils vivaient davantage dans l'anonymat; c'est ce que nous avait appris la documentation consultée. Par contre, à un moment donné, nous avons changé de cap: le facteur principal n'était pas l'isolement mais la vie privée. Pas de vie privée, pas d'organisation. Cette prise de conscience nous a amenés à voir d'un autre œil la question de l'organisation de l'habitation, les relations entre les personnes, la définition de la sociabilité, les liens des personnes avec l'extérieur...

La même chose s'est produite dans la recherche sur les nouvelles coopératives (Deslauriers *et al.*, 1982). Nous postulions au départ que sous la poussée des mouvements sociaux était apparue une nouvelle génération de coopératives, qui n'avaient rien à avoir avec le confort conservateur des coopératives d'épargne et de crédit. De fait, nous avons découvert des différences notoires, tant dans les pratiques que dans les secteurs d'intervention. Par contre, si cette dernière version de la coopérative semble isolée, elle ressemble beaucoup aux coopératives pionnières qui ont ouvert la voie. Cette constatation nous a amenés à comparer le contexte d'émergence des premières coopératives à celui des plus récentes qui ont vu le jour au cours des quinze dernières années, à confronter leur composition sociale, leur projet... Dans presque toutes les recherches, on arrive à un point tournant où le vent tourne subitement, ce qui a souvent pour conséquence de faire redémarrer la recherche et de lui donner sa véritable orientation.

La théorie

Le but de l'analyse est d'exprimer la réalité, sous forme de concepts et de théorie. La recherche qualitative évolue d'abord à travers

plusieurs registres de concepts. Selon Denzin (1978a:11), le concept de premier niveau est celui du langage de la vie quotidienne. Ce sont les mots qui traduisent les faits importants dans la vie des personnes interrogées. Bruyn (1966: 37-38) a proposé le terme de concept concret pour définir ce concept relié aux sentiments et à la culture d'un milieu donné. Il désigne un phénomène que les membres d'une même communauté définissent de la même façon, parfois à leur insu, et dont on prend la définition pour acquis. Ce que Strauss (1987: 34) désigne comme les codes *in vivo* s'apparente à cette définition: ce sont des idées colorées qui portent la trace de la vie, des mots qui traduisent les faits importants de la vie des personnes interrogées.

Le concept de second niveau représente la perception plus abstraite du scientifique: le composent les notions utilisées pour donner un sens plus large aux données. Ce serait le code sociologique, comme avance Strauss (1984: 33), qui est employé à cause de son utilité analytique et pour son ampleur, son envergure.

On passe ensuite au concept indicatif (*sensitizing concept*) qui désigne un ensemble de notions plutôt générales, assez précises pour identifier les données et les regrouper, mais assez larges pour désigner plus d'une chose à la fois. Meszaros (1970: 286-287) parle aussi de concept «fusionné», c'est-à-dire un concept qui contient plusieurs sens: la participation, la démocratie de participation, la démocratie directe, la révolution culturelle. L'inexactitude et l'ambiguïté de ce concept font sa force même: il contient habituellement une composante normative qui indique une action à entreprendre et un changement à viser. Le concept indicatif ou fusionné se distingue du concept concret de deux façons: en premier lieu, il est une rationalisation et une conceptualisation, en second lieu, il est moins relié à la culture et à la mentalité que le concept concret.

Le concept indicatif a besoin de raffinement et de précision pour se transformer en concept formel: ce dernier type est élagué, univoque, et permet la comparaison et l'analyse. Il rend possibles des études plus poussées et peut même se transformer en concept opérationnel, c'est-à-dire soumis au contrôle de l'observation et des variables.

Une fois les concepts définis, on peut passer à la théorie qui se définit comme «un ensemble de concepts auxquels s'ajoutent les relations mutuelles qui présumément existent entre ces concepts» (Selltiz, Wrightsman et Cook, 1977: 17). La théorie permet de for-

muler des propositions et de prédire des comportements et des phénomènes sociaux. Par exemple, après avoir défini les classes sociales et la participation politique, on peut vérifier si les membres des différentes classes sociales participent à la politique et à quel degré.

On a souvent reproché le bas niveau théorique de la connaissance produite par la recherche qualitative ; à force de vouloir se rapprocher de la réalité, elle deviendrait incapable de s'en détacher. Les concepts élaborés par la recherche qualitative sont marqués au coin de l'expérience et du sens commun, ils manquent parfois de souffle et d'élégance abstraite comparés aux autres tendances. Plusieurs auteurs ont déploré la résistance persistante de la recherche qualitative à construire des modèles théoriques généraux (Manning,1982 : 8). Bien sûr, à la suite de Hill (1978 : 48), on peut toujours rétorquer que la méthodologie doit être jugée en fonction de sa contribution à résoudre les questions concrètes et non en fonction de son élégance abstraite, mais il faut admettre que les reproches ne sont pas sans fondements.

Si la recherche qualitative n'a pas toujours apporté la plus grande attention à la définition de concepts, elle s'est par contre intéressée au changement social, à la description des processus sociaux, aux problèmes sociaux, au comportement des personnes, à la vie quotidienne et aux conditions de vie. Elle a moins mis l'accent sur la définition précise des variables que sur la transformation de l'ensemble, comme le souhaitait Bertaux (1981 : 41). Elle s'est plutôt intéressée au quotidien et aux replis de la vie toujours recommencée. Si le présent comporte une part d'ordre, l'avenir se situe en partie dans le désordre et dans la mutation ; là où il y a vie, il y a aussi répétition et innovation, structuration et déstructuration. En fin de compte, le travail d'analyse est une recherche de signification, d'ordre et de cohérence. Elle fait ressortir des liens là où semble régner le hasard ; de ce fait, elle acquiert une efficacité redoutable.

> D'où ce trait remarquable : une fois constitués, l'organisation et son ordre sont capables de résister à un grand nombre de désordres. L'ordre et l'organisation, nés avec la coopération du désordre, sont capables de gagner du terrain sur le désordre... L'organisation, et l'ordre nouveau qui lui est lié, bien qu'issus d'interactions minoritaires dans le jeu innombrable des interactions en désordre, disposent d'une force de cohésion, de stabilité, de résistance qui les privilégient dans un univers d'interactions fugitives, répulsives ou destructives (Morin, 1977 : 54).

Le chercheur essaie de prendre une bonne photographie de la réalité mais on sait que les sujets ne restent pas sagement assis pendant la pose, ils bougent et se déplacent (Clifford, 1986: 10). Voilà une des raisons pour lesquelles la recherche qualitative n'a pas toujours produit des travaux d'une grande portée théorique, en dépit de leur intérêt évident et de leur grande portée pratique.

Certains auteurs sont cependant critiques face au genre de théorie que doit produire la science sociale. À force de vouloir dépasser les événements pour atteindre à l'universel, la science sociale en vient à négliger la réalité pour son concept. Elle lâche la proie pour l'ombre. La science met l'accent sur la généralité, sur les tendances centrales, mais le nouveau surgit rarement du centre, il est plutôt à la marge. Il est le bruit qui s'infiltre dans le signal radio et que l'auditeur considère comme un parasite alors qu'il est un autre message.

La théorie peut encadrer la réalité dans les limites étroites des concepts et l'étouffer par le fait même. Les cadres théoriques rigides violentent la réalité plutôt que de la représenter. Toute théorie, quelque ordonnée qu'elle soit, est un pâle résumé de la complexité de la vie, et elle ne doit pas s'y substituer sous peine de l'emprisonner; si elle succombe à cette tentation, c'est le début de la tyrannie, intellectuelle ou autre. Trop ambitieuse, la théorie exercera une sorte de totalitarisme sur la pensée.

> Dans cette perspective, la théorisation est un des éléments de l'attitude représentative, elle a tendance à être impérialiste, monopolisatrice alors que par vocation elle ne fait qu'accentuer un aspect de l'esprit humain, celui qui discrimine, qui élague, qui généralise sur la base du plus petit dénominateur commun. Si on reprend une expression philosophique, la théorie a tendance à hypostasier, c'est-à-dire que ce qui n'est qu'image, ce qui n'est qu'une aide pour la compréhension devient une entité indépassable, une substance qui doit exister en tant que telle (Maffesoli, 1985: 87).

La vie est plus vaste que les idées et elle demeure la grande question. C'est pourquoi, à la suite de quelques auteurs, Maffesoli propose d'utiliser la notion plutôt que le concept. «Il vaut mieux opposer à la rigidité du concept la mollesse de la notion. Celle-ci satisfait à notre désir de connaissance tout en relativisant le fantasme de pouvoir qui sommeille dans tout intellectuel» (Idem: 51).

En corollaire, cette prise de position en faveur de la notion appelle une procédure et le développement d'une sensibilité relativiste que Maffesoli encourage :

> Il s'agit de procéder par approches concentriques, par sédimentations successives, toutes manières qui sont respectueuses des incomplétudes et des lacunes qui, d'une part, sont observables empiriquement et qui, d'autre part, sont structurellement nécessaires à l'existence en tant que telle car, on le sait, la perfection, c'est la mort (Idem : 28).

Enfin, autre prescription de Maffesoli, il faut traiter les idées comme des boîtes à fleurs qui encadrent la réalité ; le plus important n'est pas la boîte mais la fleur. Au lieu de concepts généraux qui tronquent la réalité, il propose de recourir aux «conceptacles» et aux formes qui se moulent selon les contours de la réalité. Ensuite, toujours dans cette ligne que ne rejetteraient pas les naturalistes, Maffesoli propose une sorte de «vacances des concepts» : maintenant que les grands systèmes de pensée ont fait leur temps, pourquoi ne pas se tourner vers les phénomènes de plus petite envergure et, par là, essayer de comprendre le drame de la vie quotidienne comme une pièce qui se joue sans avoir été écrite. Peut-être réaliserons-nous trop tard que nos théories n'étaient que des approximations précaires et métaphoriques.

En quoi les concepts et théories produits par la recherche qualitative s'éloignent-ils du sens commun ? De fait, le chercheur et l'homme de la rue se ressemblent à plus d'un point de vue : tous deux essaient de s'expliquer la réalité de la façon la plus efficace possible en suivant des processus mentaux semblables. L'homme de la rue construit la réalité quotidienne au même titre que l'homme de science construit son objet de recherche. Historiquement, les scientifiques ont tiré profit des observations faites par des amateurs, et à leur insu, les autodidactes développent une méthode de travail qui ressemble à celle des scientifiques (Theil, 1986).

En sciences sociales, on a préconisé une rupture avec le sens commun qui serait chargé d'idéologies, de préjugés, conditionné par les médias et la socialisation, tant et si bien qu'il constituerait un obstacle à la connaissance scientifique. Cet énoncé contient sa part de vérité : toute idée non vérifiée peut faire partie des idées reçues et non discutées qui ont cours dans toute société. Par contre, le chercheur n'échappe pas non plus au sens commun propre à sa

discipline : il a été formé et déformé par les enseignements qu'il a reçus, par ses lectures, par ses pairs... Le sens commun de l'homme de la rue vaut-il mieux que celui de l'homme de science, ou l'inverse ? Face aux problèmes qui les confrontent, ils se retrouvent souvent aussi désarmés l'un que l'autre. Par contre, une grande distance les sépare, créée par la différence de pouvoir : les sciences sociales se pratiquent dans les puissantes institutions que sont l'université, l'État ou l'entreprise, alors que l'autodidacte, l'homme de la rue, ne dispose pas de la même tribune ni des mêmes moyens.

Même s'il procède de la même source que la connaissance scientifique, le sens commun s'en distingue. Habituellement, il n'est pas utilisé en vue de développer la connaissance ou la théorie, mais bien pour solutionner des problèmes concrets. Par contre, la connaissance scientifique vise à dépasser le cadre de l'observation immédiate pour s'appliquer à de nombreuses situations. Toutefois, toute connaissance est teintée de sens commun et d'expérience :

> Le fait que le sens commun se présente comme n'ayant d'autre fondement que la réalité elle-même définit non pas sa naïveté, mais sa ressemblance fondamentale avec tout autre système de signification, la science y incluse (Zuniga, 1986 : 109).

L'avantage de la science sociale repose sur sa méthode, qui l'amène (parfois) à douter et à vérifier l'explication contraire à sa théorie, ce que le sens commun ne peut pas toujours se permettre ; lorsqu'il faut trouver une explication rapide à une question concrète, on s'accomode de la première qui semble plausible. Le sens commun se déploie dans le concret, dans l'action, et ses exigences sont immédiates ; l'homme de la rue n'a pas toujours le loisir du scientifique pour trouver réponse à ses questions.

Il ne faut pas en déduire que la connaissance est impossible à cause de la mouvance de toutes choses, et que les théories ne résistent pas. Bien au contraire, toute société doit développer des idées qui lui permettent d'avoir prise sur sa réalité, son avenir, son fonctionnement. Il existe des théories intéressantes qui permettent de comprendre son temps ; cependant, il n'existe pas de théories éternelles. Comme toute autre explication, une théorie est valable tant que subsistent les conditions qui lui ont donné naissance. Les idées sont vraies pendant un moment mais les temps changent et elles doivent évoluer. Autre temps, autres théories.

Les propositions

La plupart du temps, on parle d'hypothèse pour désigner les liens entre les concepts. «Une hypothèse est une relation de cause à effet sous une forme permettant la vérification empirique» (Caplow, 1970 : 119). Voilà une définition classique de l'hypothèse qui retient la forme causale et qui exige l'action de la variable indépendante sur la variable dépendante. Dans la foulée du courant positiviste, certains auteurs ont prétendu que le trait caractéristique de la science serait la falsifiabilité des théories : il faudrait retenir celles qui peuvent être suffisamment précises, les confronter à la réalité immédiate et ne conserver que celles dont les sciences sociales peuvent démontrer la vérité.

Cette prétention est plus théorique que pratique. En effet, les auteurs n'abandonnent pas leur théorie du seul fait qu'elle soit infirmée, ils la modifieront plutôt, et avec raison (Cook, 1983 : 85-87). D'autre part, il est très difficile de s'imaginer qu'avant d'adopter une nouvelle hypothèse, le chercheur a envisagé toutes les hypothèses rivales ; cette position soulèverait un problème logistique parfois énorme. Les chercheurs essaient de connaître la réalité le plus exactement possible, mais il leur est difficile de prétendre la connaître tout à fait. De plus, le caractère historique du phénomène social rend illusoire toute conclusion permanente. En pratique, il semble que les chercheurs se contentent d'une honnête approximation, d'une explication plausible et pertinente qui rende compte de la réalité observée sans prétendre l'épuiser. Si le raisonnement se tient et explique la réalité observée, c'est suffisant. La logique de l'action n'est pas toujours celle de la recherche pure ; il y a des choix à faire, des décisions à prendre, et la vie qui avance s'accommode mieux de l'erreur que du doute perpétuel.

Cependant, l'hypothèse causale n'est pas la seule avenue possible en recherche. Le terme proposition est peut-être même plus approprié en recherche qualitative. Comme le suggèrent McCall et Simmons (1969b : 229), ce terme désigne *un énoncé qui peut être jugé en terme de vérité ou de fausseté en autant qu'il désigne un phénomène observable.* Comme il s'est avéré très difficile jusqu'ici d'établir des hypothèses en sciences sociales, peut-être serait-il préférable de parler en termes de propositions.

Est-il nécessaire d'avoir des propositions précises au point de départ ? La tradition voudrait que le chercheur établisse des énoncés bien campés avant d'aller sur le terrain. Cependant, il arrive souvent

que les données recueillies ne concordent pas avec les intuitions de départ et qu'il faille modifier les propositions en cours de route. Elles subissent à peu près les mêmes transformations que les concepts. Habituellement, le chercheur qualitatif ne débute pas sa recherche avec des construits théoriques trop définis mais avec des concepts indicatifs. À l'aide de ces balises assez larges, il commence à rassembler des informations et au fur et à mesure que les données s'accumulent, les concepts prennent forme, les processus se solidifient, les propositions apparaissent.

Il faut donc au point de départ des propositions grossières qui constitueront des jalons et des points de repère, mais non des carcans. McCall et Simmons (1969c: 237) proposent cette typologie de propositions plus appropriées à la recherche qualitative :

— les propositions découvertes sur le terrain : les données les suggèrent et le chercheur se réoriente en conséquence ;
— les propositions découvertes après la collecte des données : une fois que le chercheur commence à voir la réponse à une question, une autre surgit ;
— les propositions centrales : ce sont des propositions clés qui apparaissent habituellement longtemps après que le travail sur le terrain est terminé.

D'où viennent les propositions ? Muchielli (1973 : 13) suggère plusieurs façons de les faire surgir : la méthode documentaliste (le chercheur lit), la méthode rond-de-cuir (le chercheur réfléchit), la réunion de groupe avec des personnes qui pourraient avoir des idées (le chercheur discute) ou des personnes d'expérience connaissant le sujet (le chercheur consulte), et les entrevues exploratoires (le chercheur va sur le terrain). Les propositions viennent de sources aussi diverses que les personnes rencontrées, les données, les événements, les lectures, la vie sociale, la tradition disciplinaire, l'expérience professionnelle. L'intuition compte pour beaucoup.

Comment savoir si une proposition est bonne ou non ? À ce sujet, Becker (1970 : 23) émet une opinion intéressante :

> Another problem we can look at is the criteria by which we can distinguish "good" hypotheses from "bad" ones. Most sociologists have an intuitive sense that some hypotheses are better than others in vaguely defined ways, and they certainly act on that intuition in choosing hypotheses to pursue. They believe that some hypotheses will "work" and that others will not, whatever the take that term to mean. Among the criteria of a good hypothesis, that come to mind

> immediately : A good hypothesis is one whose variables are present in the situation under study, or, if it is what is sought, they vary enough so that the influence of the differing values they may take is sufficient to show an effect. A good hypothesis, again, is one that seems to organize a lot of data, one which can attach other subhypotheses that make use of other parts of our data, in this way agglutinating the various hypothesis we entertain to a larger whole. A good hypothesis is one that does not run afoul of any fact we have available to us.

Une bonne proposition explique, donne un sens aux données, et suggère d'autres propositions; une bonne proposition fonctionne. Une fois qu'elle s'applique à une situation donnée, on peut la transformer en théorie et voir si elle peut se généraliser.

Comment ensuite reconnaître une bonne analyse? Quand elle est attrayante et cohérente. Une bonne analyse est efficace et ouvre de nouveaux horizons, à la pratique comme à la théorie; elle a des résonances avec le réel dont elle prétend rendre compte.

> Je crois (...) que dans l'ordre scientifique aussi bien que dans l'ordre moral, un des signes de l'idée vraie est sa fécondité, sa capacité à «rendre», à «travailler» efficacement; que cette aptitude ne se manifeste que par l'expérience, c'est-à-dire par l'épreuve de mise en action, en service (...); et que cette expérience ne peut être réellement vérifiante qu'à la condition d'être une expérience réellement effectuée, réellement pratiquée. Je crois, en un mot, que partout la vérification doit être une «œuvre», et non pas seulement un discours (Lalande, 1956: 805-806).

Validité et fidélité

Définition

Aucune méthode de recherche ne peut échapper aux questions portant sur la façon dont elle conduit à la vérité. La recherche qualitative ne peut donc se soustraire à la démonstration de la validité de ses résultats et de la fidélité de ses techniques. La validité signifie que ***la méthode de recherche utilisée a été capable de répondre à la question posée*** alors que la fidélité désigne ***la capacité de reproduire la recherche en obtenant les mêmes résultats.*** Ces deux concepts ont souvent été mis en opposition par les sciences sociales: chaque fois que les chercheurs ont rencontré des problèmes dans l'étude d'un

phénomène donné, ils s'en sont sortis en développant des instruments de mesure plus fidèles, mais souvent au détriment de la question. Une recherche peut donc être fidèle, c'est-à-dire reproduite avec précision, mais non valide parce que la question a été élaguée au point de perdre de son sens. «The creation of specific, reliable measures diminish the richness of meaning our general concepts have. This problem is inevitable» (Babbie, 1986: 114-115).

La fidélité a posé plus d'un problème en recherche qualitative, parce que ses façons de faire lui permettent d'atteindre une plus grande validité; en mettant l'accent sur la conjonction du travail d'analyse et de la constitution des données, la recherche peut épouser plus facilement les contours de la réalité (Manning, 1982: 14-15; Walker, 1985: 12). Les chercheurs qualitatifs se sont donc préoccupés davantage de la validité de leurs travaux et la fidélité a pris moins d'importance. Non pas qu'ils aient négligé la précision de leurs techniques; la recherche qualitative mesure tout simplement autre chose (Taylor et Bogdan, 1984: 7).

Validité et fidélité en recherche qualitative

La recherche qualitative a pris une direction particulière et a développé des indicateurs pour juger de sa validité et de sa fidélité. Denzin (1978a : 104-107) en propose trois:

— la validité comportementale: le sujet étudié se retrouve-t-il dans le comportement des personnes?
— est-il possible d'en observer la fréquence?
— est-il facilement observable et reconnaissable?

Cette proposition présume que si le sujet répète des actes d'importance, le chercheur sera capable de les identifier; si ces actes se produisent rarement, mais qu'ils ont une grande signification, le sujet les signalera au chercheur. De la sorte, le chercheur n'a pas à se préoccuper de comportements sans conséquence pour le sujet.

Glaser et Strauss (1967: 237 et seq.) ont aussi suggéré quelques points de repères utiles auxquels, selon eux, la recherche qualitative devrait se conformer:

— la théorie déduite rend compte du domaine étudié;
— elle est compréhensible par les personnes qui travaillent dans ce domaine, y compris le grand public;
— elle est suffisamment abstraite pour s'appliquer à plusieurs situations mais pas au point de perdre la sensibilité de la situation et du quotidien;

— elle donne à l'utilisateur de la théorie un contrôle partiel sur sa vie quotidienne.

Lincoln et Guba (1985 : 289-331) adoptent cependant un autre point de vue. Ils prétendent qu'il faut inventer une procédure nouvelle et d'autres mots qui rendent compte de la pratique de la recherche qualitative. Pour avancer, la recherche qualitative doit développer ses propres critères d'évaluation. Ils proposent ces critères auxquels la recherche qualitative devrait répondre :

— la crédibilité : le chercheur démontre les résultats obtenus, et ils sont crédibles aux yeux des personnes ayant participé aux travaux de recherche. La crédibilité est assurée par les activités sur le terrain et l'observation répétée.
— la transférabilité : le chercheur doit spécifier le contexte à partir duquel les hypothèses et les concepts pourraient s'appliquer. La recherche qualitative prétend qu'il est impossible de généraliser à partir d'un échantillon mais qu'il faut plutôt penser en terme de transférabilité d'un contexte à l'autre.
— la fiabilité : on atteint cet objectif en demandant à un autre chercheur de faire une sorte d'expertise de la recherche semblable à ce que fait le comptable pour un bilan. Il n'invente rien, il regarde ce qui est, vérifie, et s'assure que le procédures en usage ont été bien suivies (Schwandt et Halpern, 1988).
— la validation : en corollaire du critère précédent, l'expert passe les données en revue, mais en plus de contrôler si les procédures ont été suivies, il les vérifie et atteste que les résultats obtenus concordent avec les données recueillies.

Généralisation et pouvoir

La science s'est développée en isolant le phénomène à étudier, en le réduisant et en le mesurant ; on a ainsi tenté d'identifier la cause qui entraîne l'effet, de même que la succession des événements qui se déroulent inévitablement, une fois connu leur enchaînement. La connaissance ainsi obtenue voit sa confirmation dans la reproductibilité : la fiabilité des résultats est assurée par la répétition de la même expérience dans plusieurs contextes et plusieurs milieux.

Par analogie, c'est bien ce qui arrive à la recherche qualitative : est-il possible de reproduire *ad infinitum* les résultats d'une recherche portant sur l'observation d'un système vivant ? Par exemple, même si on dit que l'idée de famille revient en force, la famille actuelle est-elle semblable à celle d'il y a vingt ans ? Il est

évident qu'il y a des ressemblances, mais le temps a aussi introduit des différences notables, tant et si bien que l'emploi du même mot cache les différences en accentuant les ressemblances.

Le passage du temps influence aussi la sensibilité. En histoire, les documents anciens sont connus, commentés, dépouillés, certifiés, et pourtant, à partir des mêmes informations, chaque génération d'historiens réinterprète le passé à sa façon. On n'en finit plus de réinterpréter la Grèce classique, l'Antiquité, le Moyen-Âge, non pas tellement à cause de nouvelles données qu'en raison d'une sensibilité plus contemporaine (Reitzel et Lindemann, 1982 : 168). Comme disait Fernand Dumont, «le dialogue avec les morts n'est jamais terminé». Si les opinions évoluent beaucoup sur l'interprétation d'une question située loin dans le temps et qui ne nous touche pas toujours directement, comment pourrait-on faire l'unanimité sur un sujet qui nous touche de près et par rapport auquel on a peu de recul ?

Pour ce qui est de la reproduction de la recherche, les opinions divergent. Dans un cas, à l'instar de Becker (1970d : 83), la réponse est positive : si deux chercheurs utilisent le même cadre théorique et étudient le même problème général, tous deux arriveront sensiblement aux mêmes résultats. La recherche est une reconstruction de la réalité, semblable à la production d'un tableau, mais elle n'est pas arbitraire : deux peintres de talent équivalent qui veulent peindre le même arbre vu d'un même angle, produiront deux tableaux semblables. Par contre, s'ils s'installent à des endroits différents, si l'un est non figuratif et l'autre réaliste, il est évident qu'ils produiront deux images différentes du même arbre.

D'autres auteurs sont d'opinion contraire et répondent franchement : «The only generalization is there is no generalization» (Lincoln et Guba, 1985 : 110). La généralisation des résultats présuppose un contexte stable et une sorte de déterminisme qui ne se retrouvent jamais tout à fait dans la vie sociale, de sorte que la généralisation est difficile. Ce qui ne signifie pas qu'il soit impossible de tirer des leçons applicables à d'autres contextes. Les deux auteurs précités prétendent tout de même qu'il est possible d'élaborer des hypothèses de travail applicables à plusieurs contextes (Idem : 124 et seq.).

Pourquoi toujours chercher à généraliser ? Bien sûr, plus une théorie s'applique à un grand nombre de cas différents, plus elle est efficace ; c'est le critère que la science s'est fixé. Cependant, une telle universalisation est-elle possible ou même souhaitable ? Car la connaissance n'est jamais étrangère au pouvoir, le sien propre ou

celui qu'elle conseille. Cette volonté de généraliser pourrait cacher une volonté de contrôle : savoir pour pouvoir, et plus on en sait sur le plus grand nombre, mieux on peut les contrôler. Les sciences naturelles ont conduit non seulement à comprendre la nature, mais aussi à la dominer. Les sciences sociales n'ont-elle pas pris la même tangente vis-à-vis de la société (Bookchin, 1980)? De ce point de vue, la quête de la généralisation à tout prix traduirait une volonté d'expansion du pouvoir de la science sociale, et du pouvoir tout court. Est-il possible de produire une recherche qui soit à la fois scientifique et non utilisable par le pouvoir? Le débat reste ouvert.

Becker (1970a : 14) parle d'une hiérarchie de crédibilité : dans une société comme la nôtre, le pouvoir compte pour beaucoup dans la reconnaissance des résultats d'une recherche. En sciences sociales, les chercheurs exercent une grande influence dans le fondement de la valeur des travaux de recherche ; l'université est une institution prestigieuse. Cependant, leurs conclusions sont soumises à la discussion publique et ne font pas toujours l'unanimité. Comme la vérité ultime est impossible, la vérité temporaire serait assurée par le débat et le consensus qui s'élaborent en sciences sociales, et principalement au moyen de la publication, de l'attribution de diplômes et de l'allocation des fonds de recherche. Néanmoins, le débat des scientifiques ne diffère pas trop des autres débats, et le consensus est parfois plus social que scientifique. Tout en appuyant certaines orientations, on en élimine d'autres *ipso facto*, et on empêche ainsi qu'une alternative soit vérifiée. Toutefois, là comme en démocratie, si la discussion ouverte n'assure pas automatiquement la vérité et que des erreurs restent possibles, elle demeure ce qu'il y a de mieux.

Le débat concernant la valeur de leurs travaux ne se limite pas aux discussions que les scientifiques peuvent engager entre eux ; en recherche qualitative, il existe une autre sorte de débat plus subtil. Il est de pratique courante pour un chercheur adoptant cette méthode de faire lire une version préliminaire à quelques informateurs clés avant de procéder à la rédaction du rapport final. Durant la période de rédaction, le chercheur écrit avec la personne interrogée ou observée qui le regarde derrière son épaule. Sans nécessairement verser dans l'autocensure, ce qui doit néanmoins se produire parfois, le chercheur engage un débat avec les sujets de la recherche car il sait qu'ils liront probablement son rapport. Il s'ensuit donc que la crédibilité d'une recherche ne tient pas seulement à ce que les scientifiques en pensent mais aussi à ce que le milieu en juge.

Dans ce dilemme, qui établira la vérité des résultats? La vérité n'est jamais exhaustive, et il n'y a pas de preuve suffisante pour convaincre tous les groupes. Le point de vue est donc important dans l'établissement de la véracité d'une recherche, tout comme l'ouverture d'esprit: l'évidence ne peut jamais convaincre le parfait sceptique et le meilleur rapport de recherche n'y parviendra pas. Bref, comme dit Becker (1970e: 113), une bonne recherche déplaira toujours à quelqu'un. De mon point de vue, il est préférable que ce quelqu'un soit un détenteur de pouvoir: lorsqu'il y a concordance entre la science et le pouvoir, il y a lieu de s'inquiéter pour la vérité.

Un exemple d'analyse

Voici une illustration du développement d'une recherche. Dans une étude que nous avons faite sur les groupes populaires de Sherbrooke, nous voulions retracer l'histoire et l'évolution de ces groupes, des années 1960 jusqu'en 1984 (Deslauriers, Chavannes, Denault, Houde, 1985). L'idée nous était venue pendant une recherche précédente; au cours des entrevues, nous avions noté de nombreux renvois à l'histoire des groupes populaires et nous avons voulu en savoir plus long. À partir des données que nous possédions déjà, nous pouvions dresser un guide d'entrevue couvrant trois secteurs:

— l'organisation, les activités et leur popularité parmi les membres, le nombre de membres, les causes d'arrivée, de baisse d'intérêt, de départ, les besoins exprimés;
— le réseau de relations que chaque groupe entretenait avec les autres;
— l'histoire du groupe, son origine, son développement, son point culminant, son maintien ou sa disparition.

Nous sommes d'abord allés rencontrer des personnes bien au fait de la petite histoire pour avoir milité pendant plusieurs années parmi les groupes populaires sherbrookois. Nous leur avons demandé d'identifier les différents groupes qu'ils avaient connus; c'est alors que nous nous sommes rendus compte que certains groupes travaillaient ensemble, d'autres non, et que la configuration avait changé au cours des années. À partir de leurs indications, nous avons dressé un tableau des différents réseaux. Le «réseau» était une sorte de «groupe de groupes» où les groupes furent classés selon leur histoire commune et l'influence qu'ils avaient subie.

Nous nous sommes aperçus très rapidement que tout comme les individus, les groupes étaient influencés par leur époque. Cette constatation nous a amenés à distinguer quatre «générations» de groupes populaires, chacune marquée par les événements socio-politiques particuliers qui les avaient vus naître et dans lesquels elles avaient évolué.

Ce concept de génération s'est avéré lui aussi incomplet: même si des groupes appartenaient à la même génération, ils n'étaient pas identiques. Certains avaient plus d'influence et ils s'opposaient parfois les uns aux autres. La notion de réseau était aussi trop englobante; à l'intérieur de chaque réseau, certains groupes pouvaient servir de point de ralliement et donnaient le ton aux autres. Nous avons donc nommé «groupe-mère» un groupe qui avait démontré un leadership certain sur le développement des autres organisations, soit parce qu'il avait été un pionnier dans un secteur donné, soit parce qu'il avait exercé une sorte d'autorité morale. Les autres groupes du réseau furent appelés des «groupes-membres». À l'intérieur de chaque réseau, comme d'ailleurs entre les différentes générations, nous avons eu recours aux symboles socio-métriques pour décrire les relations prévalant à travers le temps. Bref, chaque génération était constituée de réseaux, chacun ayant un groupe-mère et des groupes-membres; c'est autour de ces notions que nous avons reconstruit la petite histoire des groupes populaires de Sherbrooke.

Les entrevues furent transcrites au fur et à mesure; la transcription nous a permis de noter des détails et des réflexions suscitées par les rencontres. Nous avons codé les entrevues et réalisé une sorte de portrait de chacun des groupes populaires. À partir des informations recueillies en entrevues et de documents divers, nous avons reconstitué grosso modo l'histoire de chaque groupe. Par la suite, nous avons rédigé une synthèse portant sur chacun des réseaux. Enfin, nous avons écrit un texte situant chacune des générations, les événements qui les avaient marquées, les caractéristiques qui leur étaient propres...

De 1970 à 1984, nous avons identifié quatre générations de groupes populaires, chacune caractérisée par deux ou trois réseaux ayant chacun son groupe-mère. Le rapport préliminaire fut envoyé à quelques personnes pour solliciter leur avis; à la suite de leurs commentaires, nous avons corrigé le rapport de recherche dont la version finale fut distribuée aux groupes les plus importants.

Chapitre 6
La rédaction du rapport

La rédaction du rapport constitue le point culminant du processus de recherche. Un rapport jamais complété signifie une recherche qui reste en plan et dont le fantôme hante pendant longtemps l'esprit du chercheur. Le but premier de la recherche est d'élargir le champ des connaissances; il est aussi de partager les résultats avec les pairs et le public. C'est en confrontant son analyse à la critique que le chercheur pourra juger de la pertinence, de l'à-propos et de la force de ses résultats. C'est en publiant le résultat de ses travaux qu'il pourra s'améliorer à partir des commentaires qu'il recevra; c'est aussi une façon de remercier ses hôtes. Le point final est donc d'une très grande importance: en recherche comme au théâtre, il ne faut rater ni son entrée ni sa sortie.

Le temps de l'écriture

Habituellement, on recommande de lire pour connaître les idées des auteurs, leurs propositions. Cette étape est justifiée et nécessaire. La rédaction du rapport coïncide avec une période de lecture; de la même façon que le rat de bibliothèque doit confronter ses idées aux problèmes quotidiens, le chercheur sur le terrain doit aller à la bibliothèque (Arnold, 1982: 58-59).

Il faut aussi lire pour découvrir le style des autres et trouver le sien. Il est utile de voir comment les autres auteurs s'y prennent pour présenter une argumentation convainquante et comment ils la

développent. Il est toujours intéressant de déceler les ruses, de voir ce que l'auteur dit, ce qu'il tait, ce qu'il néglige, cela permet de reconnaître son propre style d'écriture. En décodant la logique des autres, il devient plus facile de reconnaître la sienne propre, d'identifier son style d'analyse, de présentation et de rédaction (Strauss, 1987 : 249).

Il faut chercher, expérimenter, apprivoiser sa façon d'écrire. Il n'y a pas une seule manière qui convienne à tout le monde, on fait pour le mieux avec ce qu'on est et ce qu'on a. Il n'existe aucune recette-miracle, la meilleure façon d'apprendre à écrire est d'écrire, d'écrire et encore écrire. Pour la personne qui veut apprendre à nager, il n'est jamais trop tôt pour se lancer à l'eau ; pour le chercheur qui veut rédiger son rapport de recherche, il n'est jamais trop tôt pour commencer à écrire (Spradley, 1980 : 160).

Tout comme l'analyse et la transcription, l'écriture prend toujours plus de temps que prévu : en calculant le temps qu'on peut raisonnablement allouer à la rédaction, on peut multiplier par deux et ce ne sera encore suffisant (Hammersley et Atkinson, 1983 : 208). Lorsque le chercheur rédige un rapport de recherche, son intérêt a plafonné bien avant que la tâche soit complétée ; ayant obtenu réponse à ses questions, il sait de quoi le sujet retourne, le matériel perd de sa nouveauté et le travail devient moins stimulant. Plus il travaille, plus il a le sentiment de ne pas avancer et de tourner en rond. De plus, il connaît trop bien les faiblesses de ses travaux, et il lui arrivera de déprécier l'ensemble. Le début s'élabore dans l'enthousiasme, mais la fin est parfois si pénible que plus d'un chercheur est tenté d'abandonner.

Une recherche n'atteint pas toujours le haut niveau qu'on lui souhaitait initialement ; cependant, la personne qui creuse une idée consciencieusement et avec une habileté raisonnable acquiert certainement une expertise et des connaissances que ne possèdera jamais le dilettante. Écrire permet de découvrir les connaissances accumulées à son insu durant le processus de recherche. Il ne faut pas négliger l'importance de l'intérêt que son travail soulèvera chez les autres ; nul ne sait quelle illumination peut surgir dans la conscience du lecteur qui prend connaissance d'un document. Le chercheur qui aime son sujet, qui a aimé sa recherche et qui a appris, trouvera dans cet intérêt l'énergie dont il aura besoin pour terminer le rapport.

La rédaction du rapport

Le rapport est une sorte de création, où la logique de base laisse place à l'improvisation, à l'image d'un morceau de jazz. Le chercheur a un thème général au départ, mais il ne sait pas exactement où il aboutira, et c'est ce qui est charmant. Le rapport tient tantôt du thème, tantôt de l'improvisation, et relève autant du théorique que du pratique, puisqu'il est écrit en lien avec le milieu qui le produit et l'influence. Le joueur de jazz commence à jouer en cherchant l'idée musicale qu'il développera; de la même façon, le chercheur analyse ses données en cherchant le filon directeur qui rendra compte de ses données (Van Maanen, 1988: 66).

Comme le musicien suit son inspiration, le chercheur laisse à la synchronicité le temps, l'espace et les conditions pour fonctionner; le point culminant de cette expérience de création et de découverte est atteint souvent lors de l'acte d'écriture. Écrire requiert régularité, discipline et connaissance de ses limites. Quand on affronte la page blanche ou l'écran cathodique, on finit tôt ou tard par écrire quelque chose. Comme dans le sport, la première journée est plus dure que la deuxième, la troisième moins éprouvante que la deuxième. Il y a une phase de réchauffement et de mise en forme, d'où l'utilité d'une planification du temps, d'un horaire d'écriture et d'une grande continuité.

S'il existe un chevauchement entre la constitution des données et leur analyse, il y en a un autre entre l'analyse et la rédaction; l'écriture constitue la trame de fond du rapport de recherche. La rédaction du rapport se prépare de longue date, par la rédaction de notes méthodologiques, théoriques et descriptives. À certains moments, le chercheur se pensera au sommet du monde; à d'autres, il se demandera pourquoi il s'est lancé dans cette aventure. Telles sont les vicissitudes du travail intellectuel.

Concrètement, comment se rédige un rapport de recherche? Une note préliminaire: le plan du rapport ne sera pas à la fin ce qu'il était au début. Le plan commence à s'élaborer tranquillement alors que le chercheur écrit des notes et des bribes d'analyse, au fur et à mesure que la recherche avance. Un plan provisoire s'échafaude, d'où émergera le plan général. Le chercheur ne sait pas exactement ce que sera son rapport de recherche, ce que contiendra tel ou tel chapitre; il connaît seulement le schéma général et les données qui peuvent s'y rattacher. Quelle que soit votre manière d'écrire, il est peut-être préférable de commencer par rédiger des documents de travail,

des brouillons de chapitre, un par un, sans viser la perfection au début. Une recherche faite par induction se rédige aussi par induction, en rédigeant des parties d'abord, en les rassemblant ensuite de façon logique. En cas de doute, il faut écrire, oublier son plan et écrire.

Écrire permet de clarifier ses idées et il ne faut pas hésiter à s'arrêter pour consigner les réflexions qui viennent à l'esprit au cours de la recherche, quel qu'en soit le moment; elles peuvent devenir la pierre angulaire du rapport. L'important est de ne pas perdre l'idée qui surgit; où elle se placera exactement, cette question se règlera plus tard. Il est beaucoup plus simple d'ordonner *a posteriori* du matériel écrit que de le situer *a priori* dans le plan. À mesure que le chercheur avance dans son analyse, des processus nouveaux émergent, d'autres sont abandonnés. Très vite on s'étonne de voir les idées qui viennent et les liens qui se font. Il faut laisser à son cerveau la chance de travailler et les choses se mettent en place. Cela semble contraire à la logique pure, mais il est préférable d'écrire l'introduction à la fin: comme le chercheur ne sait pas encore quelle forme prendra le rapport, penser à l'introduction au début est un peu hasardeux.

L'usage de l'ordinateur simplifie beaucoup la rédaction; il est possible de couper, de corriger, de réviser et de réaménager sans difficultés. Cet outil épargne un temps énorme même si, pour certains, il représente une complication qui retarde la rédaction et leur fait regretter l'époque de la machine à écrire manuelle. Mais quel que soit son outil, il faut se préparer à rédiger plusieurs versions de son rapport. La maison d'édition Wiley & Sons prétend qu'il faut écrire cinq versions d'un texte, puis les questionner, pour fabriquer un beau produit (Werner et Schoepfle, 1987: 299-300):

Première version: est-ce que tout y est? Ajouter ce qui manque, enlever les répétitions, les redondances, le superflu. L'auteur a parfois de la difficulté à s'y résoudre, il est difficile de couper ce qui a demandé de grand efforts.

Deuxième version: est-ce que c'est clair? Est-ce que tout est bien organisé? Éclaircir les points obscurs, enlever encore une fois ce qui est de trop.

Troisième version: est-ce que le style coule bien? Est-ce qu'il y a des ruptures, des passages sans transition qui ne s'expliquent pas? Les phrases courtes sont préférables aux longues, la forme active à la passive.

Quatrième version : y a-t-il trop de mots ? Peut-on dire la même plus succinctement ? Résumer au besoin, mais pas au point où la concision nuirait à la compréhension.

Cinquième version : est-ce que le style est uniforme ? Il est parfois difficile de conserver le même style dans un document assez long ; certaines parties sont rédigées à des moments différents et l'écriture peut s'en ressentir. Le lire tout d'une traite aide parfois à déceler les changements de ton.

Est-ce que tous les chercheurs passent à travers ces cinq versions que recommande le célèbre éditeur ? Fort probablement, malgré que les styles d'écriture diffèrent. Les uns écrivent lentement mais régulièrement, à tous les jours ; une page écrite par eux est une page presque finale. D'autres réfléchissent et mûrissent le plan dans leur tête ; lorsqu'ils s'asseoient pour écrire, tout est presque prêt. D'autres encore écrivent rapidement, pour s'éclaircir les idées, et rédigent leur rapport par touches répétées. Certains écrivent par sédimentations successives, comme la marée, d'autres tout d'un jet, comme un volcan. À chacun sa manière. Quoi qu'il en soit, il est nécessaire de revoir un texte plusieurs fois pour vérifier l'uniformité du style, des idées, de l'organisation, la concision, ou les idées elles-mêmes.

Le chercheur peut évaluer son rapport selon certains critères suggérés par Strauss (1987 : 259). Autant que possible, il doit «vivre» avec son analyse pendant quelque temps. Il doit être satisfait de ce qu'il a écrit, ou changer les points qui lui semblent litigieux, faibles. Il doit penser à la clarté de la présentation : est-ce que c'est clair, sans ambiguïté ? Les résultats de la recherche ont-ils été communiqués dans la bonne forme ? Le chercheur rejoindra-t-il l'audience à laquelle il destine son travail ? Lorsque ces trois questions sont claires, la fin approche. Si cinq versions paraissent exagérées, que dire des recommandations de Boileau : «Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage, polissez-le et repolissez-le, quelques fois ajoutez, souvent effacez...»

On ne peut produire tout le temps au même rythme : il faut accepter avec la même sérénité les petites journées et les grosses. Certains jours, l'acharnement peut devenir contre-productif ; il vaut mieux délaisser momentanément son travail. Il faut aussi se garder du temps pour penser, lire, rencontrer les autres et discuter de ses problèmes. Se changer les idées aide à dégager l'esprit et contribue à une plus grande efficacité. Il faut faire confiance à son inconscient, à son cerveau, à son intuition, à son énergie, et au temps.

Rédaction et validation

Une fois le rapport rédigé dans sa version préliminaire, il est conseillé de soumettre ce texte aux personnes interviewées ou observées, du moins à quelques-unes d'entre elles. Pour le chercheur, il s'agit de valider sa recherche : il peut corriger les erreurs d'interprétation et améliorer son analyse. Cette procédure ne peut être interprétée comme une preuve absolue de la validité des résultats d'une recherche, mais les participants peuvent fournir des renseignements précieux. Par ailleurs, les personnes interviewées ont mis leur temps, leurs idées, et souvent une partie de leur vie à la disposition du chercheur, il est normal qu'elles sachent ce qu'il en a fait dans son travail.

> Je suis toujours ému par les préfaces des monographies publiées sur l'Amérique latine, où l'auteur reconnaissant exprime son remerciement à Don Simpatico, Dona Gracias et aux autres habitants serviables de San Pedro ou de San Miguel (ou tout autre nom de barrio ou de village) sans la collaboration et l'hospitalité desquels son étude n'aurait jamais pu être écrite. Et pourtant combien de fois ces communautés et ces informateurs utiles, dont les vies sont si soigneusement mises à nu par des chercheurs compétents, finissent-ils par prendre connaissance des résultats de la recherche ? Fait-on des efforts pour leur faire parvenir les conclusions scientifiques et les découvertes de la recherche ? Essaie-t-on de traduire notre jargon professionnel en concepts ordinaires que les gens pourraient comprendre d'eux-mêmes et grâce auxquels ils pourraient apprendre quelque chose ? (Stavenhagen, 1973 : 181-182).

Comme l'avance Léon Bernier (1987 : 13), les renseignements sont un don et ils appellent la réciprocité. Dans comprendre, il y a prendre et aussi rendre : le chercheur prend les données, essaie de comprendre, mais il doit aussi rendre, ce que permet la production de son rapport.

Les personnes interviewées se reconnaissent-elles dans le rapport ? Même si le cadre de référence du chercheur est probablement différent du leur, est-ce que la recherche leur suggère une perspective qui les aide à s'expliquer leur propre vie (Schatzman et Strauss, 1973 : 135) ? Si oui, le chercheur y trouvera une confirmation auprès d'un auditoire privilégié. Sinon, si les auteurs de ses données ne s'y

retrouvent pas, il devra faire attention : son analyse est peut-être en train de glisser vers la théorie formelle. Cela ne signifie pas que l'analyse soit fausse : un chercheur peut projeter un portrait peu flatteur mais néanmoins vrai. Idéalement, les deux parties en arrivent aux mêmes conclusions, mais ce n'est pas toujours possible. Dans un cas comme dans l'autre, le chercheur doit être capable de fonder, de justifier et de défendre son analyse : que les personnes interviewées soient d'accord ou pas avec ses conclusions, le chercheur en est responsable.

Qu'en est-il du droit de veto ? Certains chercheurs accordent ce droit en retour du droit d'observation. Dans un exemple devenu classique, et qu'il raconte lui-même, William Foote Whyte (1984 : 195) avait accordé à une compagnie de pétrole le droit de veto sur son rapport en échange de la permission d'y faire de l'observation. L'étude terminée, il envoya le manuscrit à la compagnie qui le félicita mais déclara qu'il n'était pas dans l'intérêt de la compagnie qu'il soit publié ! Le chercheur «jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus». S'il ne doit pas céder trop facilement ce droit de véto, le chercheur ne peut pas non plus tout publier. On y reviendra plus loin.

Il peut être utile de faire lire la version préliminaire par des pairs qui connaissent le sujet et par d'autres qui n'y connaissent rien. Parfois, on devient prisonnier de son propre texte et on ne peut plus sortir de la spirale de son raisonnement. En prenant un peu de distance, on est plus à même d'évaluer le manuscrit (Lofland et Lofland, 1984 : 150). Bien sûr, cette démarche demande du temps, les commentaires tardent parfois à venir et il faut relancer les commentateurs, mais elle est rentable : les autres découvrent des faiblesses de logique, des omissions, des imprécisions qu'on gagne à éclaircir. Certes, en bout de course, les commentaires ne sont pas tous de qualité égale, mais pour un commentaire inutile, il s'en trouvera plusieurs autres dont on pourra tirer profit. Cette consultation est d'un grand avantage car elle permet d'abord d'identifier les points forts et les points faibles de ses travaux ; habituellement, les commentaires convergent de façon surprenante. Ils se regroupent en quelques points principaux, et on retrouve, là aussi, la saturation des catégories !

Cette consultation permet aussi de prendre un peu de recul vis-à-vis du document, de mieux en saisir le plan général, les articulations, les liens et les transitions. En cas d'avis contradictoires, il faut trancher. On peut toujours juger de la pertinence des commentaires et

décider de les incorporer dans son texte ou de les rejeter. Quoi qu'il advienne, on est tenu responsable de ce qui sera publié à son nom.

Le contenu du rapport

Un bon rapport doit fournir au lecteur les renseignements lui permettant de savoir comment la recherche a été conduite, afin qu'il soit en mesure d'évaluer le processus suivi et les résultats obtenus. En recherche qualitative, le rapport de recherche contient les éléments généraux habituels dont, en premier lieu, l'énoncé de la question de recherche. Ce point est capital à plus d'un point de vue : d'abord parce qu'il sera lu en premier par les lecteurs, ensuite parce que l'auteur y démontre sa capacité de débattre et d'évaluer les recherches effectuées antérieurement sur le sujet étudié. La clarté de l'état de la question est un indice de la maîtrise du sujet et de la capacité du chercheur d'organiser son matériel et de s'orienter. En recherche qualitative, la question de recherche évolue en même temps que le projet et s'éclaire souvent à la fin. L'état de la question peut contenir la revue de la documentation ou la traiter séparément. Dans le premier cas, l'énoncé de la question ira de pair avec la présentation des autres auteurs ; dans le second, on peut présenter la question de recherche dans ses éléments les plus généraux avant de passer à la revue de la documentation.

L'état de la question comprend différents éléments, tels qu'un énoncé concis de la question que le projet de recherche essaiera d'éclaircir, le lien entre cette question et les résultats des autres recherches qu'on s'efforcera de vérifier, de compléter ou de réfuter. Il faut s'assurer que le lecteur comprend bien les recherches qui sont présentées et évaluées ; le choix des citations est important. L'orientation générale présentée, on passe à l'objet de recherche : une fois campé le contexte de la recherche, on présente le point de vue qu'on veut éclaircir. Alors que l'énoncé de la question est plutôt général, l'objet de recherche est plus précis.

Viennent ensuite les buts et objectifs de la recherche. Albert Einstein aurait dit : « Notre époque est caractérisée par la perfection des moyens et la confusion des buts » (Hall, 1977 : 152). Le but donne l'orientation générale du projet : il est habituellement abstrait, plutôt large, moins mesurable et orienté vers le long terme. Par contre, l'objectif est plus spécifique, plus concret, plus mesurable, et centré sur le court terme. L'objectif rend le but l'opérationnel. Il faut éviter d'ensevelir les buts et objectifs sous un flot de narration

de sorte que le lecteur ne s'y retrouve plus. Il vaut mieux s'en tenir à ce qui est nécessaire et ne pas annoncer plus qu'on a réalisé.

Il faut éviter de confondre l'objet de recherche (quoi ?) avec le but (pourquoi ?) et la méthodologie (comment ?). Cette dernière partie du rapport contient la description de la méthodologie utilisée, les procédures et techniques employées, les relations établies avec les personnes qui ont participé à la recherche, les dilemmes que le chercheur a dû solutionner. Le lecteur y apprendra l'envers du projet, et chose curieuse, c'est souvent ce qu'il retiendra. La façon dont le chercheur a essayé de répondre à sa question est parfois plus importante que la question elle-même, ou que la réponse (Berg, 1985 : 213).

Il faut s'assurer que les objectifs et la méthodologie concordent, rien ne choque plus que des objectifs grandioses accouplés à une méthodologie timide. La méthodologie contient les étapes suivies, la répartition du travail (qui, quand, où) et le calendrier ; il devient de plus en plus courant de joindre la méthodologie en annexe du rapport de recherche.

Le cœur du rapport est la présentation des résultats (description et présentation). Les différentes parties du rapport vont se catalyser autour des questions que le chercheur se posait au début, ou autour des principales catégories qui ont émergé au cours du projet. Le rapport rassemble les éléments d'analyse dans une suite logique qui donne une impression de continuité (Lofland et Lofland, 1984 : 139).

En recherche qualitative, il est d'usage de laisser parler les personnes interviewées et de citer les extraits les plus significatifs et les plus exemplaires. Ces illustrations servent à donner le point de vue des personnes, dans leurs propres mots autant que possible. Elles peuvent aussi être utilisées pour donner plus de poids aux commentaires théoriques, pour fournir une sorte d'évidence, d'appui. Enfin, ces données descriptives ont pour fonction d'aider le lecteur à comprendre l'activité, le site, et le phénomène étudié.

Les notes sont utiles mais elles ne doivent pas prendre trop de place. Les citations ne servent pas à démontrer l'érudition du chercheur ni à s'effacer devant les grands maîtres ; elles servent à démontrer que le chercheur n'est pas le seul à travailler son sujet. Les références constituent un aspect important de toute rédaction, il est primordial de reconnaître les dettes contractées envers les auteurs qui ont nourri la rédaction. On recourt toujours aux idées des autres et il est important de leur rendre justice. La méthode alphanumé-

rique, dite aussi méthode américaine, est le mode de présentation bibliographique qui est en train de s'imposer. On met entre parenthèses le nom de l'auteur, l'année de la publication et le numéro de la page, au fur et à mesure que les auteurs sont cités dans le texte; dans la bibliographie, on retrouve la liste alphabétique des auteurs utilisés. Cette méthode de présentation bibliographique se retrouve dorénavant dans beaucoup de livres et dans presque toutes les revues parce qu'elle est simple et efficace. Son principal mérite est qu'elle permet de connaître immédiatement l'auteur de la référence ou de l'idée.

Si le rapport est destiné à un commanditaire, ou à des personnes occupées qui n'auront pas trop de temps à consacrer à sa lecture, on le fait commencer par un court résumé. On retrouve ces résumés dans la plupart des bons rapports, dans les conférences de presse où ils sont présentés aux journalistes, et dans un nombre croissant de revues où chaque article est précédé d'un résumé. Bien sûr, dans ce résumé on dévoile ses conclusions en partant, mais certains lecteurs ne liront rien d'autre. Avec cette synthèse, on tente de piquer la curiosité du lecteur pressé en espérant l'entraîner plus loin. Sinon, il retiendra au moins les idées générales et y reviendra peut-être plus tard. La rédaction de ce résumé est donc importante car il déterminera si on sera compris ou non. Le lecteur devrait y retrouver la question que le chercheur se posait et la réponse qu'il a trouvée (Werner et Schoepfle, 1987: 294-295).

La présentation du rapport

La culture scientifique nous a habitués à une écriture sévère qui est de plus en plus remise en question; la sécheresse n'est plus synonyme d'objectivité. Plusieurs pensent maintenant qu'une écriture, intéressante, belle, variée et captivante, n'est pas incompatible avec la science sociale. Au contraire, elle est à la recherche d'un style qui traduirait sa nouvelle orientation, la sensibilité et la praxis des personnes, de la même façon que le roman a été le moyen d'expression du romantisme et des aspirations du siècle passé.

Lincoln et Guba (1985) prétendent que l'âge post-positiviste, ou post-scientifique, a besoin d'un style nouveau. Si on veut apprendre de ses contemporains, il faut plus que jamais produire des rapports concrets, complexes, empathiques (Van Maanen, 1988: XIII). Cette recherche du renouveau est assez évidente dans le courant ethnographique de la recherche. L'ethnographie produit une description

de la culture, ou plus précisément, un texte dont le but est d'évoquer dans l'esprit de son auteur et du lecteur l'émergence d'un monde possible issu de la réalité quotidienne (Tyler, 1986: 125). De ce fait, ce courant critique le discours scientifique clos qui se suffit à lui-même et se justifie par sa propre logique, indépendamment de la réalité définie par les sujets. Pour les tenants de cette tendance, l'ethnographie est le moyen de dépasser le discours scientifique traditionnel, de renouveler le «genre» scientifique en y intégrant des préoccupations éthiques, poétiques, politiques.

Certains anthropologues avancent même que la poésie et la politique sont inséparables. Selon eux, la science se retrouve dans les processus historiques et linguistiques, les genres académiques et littéraires s'influencent réciproquement et la description culturelle est proprement éthique et expérimentale (Clifford, 1986: 2). La poésie fait aussi partie de la science: au-delà de la manière de présenter les faits, l'analyse et la compréhension peuvent aussi s'en inspirer. «Poetry is not limited to romantic or modernist subjectivism: it can be historical, precise, objective, and of course, it is just as conventional and institutionally determined as "prose"» (Clifford, 1986: 26).

Un bon rapport de recherche se situe entre la conceptualisation éthérée et la description pure et simple. D'une part, la trop grande importance accordée au développement conceptuel fera perdre au matériel la couleur que lui confère l'observation de la riche et chatoyante réalité. Par ailleurs, l'excès dans la description fait que le lecteur oubliera le lien entre les données et leur explication. Lofland (1971: 128-129) à l'instar de Schatzman et Strauss (1973: 110) parle de «description» analytique comme étant la marque d'un bon rapport où voisinent les extraits d'entrevue, les observations et les données théoriques. Le rapport doit être assez empirique pour être crédible et assez analytique pour être intéressant. Trop de l'un ou de l'autre peut tuer l'intérêt (Van Maanen, 1988: 29). À cause du matériel vivant qu'il utilise, un rapport de recherche qualitative est ordinairement intéressant à lire.

Le rapport de recherche qualitative se situe à la frontière de la science et de la littérature; il n'y a pas qu'une seule bonne façon de présenter l'analyse de ses données. Van Maanen (1988) distingue trois modes majeurs (réaliste, confession, impressionniste) et quatre mineurs (critique, formel, co-auteurs chercheur/informateur, polyphonique) (Voir aussi Hammersley et Atkinson, 1983: 215-227; Lofland, 1974: 102). Et la liste n'est pas close: tout le monde peut ajouter son propre mode. Cependant, il y a quelques règles géné-

rales dont on peut s'inspirer. John et Lyn H. Lofland (1984) recommandent que les chercheurs essaient de dépasser ce que tout le monde sait, et de mettre en lumière ce qui fait la nouveauté de la situation ; ce qui semble évident ne l'est pas toujours. Ils conseillent d'éviter la tentation des néologismes que personne ne comprendra. Non pas qu'il ne faille pas créer un nouveau vocabulaire, la transformation de la réalité passe par l'apparition de nouveaux mots, mais la clarté d'un texte doit demeurer une préoccupation :

> Évitez les opérations bizantines qui consistent à associer et à dissocier les concepts, évitez le maniérisme du verbiage. Astreignez-vous, astreignez les autres à la simplicité de l'énoncé limpide. Ne recourez aux termes compliqués que si vous croyez fermement, par leur emploi, élargir le registre de votre sensibilité, la précision de vos références, la profondeur de votre raisonnement. Évitez de chercher dans l'obscurité un moyen de couper court aux jugements sur la société et de couper court au jugement de vos lecteurs (Mills, 1967 : 227).

Le style employé doit être clair et à la portée de tous ceux et celles qui s'intéressent au sujet. Il faut écrire en se disant que le lecteur ne connaît absolument rien du sujet et que ses seules connaissances en ce domaine dépendront de la lecture du rapport. Une idée brillante, mal développée et présentée de façon obscure, aura moins d'effet qu'une idée simple mais amenée agréablement. Plus le lecteur aura de la difficulté à déchiffrer les phrases, mêmes très élégantes, moins il aura de temps pour comprendre les idées. Il en est des idées comme de la cuisine : la présentation est importante. Il ne faut jamais surestimer la connaissance technique des lecteurs. Pour certains, bien sûr, le rapport sera limpide, mais pour d'autres il sera ardu. Il faut écrire en pensant au lecteur intelligent qui possède quelques bonnes connaissances générales, non pas au spécialiste pointu (Werner et Schoepfle, 1987 : 295). Comme Spradley (1980 : 168-169) le rappelle, la recherche est importante pour tout le monde et le chercheur doit songer à écrire pour un autre auditoire que le milieu académique.

La lecture du rapport de recherche doit être captivante. Ce n'est pas parce que la démarche scientifique désire atteindre la vérité qu'elle doit être assommante lorsqu'elle est présentée. Au contraire ! Une recherche est une sorte de voyage visant à faire reculer les

frontières de l'inconnu, et comme tout récit de voyage, le rapport de recherche doit être intéressant. Peu importe ce qu'on a découvert au bout du voyage, le trajet a valu la peine. C'est précisément cela que le chercheur doit faire partager au lecteur. Si le chercheur prend vraiment son sujet à cœur, son intérêt sera évident dans le rapport et il touchera le lecteur. Le chercheur qui n'aime pas son sujet ne peut espérer le faire aimer.

L'éthique de la publication

Dans le contexte social, il est impossible à quiconque de rester vraiment neutre, tout le monde prend position. Cet engagement soulève une question d'éthique en recherche. L'intellectuel prend parti comme les autres, à partir d'un point de vue d'éthique et de valeurs. Comme ses concitoyens, il sera sensible aux déceptions et aux espoirs de sa société. Il peut voir juste ou se tromper complètement. Sa seule science ne suffit pas à donner une orientation à son action ni à son jugement.

L'intellectuel est non seulement condamné à choisir, mais une partie de sa fonction consiste aussi à suggérer des avenues possibles à la société. Dans l'accomplissement de cette tâche, il lui arrivera souvent de décrire le présent possible plutôt que l'avenir, mais il se prononcera de quelque façon. C'est ici qu'intervient le pouvoir auquel l'intellectuel n'est pas insensible et avec lequel il entretient des relations ambiguës : le Prince s'attend à ce que l'intellectuel le conforte dans son rôle, à ce qu'il le conseille, mais certainement pas à ce qu'il le conteste ni à ce qu'il nie son existence. Le pouvoir aime voir, prévoir et savoir. L'immédiat le préoccupe, mais il a besoin des connaissances qui vont au-delà des contingences du quotidien et lui donnent une vue à plus long terme et assurent sa domination. De son côté, l'intellectuel se laisse souvent charmer par le parfum de la puissance et par le plaisir de voir ses idées mises en application. Plusieurs se brûlent les ailes dans l'aventure, en dépit de leur bonne volonté, mais d'autres en tirent profit, ce qui perpétue l'attrait de l'aventure. Dans le cours de la recherche, le chercheur doit prendre position non seulement vis-à-vis des personnes qu'il rencontrera, mais aussi vis-à-vis du contexte social qui lui confère un pouvoir.

Une autre question est souvent soulevée par la publication du rapport : doit-on publier un rapport défavorable aux personnes, même au nom de la science ? Ces personnes exigent l'anonymat

avant d'accepter de participer à une recherche, la confidentialité des opinions émises ne doit pas subir d'entorse. Si la divulgation des résultats menace qui que ce soit, d'une façon ou d'une autre, il est préférable de ne pas les divulguer. Il faut mesurer l'effet de la recherche sur les mouvements sociaux : la critique peut être encourageante tout comme elle peut être assassine. Toute démarche contraire aux intérêts des personnes observées, et partant, à la communauté scientifique elle-même, devrait être abandonnée.

Une autre question pose un sérieux problème d'éthique : le rapport au-dessous de la réalité. Il arrive que le chercheur soit tellement exigeant qu'il sous-interprète les données ; il se méfie de l'action et se réfugie dans une définition de la situation qui plane à une telle hauteur que tout devient uniforme. Il en demande tellement que tout ce qui ne s'approche pas de l'idéal est écarté. Ce chercheur définit la réalité d'une façon détachée, comme Zeus qui regarde du haut de l'Olympe les vains efforts des mortels qui s'agitent. Mills (1967 : 28) a caricaturé cette tendance qu'il appelle la Suprême-Théorie. Cette forme de science sociale abstraite et générale découpe la réalité de façon logique mais arbitraire, sans donner l'origine de ses concepts, sans dire comment ils se sont imposés à la conscience, sans prendre en considération les conflits sociaux et les situations qui font naître les idées.

Une autre version de la même position consiste à proposer que les sciences sociales n'aient pas à se prononcer mais seulement à éclairer le débat :

> À notre sens, il importe que les sciences sociales centrent et limitent leur effort à produire des connaissances factuelles (et non cherchent à produire des connaissances normatives). Des connaissances factuelles qui, toutefois, ne se penseraient pas comme des vérités positives visant à dégager progressivement les lois structurelles de la réalité sociale, mais comme des éclairages sur des formes momentanées d'agencement des rapports sociaux et du sens que celles-ci prennent au plan pratique (Soulet, 1989 : 217).

Mais comment se limiter à la description des faits ? Les découper, n'est-ce pas déjà choisir ? Cette position ressemble au bilan que le conservateur sénateur Moynihan dressait de la guerre à la pauvreté aux États-Unis et du rôle que les sciences sociales y avaient joué : «Le rôle des sciences sociales ne consiste pas à formuler la politique

sociale mais à mesurer ses résultats» (Moynihan, 1969 : 193). Il ne faut pas se préoccuper des fins mais seulement des faits et des moyens, et encore là, de façon passagère. Le chercheur qui publie prend part au débat malgré lui ; sans tomber dans le manichéisme, ses idées trahiront une conception de la société, des partis pris, des présuppositions. Ce vide d'éthique pose une question d'éthique.

Conclusion

Les habiletés mentales requises par la recherche ne sont pas rares : de tout temps, on a observé des fait réguliers ou des faits exceptionnels et on a cherché à les expliquer. Einstein prétendait même que la science n'était que le raffinement du sens commun. Les chercheurs ne sont pas dotés de caractéristiques exceptionnelles qui les distinguent du commun des mortels. Rien n'est mieux partagé que le jugement, prétendaient les penseurs de la démocratie moderne ; on peut tout aussi bien affirmer que rien n'est plus répandu que le goût d'explorer et de comprendre. Cela dit, il semble quand même que les personnes intéressées par la recherche qualitative démontrent certaines dispositions communes.

Le chercheur est attiré par les aspects bizarres de la vie et présente un côté franc-tireur. Il lui faut être capable de supporter le doute et l'incertitude souvent inhérents à la méthodologie qualitative (Shaffir, Stebbins et Turowetz,1980 : 7). En recherche, c'est la vie elle-même qui est le guide. Le chercheur doit faire confiance à la réalité et à sa propre capacité d'en tirer quelque chose. Dans la recherche qualitative, l'empathie est importante et permet d'accéder à de nouvelles connaissances (Reinharz, 1984 : 241). De plus, comme la méthodologie est souple et se prête à de multiples variations, la recherche qualitative est un métier que chacun façonne au gré de sa personnalité, de ses intérêts, de ses préférences, et de ses capacités (Taylor et Bogdan, 1984 : 8).

Lofland prétend que les professeurs d'université sont devenus à la longue inaptes à ce genre de recherche. Leur personnalité s'est adaptée aux besoins de cette grande organisation qu'est devenue l'université. Ils sont absorbés d'abord dans le fonctionnement de l'université : cours à donner, comités, rencontres de toutes sortes... Ils ont ainsi développé une sorte d'incapacité d'approcher l'homme de la rue et de lui parler dans son langage. Prisonniers de leur jargon, ils vivent dans un monde de symboles, plus familiers avec les corridors qu'avec la rue (Lofland, 1976 : 16-17). De plus, toujours selon Lofland, la rue leur fait peur et l'abstraction leur paraîtrait plus confortable.

Quelque fondement que puisse avoir cette image, il n'en demeure pas moins, comme le prétend Gareth Morgan (1983 : 405), que le chercheur établit une conversation avec le monde lorsqu'il démarre une recherche ; même si la méthodologie est parfois dépersonnalisée, en recherche autant que dans une conversation, c'est avec soi-même qu'on a rendez-vous. La recherche, comme toute autre activité, est non seulement une façon de connaître le monde mais aussi de se connaître soi-même.

En découvrant la recherche qualitative, ma vision, ma conception et ma pratique de recherche ont été transformées. La connaissance de ce courant m'a ouvert des horizons passionnants et mon cheminement intellectuel a pris une nouvelle direction. J'y ai trouvé un intérêt renouvelé pour la façon dont mes contemporains s'expliquent la réalité, et par ricochet, pour la mienne. Quiconque est intéressé par le drame de la vie et par l'évolution de la société trouvera dans la tradition de la recherche qualitative un arsenal de concepts et de techniques qui l'aideront à cerner la fuyante vérité. Je souhaite aux lecteurs et lectrices de ce volume d'y avoir trouvé une manière de chercher qui les captive autant qu'elle me passionne.

Bibliographie

ADLER, P. A., ADLER, P. (1987). *Membership Roles in Field Research,* Newbury Park, Calif. : Sage, «Qualitative Research Methods Series», n° 6.

ARNOLD, D. O. (1982). «Field Methods», R. B. Smith et P. K. Manning (éd.), *A Handbook of Social Sciences Methods*, vol. 2, «Qualitative Methods», Cambridge, Mass. : Ballinger, 49-78.

BABBIE, E. (1986). *The Practice of Social Research*, 4e édition, Belmont, Calif. : Wadsworth.

BARDIN, L. (1977). *L'analyse de contenu*, Paris: Presses universitaires de France.

BEATTIE, M. (1987). «La recherche féministe: recherche novatrice», J.-P. Deslauriers (éd.), *Les méthodes de la recherche qualitative*, Sillery: Les Presses de l'Université du Québec,133-143.

BEAUD, J.-P. (1984). «Les techniques d'échantillonnage», Benoît Gauthier (sous la direction de), *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, Sillery: Les Presses de l'Université du Québec,175-201.

BECKER, H. (1970a). «On Methodology», H. Becker (éd.), *Sociological Work: Method and Substance,* New Brunswick, N. J.: Transaction Books, 3-25.

BECKER, H. [avec un chapitre de Pamela Richards] (1986). *Writing for Social Scientists: How to Start and Finish your Thesis, Book, or Article*, Chicago: The University of Chicago Press.

BECKER, H. (1970b). «Fieldwork Evidence», H. Becker (éd.), *Sociological Work: Method and Substance*, New Brunswick, N. J.: Transaction Books, 39-62.

BECKER, H. (1970c). «The Life History and the Scientific Mosaic», H. Becker (éd.), *Sociological Work: Method and Substance*, New Brunswick: Transaction Books, 63-74.

BECKER, H. (1970d). «Social Observation and Social Case Studies», H. Becker (éd.), *Sociological Work: Method and Substance*, New Brunswick: Transaction Books, 75-86.

BECKER, H. (1970e). «Problems in the Publication of Field Studies», H. Becker (éd.), *Sociological Work: Method and Substance*, New Brunswick: Transaction Books, 105-122.

BÉLANGER, J. (1988). «Critique de livres: *Les méthodes de recherche qualitative* de Jean-Pierre Deslauriers», *Science et comportement*, vol.18, nos 1 et 2 (printemps-été), 98-103.

BENNY, M., HUGUES, E. C. (1978). «Of Sociology and the Interview», N. K. Denzin (éd.), *Sociological Methods: A Sourcebook*, New York: McGraw-Hill,175-181.

BENSON, J. K. (1983). «A Dialectical Method for the Study of Organizations», G. Morgan (éd.), *Beyond Method: Strategies for Social Research*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 331-346.

BERG, D. N. (1985). «Anxiety in Research Relationships», D. N. Berg et K. K. Smith (éd.), *Exploring Clinical Methods For Social Research*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 213-229.

BERGER R. M., PATCHNER, M. A. (1988). *Planning for Research: A Guide for the Helping Professions*, Newbury Park, Calif. : Sage.

BERNIER, L. (1987). «Les conditions de la preuve dans une démarche qualitative à base de récits de vie», J.-M. Van der Maren (éd.), *L'interprétation des données dans la recherche qualitative*, Montréal: Faculté des sciences de l'éducation, coll. «Actes de colloque», 7-21.

BERTAUX, D. (1981). «From the Life-History Approach to the Transformation of Sociological Practice», D. Bertaux (éd.), *Biography and Society*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 29-45.

BLUMER, H. (1978). «Methodological Principles of Empirical Science», N. K. Denzin (éd.), *Sociological Methods: A Sourcebook*, New York: McGraw-Hill, 29-44.

BOGDAN, R., BILKEN, S. K. (1982). *Qualitative Research for Education: An Introduction to Theory and Methods*, Boston: Allyn and Bacon.

BOGDAN, R., TAYLOR, S. J. (1975). *Introduction to Qualitative Research Methods: A Phenomenological Approach to the Social Sciences*, New York: Wiley.

BOOKCHIN, M. (1980). *Toward an Ecological Society*, Montréal: Black Rose Books.

BOUCHER, P.-A. [en collaboration avec Jean-Louis Martel] (1982). *Tricofil tel que vécu*, Montréal: Éditions CIRIEC/Les Presses H.E.C.

BROADFOOT, B. (1973). *Ten Lost Years: 1929-1939 Memories of Canadians Who Survived the Depression*, Toronto: Doubleday.

BRONFENBRENNER, U. (1979). *The Ecology of Human Development: Experiments by Nature and Design*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

BRUYN, S. T. (1966). *The Human Perspective in Sociology: The Methodology of Participant Observation*, Englewood Cliffs, N. J.: Prentice-Hall.

CAPLOW, T. (1970). *L'enquête sociologique*, Paris: Armand Collin.

CHALIFOUX, J.-J. (1984). «Les histoires de vie», B. Gauthier (éd.), *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, Sillery: Les Presses de l'Université du Québec, 277-291.

CHARMAZ, K. (1983). «The Grounded Theory Method: An Explication and Interpretation», R. M. Emerson (éd.), *Contemporary Field Research*, Boston: Little Brown, 109-126.

CLIFFORD, J. (1986). «Introduction: Partial Truths», in J. Clifford et G.E. Marcus (éd.), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley: University of California Press, 1-26.

CLINARD, M. B. (1970). «The Sociologist's Quest for Respectability», W. J. Filstead (éd.), *Qualitative Methodology: Firsthand Involvement with the Social World*, Chicago, Markham, 63-77.

COLLINS, R. (1985). *Three Sociological Traditions*, New York: Oxford University Press.

COOK, T. D. (1983). «Quasi-Experimentation: Its Ontology, Epistemology, and Methodology», G. Morgan (éd.), *Beyond Method Strategies for Social Research*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 74-94.

CÔTÉ, C. (1988). *Séminaire méthodologique*, Conférence prononcée devant les membres du Groupe de recherche et d'intervention régionales, à l'Université du Québec à Chicoutimi, le 15 décembre.

DABBS, J. M. (1982). «Making Things Visible», J. Van Maanen, J. M. Dabbs et R. R. Faulkner (éd.), *Varieties of Qualitative Research*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 31-65.

DAGENAIS, H. (1986) (éd.). *Approches et méthodes de la recherche féministe*, Actes du colloque organisé par le Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, Université Laval, 1, 2 et 3 mai.

DENZIN, N. K. (1978a). *The Research Act: A Theoretical Introduction to Sociological Methods*, New York: McGraw-Hill.

DENZIN, N. K. (1978b). *Sociological Methods: A Sourcebook*, New York: McGraw-Hill.

DESHARNAIS, M. (1983). *Guyenne: 20 ans de colonisation sous le régime coopératif; et après...* Montréal, Éditions Saint-Martin.

DESLAURIERS, J.-P. (1989). «Éloge du sens commun», Société de recherche en éducation en Abitibi-Témiscamingue, *La pratique de la recherche qualitative un plaisir ?*, Rouyn : Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, 14-27.

DESLAURIERS, J.-P., BRASSARD, M.-J. (1989). *Pouvoir habiter*, Chicoutimi : Groupe de recherche et d'intervention régionales, coll. «Développement régional», Université du Québec à Chicoutimi, 184 pages.

DESLAURIERS, J.-P. (1987a). «Introduction», in J.-P. Deslauriers, *Les méthodes de la recherche qualitative*, Sillery : Les Presses de l'Université du Québec, 1-8.

DESLAURIERS, J.-P. (1987b). «L'analyse en recherche qualitative », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 5, n° 2, automne,145-153.

DESLAURIERS, J.-P., CHAVANNES, P., DENAULT, J.-F., HOUDE, M. (1985). *Les générations de groupes populaires de Sherbrooke [1970-1984]*, Sherbrooke : Faculté des arts, Université de Sherbrooke, coll. «Recherche sociale», n° 6, 155 pages.

DESLAURIERS, J.-P. (1985). «Changement social et méthodes qualitatives», in H. Bherer, J.-P. Deslauriers, Y. Pépin et P. Villeneuve, *Le renouveau méthodologique en sciences humaines : recherche et méthodes qualitatives*, Chicoutimi : Groupe de recherche et d'intervention régionales, Université du Québec à Chicoutimi, coll. «Renouveau méthodologique», 5-19.

DESLAURIERS, J.-P. (1982). *Guide de recherche qualitative*, Département de géographie, coll. «Bulletin de recherche», n° 62, Université de Sherbrooke, 32 pages.

DESLAURIERS, J.-P., POULIOT H. (1982). *Les groupes populaires à Sherbrooke : pratique, financement et structure*, Sherbrooke : Faculté des arts, Université de Sherbrooke, coll. «Recherche sociale», n° 1, 91 pages.

DESLAURIERS, J.-P., MERCIER, C., POULIOT, H., TESSIER, S. (1982). «Nouvelles coopératives et changement social», *Archives de sciences sociales de la coopération et du développement*, juillet-décembre, n° 62, 73-108.

DESROCHE, H. (1971). *Apprentissage en sciences sociales et éducation permanente*, Paris : Éditions Ouvrières.

DOUGLAS, J. D., RASMUSSEN, P. K. (1977). *The Nude Beach*, Newbury Park, Calif. : Sage.

DOUGLAS, J. D. (1976). *Investigative Social Research*, Beverly Hills, Calif. : Sage.

FERRAROTTI, F. (1983). *Histoire et histoire de vies : la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris : Méridien.

FERRAROTTI, F. (1981). «On the Autonomy of the Biographical Method», D. Bertaux (éd.), *Biography and Society : The Life History Approach in the Social Sciences*, Beverly Hills, Calif. : Sage, 19-29.

FORTIN, A. (1987). «Au sujet du savoir», in J.-P. Deslauriers et C. Gagnon, *Entre la science et l'action choix éthiques et méthodologiques*, Chicoutimi : Groupe de recherche et d'intervention régionales, Université du Québec à Chicoutimi, 47-75.

FORTIN, A. (1982). «Au sujet de la méthode», J.-P. Dupuis, A. Fortin, G. Gagnon, R. Laplante, M. Rioux, *Les pratiques émancipatoires en milieu populaire*, Québec : Institut de recherche sur la culture, coll. «Documents préliminaires», n° 2, 79-123.

GEORGES, A. R., JONES, M. O. (1980). *People Studying People : The Human Element in Fieldwork*, Berkeley : University of California Press.

GINGRAS. Y. (1987). «Le défi de l'université moderne : l'équilibre entre l'enseignement et la recherche», *Possibles*, vol.11, n° 4, automne, 151-165.

GLASER, B.G. (1978). *Theoretical Sensitivity*, Mill Valley, Calif. : Sociology Press.

GLASER, B.G., STRAUSS, A. (1967). *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, Chicago : Aldine.

GLAZER, M. (1972). *The Research Adventure : Promise and Problems of Fieldwork*, New York : Random House.

GOLDENBERG S. (1987). *Thinking Sociologically*, Belmont, Calif., Wadsworth.

GRANGER, G. G. (1982). «Modèles qualitatifs, modèles quantitatifs dans la connaissance scientifique», *Sociologie et sociétés*, vol. XIV, n° 1, 7-15.

GRAWITZ, M. (1988). *Dictionnaire des sciences sociales*, Paris : Dalloz.

GRELL, P. (1986). «Les récits de vie : une méthodologie pour dépasser les réalités partielles», D. Desmarais et P. Grell, (éd.), *Les récits de vie : théorie, méthode et trajectoire*, Montréal : Éditions Saint-Martin, 151-176.

HALL, M. (1977). *Developing Skills in Proposals Writing*, 2e édition, Portland, Oregon : Continuing Education Publications, University of Oregon.

HALL, P. M. (1987). «Presidential Address : Interactionism and the Study of Social Organization», *The Sociological Quarterly*, vol. 28, n° 1, 1-22.

HAMMERSLEY, M., ATKINSON, P. (1983). *Ethnography : Principles in Practice*, London : Tavistock.

HILL, R. J. (1978). «On the Relevance of Methodology», in N. K. Denzin, (éd.), *Sociological Methods : A Sourcebook*, New York : McGraw-Hill, 44-53.

HOWARD, K., SHARP, J. A. (1983). *The Management of a Student Research Project*, Aldershot, England : Gower.

HUMPHREYS, L. (1970). *Tearoom Trade*, Chicago : Aldine.

JACKSON, B. (1987). *Fieldwork*, Urbana, Ill.: University of Illinois Press.

JEAN, B. (1978). «L'histoire orale, phénomène social et institutionnalisation d'un savoir», N. Gagnon et J. Hamelin, (éd.), *L'histoire orale*, Saint-Hyacinthe, Québ.: Edisem, 9-38.

JICK T.D. (1983). «Mixing Qualitative and Quantitative Methods: Triangulation in Action», in J. Van Maanen, *Qualitative Methodology*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 135-149.

JUNG, C. G. (1988). *Synchronicité et Paracelsica*, Paris: Albin Michel.

JUNG, C. G. (1973). *Ma vie, souvenirs, rêves et pensées*, Paris: Gallimard.

JUNKER, B. H. (1960). *Field Work: An Introduction to the Social Sciences*, Chicago: The University of Chicago Press.

KAHN, R. L., CANNELL, C. F. (1957). *The Dynamics of Interviewing: Theory, Technique and Cases*, 11e édition, New York: Wiley

KAPLAN, A. (1964). *The Conduct of Inquiry*, San Francisco: Chandler Publishing.

KAUFMAN, D. R., (1987). «Feminist Methodology: A Dialectical Relationship to Feminist Sociology», communication présentée à la conférence «Qualitative Research Conference», Université McMaster, Hamilton, 18-20 mai, 20 pages.

KÉROUAC, J. (1966). *Satori in Paris*, New York: Grove Press.

LABRIE, V. (1982). *Précis de transcription de documents d'archives orales*, Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Instruments de travail», n° 4.

LALANDE, A. (1956). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, 805-806.

LALIBERTÉ, J. (1983). *Agronome-colon en Abitibi*, Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Littérature quotidienne».

L'ÉCUYER, R. (1987). «L'analyse de contenu: notion et étapes», in J.-P. Deslauriers (sous la direction de), *Les méthodes de recherche qualitative*, Sillery: Les Presses de l'Université du Québec, 49-66.

LEFEBVRE, H. (1971). *Logique formelle et logique dialectique*, Paris: Anthropos.

LEMIEUX, V. (1977). *Le patronage politique: une étude comparative*, Québec: Les Presses de l'Université Laval.

LEMIEUX, V, HUDON, R., [avec la collaboration de Nicole Aubé] (1977). *Patronage et politique au Québec —1944-1972*, Sillery: Boréal Express.

LINCOLN, Y. S., GUBA, E. G. (1985). *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, Calif.: Sage.

LOCKE, F. F., SPIRDUSO, W. W., SILVERMAN, S. J. (1987). *Proposals That Work: A Guide for Planning Dissertations and Grant Proposals*, Beverly Hills, Calif.: Sage.

LOFLAND, J., LOFLAND, L. H. (1984). *Analyzing Social Settings: A Guide to Qualitative Observation and Analysis*, (2e édition), Belmont, California: Wadsworth.

LOFLAND, J. (1976). *Doing Social Life: The Qualitative Study of Human Interaction in Natural Settings*, New York: Wiley.

LOFLAND, J. (1974). «Styles of Reporting Qualitative Field Research», *American Sociologist*, n° 9 (août), 101-111.

LOFLAND, J. (1971). *Analyzing Social Settings: A Guide to Qualitative Observation and Analysis*, Belmont, California: Wadsworth.

MACE, G. (1988). *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*, Québec: Les Presses de l'Université Laval.

MAFFESOLI, M. (1985). *La connaissance ordinaire: précis de sociologie compréhensive*, Paris: Méridiens.

MANNING, P. K. (1982). «Qualitative Methods», R. B. Smith et P. K. Manning (éd.), *A Handbook of Social Science Methods*, vol. 2, «Qualitative Methods», Cambridge, Mass.: Ballinger, 1-29.

McCALL, G. J., SIMMONS, J. L. (1969a). «Preface», *Issues in Participant Observation: A Text and Reader*, Reading, Mass.: Addison-Wesley, I-II.

McCALL, G.J. (1969b). «Data Quality Control in Participant Observation», G. J. McCall, J. L. Simmons (éd.), *Issues in Participant Observation: A Text and Reader*, Reading, Mass : Addison-Wesley, 128-141.

McCALL, G. J., SIMMONS J. L. (1969c). «The Evaluation of Hypotheses», *Issues in Participant Observation: A Text and Reader*, Reading, Mass.: Addison-Wesley, 229-230.

McCALL, G. J. (1969d). «The Problem of Indicators in Participant Observation Research», G. J. McCall, J. L. Simmons (éd.), *Issues in Participant Observation: A Text and Reader*, Reading, Mass.: Addison-Wesley, 230-239.

MESZAROS, I. (1970). *Marx's Theory of Alienation*, Londres, Merlin Press.

MICHAUD, J.-P. (1981). *Kamouraska de mémoire... Souvenirs de la vie d'un village québécois*, Montréal, Boréal.

MILLER, S. M. (1969). «The Participant Observer and Over-Rapport», in G. J. McCall and J.L. Simmons, *Issues in Participant Observation: A Text and Reader*, Reading, Mass.: Addison-Wesley, 87-89.

MILES, M.B., HUBERMAN, A.M. (1984). *Qualitative Data Analysis: A Sourcebook of New Methods*, Beverly Hills, Calif.: Sage.

MILLS, C. W.(1967). *L'imagination sociologique*, Paris: Maspéro.

MORGAN, G. (1983). «In Research, as in Conversation, We Meet Ourselves», G. Morgan (éd.), *Beyond Method: Strategies for Social Research*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 405-408.

MORIN, E. (1977). *La méthode*, tome 1. «La Nature de la Nature», Paris: Seuil.

MORIN, L. (1974). *La méthodologie de l'histoire de vie*, Québec: Institut supérieur des sciences humaines, Université Laval, coll. «Instruments de travail», n° 13.

MORIN, L. (1973). *Méthodologie de l'histoire de vie*, Québec: Institut supérieur des sciences humaines, Université Laval, coll. «Instruments de travail», n° 10.

MOYNIHAN, D. P. (1969). *Maximum Feasible Misunderstanding: Community Action in the War on Poverty*, New York: Free Press.

MUCHIELLI, R. (1979). *L'analyse de contenu des documents et des communications*, 3e édition, Paris: Éditions ESF.

MUCHIELLI, R. (1973). *Le questionnaire dans l'enquête psychosociale* Paris: Éditions ESF.

OUELLET, A. (1982). *Processus de recherche: une approche systémique*, Sillery: Les Presses de l'Université du Québec.

PATTON, M. Q. (1980). *Qualitative Evaluation Methods*, Beverly Hills, Calif.: Sage.

PFAFFENBERGER, B. (1988). *Microcomputer Applications in Qualitative Research*, Newbury Park, Calif.: Sage, coll. «Qualitative Research Methods Series», n° 4.

PINEAU, G. (1980). *Vie des histoires de vie*, Montréal: Université de Montréal, Faculté d'Éducation permanente, septembre.

PIRES, A. (1987). «Deux thèses erronées sur les lettres et les chiffres», *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 5, n° 2, 87-106.

PUNCH, M. (1986). *The Politics and Ethics of Fieldwork*, Newbury Park. Calif.: Sage, coll. «Qualitative Research Methods Series».

Qualitative Sociology (1984). «Computers and Qualitative Data», vol.17, nos 1 et 2, (Printemps et été).

REICHARDT, C. S., COOK, T. D. (1979). «Beyond Qualitative Versus Quantitative Methods», T. D. Cook et C. S. Reichardt (éd.), *Qualitative and Quantitative Methods in Evaluation Research*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 7-33.

REINHARZ, S. (1984). *On Becoming a Social Scientist*, New Brunswick, N.J.: Transaction Books.

REITZEL, J. M., LINDEMANN, B. (1982). «Historical Evidence», R. B. Smith et P. K. Manning (éd.), *A Handbook of Social Science Methods*, vol. 2, «Qualitative Methods», Cambridge, Mass.: Ballinger, 167-196.

ROCK, P. (1982). «Symbolic Interaction», R. B. Smith et P. K. Manning (éd.), *A Handbook of Social Science Methods*, vol. 2, «Qualitative Methods», Cambridge, Mass.: Ballinger, 33-49.

ROY, D. (1954). «Efficiency and the fix», *Human Organization*, n° 18,158-168.

ROY D. (1958). «Banana Time», *American Journal of Sociology*, n° 60, 255-260.

RYNKIEWICH, M. A., SPRADLEY, J. P. (1981). *Ethics and Anthropology: Dilemmas in Fieldwork*, Malabar, Florida: Krieger Publishing.

SCHATZMAN, L., STRAUSS, A., (1973). *Field Research Strategies for Natural Sociology,* Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall.

SCHATZMAN, L. (1986). «The Structure of Qualitative Analysis», communication présentée au World Congress of Sociology, International Sociological Association, Delhi, 7 pages.

SCHWANDT, T. A., HALPERN, E. S. (1988). *Linking Auditing and Metaevaluation*, Newbury Park, Calif.: Sage.

SELLTIZ, C., WRIGHTSMAN, L.S., COOK, S.W. (1977). *Les méthodes de recherche en sciences sociales,* Montréal: Éditions HRW.

SHAFFIR, W. B., STEBBINS, R. A., TUROWETZ, A. (1980). «Introduction» in *Fieldwork Experience: Qualitative Approaches to Social Research*, (éd.), New York: Martin's Press, 3-23.

SILVERMAN, D. (1985). *Qualitative Methodology and Sociology: Describing the Social World*, Aldershot, England: Gower.

SIMMEL, G. (1955). *Conflict and the Web of Group-Affiliation*, New York: Free Press.

SJOBERG, G., (1971). *Ethics, Politics and Social Research*, 3e édition, Cambridge, Mass.: Schenkman Publishing.

SMIRICH, L. (1983). «Studying Organizations as Cultures», Gareth Morgan (éd.), *Beyond Method: Strategies for Social Research*, Beverly Hills, Calif.: Sage, 160-173.

SMITH J. K., HESHUSIUS L. (1986). «Closing Down the Conversation: The End of the Quantitative-Qualitative Debate Among Educational Inquirers», *Educational Researcher*, vol. 15, n° 1, 4-12.

SOROKIN, P.A. (1959). *Tendances et déboires de la sociologie américaine*, Paris: Aubier.

SOULET, M. H. (1989). «Intellectuels et sciences sociales: des frères ennemis à la recherche d'un avenir», *Possibles*, vol. 13, n° 1/2 (hiver), 205-220.

SOULET, M. H. (1987). «La recherche qualitative ou la fin des certitudes», J.-P. Deslauriers (éd.), *Les méthodes de la recherche qualitative*, Sillery: Les Presses de l'Université du Québec, 9-22.

SOULET, M. H. (1985). «L'explication en sciences sociales», *Les cahiers de la recherche sur le travail social*, Caen: Centre de recherche sur le travail social, Université de Caen, n° 8, 203-229.

SPECTOR, M., FAULKNER, R. (1980). «Five new journals and thoughts on some old ones», *Contemporary Sociology: A Journal of Reviews*, 9, 477-482.

SPRADLEY J. P. (1980). *Participant Observation*, New York: Holt, Rinehart et Winston.

SPRADLEY J. P. (1979). *The Ethnographic Interview*, New York: Holt, Rinehart et Winston.

STAVENHAGEN, R. (1973). *Sept thèses erronées sur l'Amérique latine ou comment décoloniser les sciences humaines*, Paris: Anthropos.

STEBBINS, R. A. (1987). *Sociology: The Study of Society,* New York: Harper and Row.

STRAUSS, A., Corbin J. (1990). *Basics of Qualitative Research*, Newbury Park: Sage.

STRAUSS, A. (1987). *Qualitative Analysis for Social Scientist*, Cambridge: Cambridge University Press.

TAYLOR, S. J., BOGDAN, R. (1984). *Introduction to Qualitative Research Methods: The Search for Meanings*, 2e édition, New York: Wiley.

TERKEL, S. (1974). *Working*, New York: Pantheon.

THEIL, J.-P. (1986). *Les styles d'apprentissage d'adultes apprenant en milieu naturel et informel et Pertinence d'une méthodologie de recherche qualitative pour l'analyse du récit d'apprentissage d'apprenants adultes*, communications présentées à l'occasion du congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, tenu à l'Université de Montréal, le 12 mai.

THEODORSON, G.A., et THEODORSON, A. G. (1969). *A Modern Dictionary of Sociology*, New York: Thomas Y. Crowell Company.

TONNIES F. (1944). *Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie pure*, introduction et traduction de J. Leif, *Gemlinschaft und gesellschaft*, Paris: Presses Universitaires de France.

TURCOTTE, D. (1990). *Procédure de classements des segments d'entrevue*, Document de travail, 3 pages.

TYLER, S. A. (1986). «Post-Modern Ethnography From Document of the Occult to Occult Document», J. Clifford et G. E. Marcus (éd.), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley: University of California Press, 122-140.

VAN DER MAREN, J.-M. (1987a). «Questions sur les règles à partir d'analogies extrêmes: l'interprétation comme interface, traduction et divination», J.-M. Van der Maren (éd.), *L'interprétation des données dans la recherche qualitative,* Montréal: Faculté des sciences de l'éducation, Université de Montréal, coll. «Actes de colloques», 45-59.

VAN DER MAREN, J.-M. (1987b). *De la nécessaire distinction des méthodes de recherche en sciences de l'éducation*, Montréal: Faculté des sciences de l'Éducation, 12 pages.

VAN DER MAREN, J.-M. (1987c). *Méthodes qualitatives de recherche en éducation*, Montréal: Centre interdisciplinaire de recherche sur l'apprentissage et le développement en éducation, Université du Québec à Montréal, décembre, 101 pages.

VAN MAANEN, J. (1988). *Tales of the Field : On Writing Ethnography*, Chicago : The University of Chicago Press.

VAN MAANEN, J. (1983a). «Reclaiming Qualitative Methods for Organizational Research A Preface», J. Van Maanen (éd.), *Qualitative Methodology*, Beverly Hills, Calif. : Sage, 9-19.

VAN MAANEN, J. (1983b). «Epilogue : Qualitative Methods Reclaimed», J. Van Maanen (éd.), *Qualitative Methodology*, Beverly Hills, Calif. : Sage, 247-269.

WALKER, R. (1985). «An Introduction to Applied Qualitative Research», R. Walker (éd.), *Applied Qualitative Research*, Aldershot, England : Gower, 3-27.

WATZLAWICK, P. (éd.), (1988). *L'invention de la réalité : propos sur le constructivisme*, Paris : Seuil.

WAX, R. (1971). *Doing Fieldwork : Warnings and Advice*, Chicago : The University of Chicago Press.

WERNER O., SCHOEPFLE G. M. (1987). *Systematic Fieldwork*, tome 2, «Ethnographic Analysis and Data Management», Newbury Park, Calif. : Sage.

WHYTE, W. F. (1984). *Learning from the Field : A Guide from Experience*, Newbury Park, Calif. : Sage.

YLLO, K. (1988). «Political and methodological debates in wife abuse research», K. Yllo et M. Bograd (éd.), *Feminist Perspectives on Wife Abuse*, Beverly Hill, Calif. : Sage.

ZUNIGA, R. (1986). «La construction collective de significations : un projet de systématisation d'expériences», *Revue internationale d'action communautaire*, 15/55 (printemps), 101-113.

Index des sujets

Analyse
et ambiguïté, 80
analyse en recherche qualitative, 79-80
but de l', 79, 83, 91
caractéristique d'une bonne, 83, 99
et catégories prédéterminées, 86
et classification, 60
et codage, 71
et constitution des données, 53, 62, 80
et contrôle de la qualité des données, 53
début de l', 63, 80
définition, 79, 93
exemple d', 82, 104-105
et lecture, 81
et noyaux de sens, 59
procédés d', 82, 83
processus spontané de l', 43
et recherche qualitative, 6
et rédaction de notes, 80
et réduction des données, 59
saturation des catégories, 83-84
sous-interprétation des résultats dans l', 119
et synchronicité, 90, 109
et vie courante, 39, 75

Catégorie
caractéristiques des, 72, 73
catégorie centrale, 72
catégories induites, 72, 82
catégories prédéterminées, 72, 80, 82, 86
classification des, 92, 93
définition, 71
saturation des, 83-84

Changement social
et contraintes, 17
et microchangement, 12
et naturalisme, 12
et praxis, 12, 16-17, 18, 43, 93
et recherche qualitative, 4, 93

Codage
et analyse statistique, 70
but du, 70
codage artisanal, 74-75
exemple, 75-78
codage en recherche qualitative, 70
codage par ordinateur, 74-75
avantage, 71
étapes, 75-76
et cueillette des informations, 71
définition, 70
et déroulement de la recherche, 71
et noyaux de sens, 70
système de, 71-72, 73

Code
caractéristiques d'un, 73
classifications de, 73-74

définition, 70
nombre de, 71

Concept
concept concret, 92
concept discipliné, 15
concept fusionné, 92
concept indicatif, 92
concept scientifique, 86
et recherche qualitative, 93
et théorie, 93

Constitution des données
et analyse, 59,80
et codage, 71
définition, 59
exemple de, 75
et histoire de vie, 45
et métaphores, 76
et notes, 60-65
et tableaux, 78

Contenu du livre, X-XI

Déduction
critique de la, 86
définition, 85
et recherche qualitative, 87
et cadre théorique, 85

Dialectique, 12, 18, 42

Données
données comme don, 111
données qualitatives, 6
données qualitatives et quantitatives, 6
et histoire de vie, 42
et informations, 59
et observation participante, 46-47
qualité des, 52-53
quantité de, 83
variété des, 33
vérification de la qualité des, 53

Échantillon
but de l', 58
échantillon intentionnel, 58
échantillon théorique, 58
postulats, 57
sortes d', 58
taille de l', 58

Entrevue
art de l', 43, 53
but de l', 34, 51
climat de l', 35, 39, 45, 52-53, 112
et conversation, 34, 51
définition, 33
digressions en, 38
entrevue de groupe, 38-39
évolution de la relation en, 34, 35-36
guide d', 36, 84
longueur de l', 45, 84
nombre d', 84
ordre des questions en, 36, 37-38,
préparation de l', 45, 53
prise de notes durant l', 66
sortes d', 36-37, 38

Éthique
anonymat dans la publication, 55
anonymat et confidentialité dans l'histoire de vie, 45, 55-56
consentement éclairé, 55-56
écologie de la recherche, 56
éthique de la publication, 45, 55
enregistrement des entrevues, 54, 67
identité du chercheur, 55-56
position de l'intellectuel, 118-120
protection de la vie privée, 54, 56

Fidélité
définition, 99
et généralisation, 101
et recherche qualitative, 100

Histoire de vie
avantages de l', 42
et biographie, 41
et contrôle des données, 53
définition, 41
étapes de réalisation d'une, 44-45
et littérature, 41
et matériel de l', 42
postulats de l', 42-43
sortes d', 43-44
utilisation de l', 42

Hypothèse
définition, 97
et généralisation, 101
et proposition, 97

Induction
critique de l', 85
définition, 85
induction et théorie, 86
et recherche qualitative, 85, 87

Intuition
définition, 88
exemples de l', 91
manifestation de l', 87-90
et question de recherche, 24
et recherche qualitative, 90
et rédaction de notes, 62
synchronicité, 89, 90

Logique de la recherche
logique pratique, 14, 97
logique reconstruite, 14
vérification et découverte, 8

Médiations (voir sociation, méso-structure)
et changement social, 12
définition, 17, 18
exemples, 18

Mésostructure
définition, 17
et individu, 17
et recherche qualitative, 16-19, 21

Naturalisme
et changement social, 11, 12
définition, 11
et recherche qualitative, 11-12, 13, 15

Notes
et analyse, 80
classification des, 61
définition, 60
et journal de bord, 65
notes descriptives,
définition, 63
exemple, 64
format des, 75
et rapport de recherche, 114
notes méthodologiques,
contenu, 61
définition, 61
format, 75
et rapport de recherche, 114
notes théoriques,
contenu, 62
définition, 62
exemple, 62, 63
format des, 95
et rédaction du rapport, 109
utilité des, 60

Notion
et concept, 94-95
définition, 94

Observation participante
caractéristiques de l'informateur-clé, 39-40, 41, 44
caractéristiques de l', 46-47
chercheur comme participant, 40
collaboration des personnes, 35-36 49, 67, 35-36
et combinaison avec d'autres procédés, 46, 52
définition, 46
diagramme des lieux, 63, 66
durée des observations, 62, 84
et emploi du temps, 47
identité du chercheur, 55-56
intégration du chercheur, 48, 49-51, 52
méfiance des personnes observées, 35, 48-49, 67
qualités d'un bon site d'observation, 47-48
synonymes d', 46
typologie de la participation du chercheur, 50
variété d', 40-40

Population
critique de la notion de, 57
définition, 56
et échantillon, 56
postulats, 57

Propositions
caractère temporaire des, 15-16
définition, 97
falsifiabilité des, 97, 15-16
formulation de, 85, 98
et hypothèse, 97
et intuition, 98

origine des, 98
et rédaction de notes, 62
sortes de, 98
test d'une, 98-99
et théorie, 93

Protocole
d'histoire de vie, 44-45
d'observation participante, 48
et éthique, 54

Question de recherche
caractéristiques d'une, 23-26, 31, 113
choix d'une, 24-25
définition, 23
délimitation de la question, 26-28, 30
évolution de la question de recherche, 27
et intuition, 88

Rapport de recherche
et analyse, 108
confidentialité, 119
contenu du, 113-115
droit de veto et publication du, 112
élaboration du rapport, 108-109
évaluation du, 110-112
et notes méthodologiques, 61
et notes théoriques, 108, 109
qualités d'un, 116
résumé du, 115
sortes de, 116
et synchronicité, 119
validation du, 111, 112
versions préliminaires du, 109-110, 112

Recension des écrits
et analyse, 81
avantages de la, 29
définition traditionnelle, 28
inconvénients de la, 29
et recherche qualitative, 30
et travail sur le terrain, 28, 30
utilisation de la, 28

Recherche qualitative
actualité de la, 5
avantages de la, 21
caractéristiques de la, 11-12
et codage des données, 70
définition de la, 5
définition de la réalité en, 12-13, 16, 19, 73, 74
déroulement du projet de recherche en, 31
et élaboration théorique, 93
histoire de la recherche qualitative
actualité de la recherche qualitative, 5, 9-10, 19
déclin de la recherche qualitative, 8
débuts de la sociologie, 7
École de Chicago, 8, 9, 17
critique de l', 8
influence de l'Allemagne, 7
influence de Max Weber, 7, 10-11
et micro-sociologie, 17
et interprétation par le sujet, 16, 42-43, 96
et mésostructure, 16-17
et logique pratique, 14
méthodologie de la, 14-15, 23, 27, 31, 85
et milieu habituel, 6, 13, 14, 73
et personnalité du chercheur, 24-25, 67, 82-83, 121-122
et pratique professionnelle, 15
et praxis, 17, 43
et recherche féministe, 10
et sens, 10-11, 16
et généralisation, 91-93

Recherche quantitative
caractéristiques de la, 12, 19
et codage des données, 70
définition,19
École de Columbia, 9
et quantification des phénomènes sociaux, 8, 9, 57
et recherche qualitative, 19-22
et statistiques, 20

Rédaction
et analyse, 108
avantage de la, 60, 106-107, 109
but de la, 106
et classification des notes, 60
durée de la, 107
importance de la, 106
et lecture, 106
et notes, 77
et observation, 66
et ordinateur, 109

Références
utilité des, 114
méthode alphanumérique, 114-15

Sens commun
et construction de la réalité, 95
définition du, 96
et praxis, 95, 96
et sciences sociales, 96

Sociation, 17

Style d'écriture
caractère personnel du, 110
et lecture, 106-107
et poésie, 116
qualités d'un bon, 115-116, 117
rythme d'écriture, 110

Théorie
avantages de la, 86, 96, 97
et déduction, 85
définition, 92
désavantages de la, 93
échelons de la, 15
et recherche qualitative, 93
suprême, 119

Transcription de notes
avantages de la, 68
inconvénients, 68
niveaux de langage, 69
et rédaction, 66
règles de la transcription, 68-69
transcription d'enregistrement, 67
transcription de mémoire, 65
transcription en sociologie et en linguistique, 68-69
transcription partielle, 67
transcription verbatim, 67
trucs, 65-66
et analyse, 59

Utilité du livre, X

Validité
définition, 99
indicateurs de, 101
et rapport de recherche, 55
et recherche qualitative, 100-101

Index des auteurs

Adler et Adler, 50
Arnold, 106

Babbie, 29, 100
Bardin, 70
Beattie, 10
Beaud, 58
Becker, 10, 13, 29, 30, 41, 98, 99, 102, 103, 104
Bélanger, 19
Benny et Hugues, 33
Benson, 12
Berg, 114
Berger et Patchner, 30
Bernier, 111
Bertaux, 93
Blumer, 14
Bogdan et Bilken, 6, 30
Bogdan et Taylor, 65
Bookchin, 103
Boucher, 43
Broadfoot, 44
Bronfenbrenner, 6
Bruyn, 88, 92

Caplow, 97
Chalifoux, 41
Charmaz, 70
Clifford, 94, 116
Clinard, 8
Collins, 8
Cook, 97
Côté, 57

Dabbs, 21
Dagenais, 10
Denzin, 6, 11, 25, 34, 45, 53, 83, 87, 90, 92, 100
Desharnais, 93
Deslauriers, 9, 27, 78
Deslauriers et Brassard, 62, 64, 91
Deslauriers, Chavannes, Denault et Houde, 91, 104
Deslauriers, Mercier, Pouliot et Tessier, 91
Deslauriers et Pouliot, 75
Desroche, 24, 25, 27
Douglas, 6, 30, 55
Douglas et Rasmussen, 55

Ferraroti, 13, 16, 17, 18
Fortin, 46, 52

Georges et Jones, 54
Gingras, 7
Glaser, 81, 83, 87
Glaser et Strauss, 8, 58, 84, 88, 91, 100
Glazer, 54
Goldenberg, 5, 17, 30
Granger, 15
Grawitz, 11
Grell, 42

Hall, 17, 113
Hammersley et Atkinson, 107, 116
Hill, 93
Howard et Sharp, 27
Humphreys, 55

Jackson, 38 40, 52
Jean, 42
Jick, 19
Jung, 9, 89
Junker, 50

Kahn et Cannell, 34
Kaplan, 14
Kaufman, 10
Kérouac, 88

Labrie, 69
Lalande, 99
Laliberté, 53
L'Écuyer, 70, 71, 73
Lefebvre, 17
Lemieux, 24
Lemieux et Hudon, 24
Lincoln et Guba, 58, 68, 74, 87, 101, 102, 115
Locke, Spirduso et Silverman, 20, 25, 28, 31, 81
Lofland, 12, 15, 60, 62, 66, 116, 122
Lofland et Lofland, 84, 112, 114, 117

Mace, 30, 59
Maffesoli, 94
Manning, 93, 100
McCall, 47
McCall et Simmons, 46, 97, 98
Meszaros, 92
Michaud, 43
Miller, 51
Miles et Huberman, 85, 86
Mills, 30, 117, 119
Morgan, 122
Morin, 42, 43, 80, 82, 93
Moynihan, 120
Muchielli, 70, 73, 79, 80, 98

Ouellet, 28

Patton, 35, 36, 37, 58
Pfaffenberger, 76
Pineau 42, 43
Pires, 19
Punch, 54

Reichardt et Cook, 19
Reinharz, 16, 121
Reitzel et Lindenman, 102
Rock, 16
Roy, 55
Rynkiewich et Spradley, 54

Schatzman, 72, 80
Schatzman et Strauss, 35, 61, 79, 111, 116
Schwandt et Halpern, 101
Selltiz, Wrightsman et Cook, 92
Shaffir, Stebbins et Turowetz, 21, 47, 121
Silverman, 28, 30, 83
Simmel, 17
Sjoberg, 54
Smirich, 16
Smith et Heshusius, 20
Sorokin, 9
Soulet, 21, 80, 119
Spector et Faulkner, 10
Spradley, 34, 35, 39, 47, 63, 69, 72, 81, 107, 117
Stavenhagen, 111
Stebbins, 13
Strauss, 17, 71, 72, 86, 92, 107, 110
Strauss et Corbin, 6, 72

Taylor et Bogdan, 6, 11, 10, 100, 121
Terkel, 44
Theil, 43, 95
Theodorson et Theodorson, 11
Tönnies, 34
Turcotte, 76
Tyler, 116

Van der Maren, 13, 19, 20, 60
Van Maanen, 6, 21, 108, 115, 116

Walker, 100
Watzlawick, 16
Wax, 83
Werner et Schoepfler, 109, 115, 117
Whyte, 112

Yllo, 96

Zuniga, 121

Dans la même collection :

Wesley Cragg, *Autonomie personnelle: Euthanasie et Santé mentale*, (ISBN 0-07-549977-0).

Wesley Cragg, *Censure et Pornographie*, (ISBN 0-07-549978-9).

Wesley Cragg, *Philosophie – Problèmes moraux: Environnement*, (ISBN 0-07-549979-7).

Recherche qualitative, guide pratique : une introduction pragmatique aux méthodes de la recherche qualitative.

Puisant aux sources du courant américain, ce livre propose une approche où théorie et pratique se conjuguent. De la collecte des informations à la rédaction du rapport de recherche, en passant par l'histoire du développement de la méthodologie propre à la recherche qualitative, la constitution des données et leur analyse, *Recherche qualitative, guide pratique* examine l'ensemble des étapes de recherche, tant sous l'angle théorique que sous celui des problèmes concrets que rencontrent les chercheurs en sciences sociales.

Un livre de base pour quiconque s'intéresse au renouvellement des méthodes de recherche en sciences sociales.

Chenelière/McGraw-Hill

9 780075 512899

ISBN 0-07-551289-0